

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Correspondance [Document électronique] / Gustave Flaubert : nouvelle éd.
augmentée. 7e série. 1873-1876

1873 T 7

p1

à Madame RÉGNIER.
Samedi soir janvier 1873.
Je persiste à vous jurer *ma parole d'honneur* que
je n'ai pas reçu vos *trois* lettres. J'en ai reçu
une après la mort de ma mère, où vous vous étonniez
de n'avoir pas eu de billet de faire part. Or, ce
billet, je l'avais écrit moi-même. Il y a donc un
guignon sur notre correspondance ?
Quant au Dalloz, vous me permettrez de ne
point aller chez lui parce que : 1 ma recommandation
serait parfaitement inutile, et 2 que
ledit Dalloz n'a jamais manqué les occasions de
m'être désagréable. Il m'avait promis de m'acheter
Aïssé pour sa feuille de chou ; puis il a refusé
le manuscrit et a fait débiner la pièce par cet
excellent M Paul de Saint-Victor, etc., etc.
En résumé : je n'ai jamais reçu le moindre
service d'aucun journal. Des promesses tant
qu'on en veut, et puis rien. J'ai été l'année dernière
trois fois aux *Débats* et j'ai écrit six lettres

p2

pour avoir un article sur *Dernières Chansons* .
L'article est encore à faire. Rappelez-vous ma
correspondance avec Charles-Edmond. Ah ! j'en ai
gros sur le coeur, chère Madame ! Enfin je suis si
dégoûté de ce qu'on nomme "la vie littéraire" (par
dérision, sans doute), que je renonce à toute
publication. *Saint Antoine* ne verra pas le jour,

on le verra dans des temps plus prospères. J'ai remercié Lemerre, Lachaud et Charpentier. Ma première publication m'a coûté 300 francs ; la dernière vient de m'en coûter 2 354, c'est assez ! L'argent, d'ailleurs, quoi qu'il soit, me semble une amère ironie et, quant à la gloire, ce sont de ces choses auxquelles on ne croit plus à mon âge. Je continue cependant à faire des phrases, comme les bourgeois qui ont un tour dans leur grenier font des ronds de serviette, par désœuvrement et pour mon agrément personnel. Mais c'est tout. Il est si impossible de réussir à quoi que ce soit que je ne puis même réunir les membres de la commission pour le monument de notre pauvre ami. Voilà, depuis trois semaines, six lettres que j'écris à *Rouen*, sans qu'aucun de ces messieurs, y compris *Philippe*, daigne m'honorer d'une réponse. Comme je suis las de retourner le cadavre de Bouilhet ! Et, à ce propos, quand vous insistez pour que j'aie vous voir à Mantes, ne sentez-vous pas que vous me priez de faire une chose qui n'est pas sans douleur ? Toutes les fois que je passe devant la gare et que j'aperçois le clocher de cette bonne petite ville, où j'ai passé des heures exquises, mon cœur se soulève et je retiens un sanglot. Voilà le vrai. Vous avez assez d'esprit pour me comprendre. Laissez-moi

p3

me remettre, je suis maintenant très meurtri. La mort de Théo a fait déborder le vase, pour employer une comparaison classique, mais juste. Un grand signe de décadence, c'est que la politique m'irrite et m'afflige. Je suis exaspéré contre la Droite, à me demander si les communards n'avaient pas raison de vouloir brûler Paris, car les fous furieux sont moins abominables que les idiots. Leur règne, d'ailleurs, est toujours moins long. Mme Sand est maintenant le seul ami de lettres que j'aie, avec Tourgueneff. Ces deux-là valent une foule, c'est vrai, mais quelque chose de plus près du cœur ne me ferait pas de mal. Excusez-moi pour cette lugubre épître.
à PHILIPPE LEPARFAIT.
Entièrement inédite.
Dimanche soir.
Mon cher Philippe,
Fais-moi le plaisir d'aller chez Caudron et de le prier de me faire l'honneur de répondre à mes lettres.

Il y a trois semaines, je l'ai prévenu que je désirais convoquer la commission du 15 au 20 janvier ; or, nous sommes au 13 et je n'ai aucun avertissement. Il faut s'arranger pour qu'il manque le moins de monde possible ; c'est donc une affaire toute rouennaise. Que Gally, Caudron, Desbois et Dupré se concertent à cet effet.

p4

Je demande seulement à être averti trois jours d'avance ; d'ici-là, je reste le bec dans l'eau. J'ai une consultation écrite du notaire Duplan, qui a pris connaissance de toutes mes paperasses, celles qui me regardent personnellement et celles qui regardent Bouilhet. Mon affaire, à moi, est très simple. à partir du 1er janvier 73, je rentre dans tous mes droits, sauf pour l' *éducation sentimentale* , dont Lévy a encore l'exploitation pour 7 ans. Mais les traités de Bouilhet sont pitoyables ! il n'y a rien à faire pour *Melaenis* ! et ses droits sur *Festons et Astragales* sont sujets à contestation.

J'ai fait demander par plusieurs personnes le volume de *Festons et Astragales* ; on a répondu qu'il était épuisé, mais que la maison Lévy allait faire "une édition complète des oeuvres de M Bouilhet" et puis, le soir même, j'ai reçu un mot de Croubat me prévenant officiellement qu'on allait faire une édition bon marché de l' *éducation sentimentale* .

Mystère ! problème !

Trois journaux ont annoncé la prochaine apparition de *Saint Antoine* ! - Qu'est-ce que cela veut dire ? En tout cas, Lévy va être payé par moi, cette semaine. Tu seras quitte envers lui. Après quoi, nous verrons.

Peut-être, comme il s'agit, avant tout, d'avoir une édition complète de Bouilhet, vaudrait-il mieux *caller* , car Lévy ne cèdera jamais *Melaenis* , etc.

Quant à moi, je suis si dégoûté de toute publication que j'ai remercié Lachaud et Charpentier.

Je pourrais maintenant vendre *Bovary* et *Salammbô* , mais le vomissement que me donnent de semblables

p5

pourparlers est trop fort ! Je ne désire
qu'une chose, à savoir : *crever* . L'énergie me
manque pour me casser la gueule. Voilà le secret
de mon existence. Je suis si indigné *de tout* que
j'en ai parfois des battements de coeur à étouffer.
Que les Dieux te préservent d'en arriver jamais
là !

J'ai vu, à la 1re de Leconte Delisle, le sieur
Lévy et je lui ai envoyé un regard qui n'était pas
chargé d'amour, je t'en réponds.

Ton père a maintenant une espèce de calotte
de velours vert qui le fait ressembler, tout à la
fois, au Dante et au Malade imaginaire.

Je t'embrasse, ton vieux fortement grippé.

En nous convoquant pour un dimanche (soit
dimanche prochain, soit l'autre dimanche),
d'Osmoy et R Duval pourraient venir. Mais cela
contrariera peut-être ces Mousieurs de Rouen,
à cause de la chasse ?!! On n'a que ce jour-là
dans la semaine, sacré nom de Dieu !!

Si tu veux avoir l'air d'un homme chic (et faire
plus tard un beau mariage), je te préviens qu'il
faut *porter le deuil de Badinguet* !... C'est
bon genre !

AU MÊME.

Vendredi 24 janvier 1873.

Mon cher Philippe,

Bien que Caudron soit insaisissable, fais
l'impossible, saisis-le, et préviens-le de ceci :

p6

Mulot est chargé par moi de convoquer tous
les membres de la commission pour le 2 février,
à sept heures du soir, chez Desbois. Il me semble
qu'en dix jours ces Messieurs ont le temps de se
préparer à ce sacrifice ! *Je tiens expressément*
à ce que Caudron et M Deschamps soient présents,
ainsi que d'Osmoy et R Duval. C'est pourquoi
j'ai choisi un dimanche.

Quant à Lévy, il m'a donné une jouissance,
car je sais pertinemment qu'il est très vexé et
humilié par ma conduite.

Je lui ai payé lundi 2 100 francs, car il me
doit rendre 500 francs (pour *Aïssé*) sur les
2 600 versés par Commanville.

Nous nous occupons maintenant de racheter
Melaenis (ou bien de nous faire acheter
Dernières Chansons), afin de pouvoir faire une
édition complète. C'est très long et embrouillé à
t'expliquer. Voilà trois fois que Commanville confère
avec lui et il n'est pas près d'avoir fini.

Impossible de rien tirer du Vaudeville, bien
entendu.
Bouilhet n'a pas eu tort de mourir ! De nos
deux rôles, il a pris le meilleur !
à toi, ton.
D'Osmoy ne vient pas aux rendez-vous, ne
répond pas aux lettres, etc.

p7

à GEORGE SAND.

Paris lundi soir, 3 février 1873.

Chère Maître,

J'ai l'air de vous oublier et de ne pas vouloir
faire le voyage de Nohant. Il n'en est rien, mais,
depuis un mois, toutes les fois que je prends
l'air, je suis ré-empoigné par la grippe, qui
devient plus forte à chaque reprise. Je tousse
abominablement et je salis des mouchoirs de
poche innombrablement. Quand cela finira-t-il ?
J'ai pris le parti de ne plus franchir mon seuil
jusqu'à complète guérison, et j'attends toujours
le bon vouloir des membres de la Commission
pour la fontaine Bouilhet. Depuis bientôt deux
mois il ne m'est pas possible de faire se trouver
ensemble, à Rouen, six habitants de Rouen.
Voilà comme sont les amis ! tout est difficile, la
plus petite entreprise demande de grands efforts.
Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je
ne comprends goutte) et de la médecine Raspail,
sans compter le *Potager moderne* de Gressent, et
l' *Agriculture* de Gasparin. à ce propos,
Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi
ses souvenirs agronomiques afin que je sache quelles
sont les fautes qu'il a faites, et par quels
raisonnements il les a faites.
De quels renseignements n'ai-je pas besoin
pour le livre que j'entreprends ? Je suis venu à
Paris, cet hiver, dans l'intention d'en recueillir ;

p8

mais si mon affreux rhume se prolonge, mon
séjour ici sera inutile. Vais-je devenir comme ce
chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, qui,
depuis trente ans, n'était pas sorti de sa chambre
"par l'incommodité de sa mélancolie" et qui,
pourtant, se trouvait fort bien "sauf un rhume
qui lui était tombé sur l'estomach" ? C'est vous

dire que je vois fort peu de monde. D'ailleurs
qui fréquenter ? La guerre a creusé des abîmes.
Je n'ai pu me procurer votre article sur Badinguet.
Je compte le lire chez vous.

En fait de lectures, je viens d'avaler *tout*
l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez
scié le dos avec ce monsieur-là ? et les socialistes
modernes qui l'ont exalté, à commencer
par les saints-simoniens pour finir par Auguste
Comte. La France est ivre d'autorité, quoi qu'on
dise. Voici une belle idée que je trouve dans
Raspail : *Les médecins devraient être des*
magistrats, afin qu'ils puissent forcer, etc.
Votre vieille ganache romantique et libérale
vous embrasse tendrement.
à MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.
Paris, 23 février 1873.

Tu m'as prévenu, ma chère Laure, car depuis
un mois je voulais t'écrire pour te faire une
déclaration de tendresse à l'endroit de ton fils.
Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant,
intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref

p9

(pour employer un mot à la mode) sympathique !
Malgré la différence de nos âges, je le regarde
comme "un ami", et puis il me rappelle tant
mon pauvre Alfred ! J'en suis même parfois
effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en
récitant des vers. Quel homme c'était, celui-là ! Il
est resté, dans mon souvenir, en dehors de toute
comparaison. Je ne passe pas un jour sans y
rêver. D'ailleurs le passé, les morts (mes morts)
m'obsèdent. Est-ce un signe de vieillesse ? Je
crois que oui.

Quand nous retrouverons-nous ensemble ?
quand pourrons-nous causer du "garçon" ?
est-ce que tu ne viendrais pas bien avec tes deux
fils passer quelques jours à Croisset ? J'ai,
maintenant, beaucoup de places à vous offrir et
j'envie la sérénité dont tu me parais jouir, ma
chère Laure, car je deviens bien sombre. Mon époque
et l'existence me pèsent sur les épaules,
horriblement. Je suis si dégoûté de tout, et
particulièrement de la littérature militante que j'ai
renoncé à publier. Il ne fait plus bon vivre pour les
gens de goût.

Malgré cela, il faut encourager ton fils dans le
goût qu'il a pour les vers, parce que c'est une
noble passion, parce que les lettres consolent de
bien des infortunes et parce qu'il aura peut-être

du talent : qui sait ? Il n'a pas jusqu'à présent assez produit pour que je me permette de tirer son horoscope poétique ; et puis à qui est-il permis de décider de l'avenir d'un homme ? Je crois notre jeune garçon un peu flâneur et médiocrement âpre au travail. Je voudrais lui voir entreprendre une oeuvre de longue haleine,

p10

fût-elle détestable. Ce qu'il m'a montré vaut bien tout ce qu'on imprime chez les *Parnassiens* ... Avec le temps, il gagnera de l'originalité, une manière individuelle de voir et de sentir (car tout est là) ; pour ce qui est du résultat, du succès, qu'importe ! Le principal en ce monde est de tenir son âme dans une région haute, loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'Art donne de l'orgueil ; on n'en a jamais trop. Telle est ma morale.

Adieu, ma chère Laure, ou plutôt au revoir, car d'ici peu il faudra nous voir. Il me semble que nous en avons besoin. En attendant ce plaisir-là, je t'embrasse fraternellement.

à GEORGE SAND.

Paris, mardi, 11 mars 1873.

Chère Maître,

Si je ne suis pas chez vous, la faute est au grand Tourgueneff. Je me disposais à partir pour Nohant, quand il m'a dit : "Attendez, j'irai avec vous au commencement d'avril". Il y a de cela quinze jours. Je le verrai demain chez Mme Viardot et je le prierai d'avancer l'époque, car ça commence à m'impatisser. J'éprouve le *besoin* de vous voir, de vous embrasser, et de causer avec vous. Voilà le vrai.

Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois ? Quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu ? Je

p11

l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été très malade, vaguement Mais, à présent je vais mieux. Depuis le 1er janvier dernier, *Madame Bovary* et *Salammbô* m'appartiennent et je pourrais les vendre. Je n'en fais rien, aimant mieux me passer d'argent que de m'exaspérer les nerfs. Tel est votre vieux troubadour !

Je lis toute espèce de livres et je prends des notes pour mon grand bouquin qui va me demander cinq ou six ans, et j'en médite deux ou trois autres. Voilà des rêves pour longtemps ; c'est le principal.

L'Art continue à être "dans le marasme", comme dit M Prud'homme, et il n'y a plus de place dans ce monde pour les gens de goût. Il faut, comme le rhinocéros, se retirer dans la solitude, en attendant sa crevaision.

à la même.

Paris, jeudi, 20 mars 1873.

Chère Maître,

Le gigantesque Tourgueneff sort de chez moi, et nous venons de faire un serment solennel. Le 12 avril, veille de Pâques, vous nous aurez à dîner chez vous.

Ce n'a pas été une petite affaire que d'en arriver là, tant il est difficile de réussir en quoi que ce soit.

Quant à moi, rien ne m'eût empêché de partir dès demain. Mais notre ami me paraît jouir de

p12

peu de liberté, et moi-même j'ai des empêchements dans la première semaine d'avril.

Je vais ce soir à deux bals costumés. Dites après cela que je ne suis pas jeune !

Mille tendresses de votre vieux troubadour, qui vous embrasse.

Lire, comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie parisienne*, l'article sur *Marion Delorme*. C'est à encadrer, si toutefois quelque chose de fétide peut être encadré. Mais à présent, on n'y regarde pas de si près.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris. Nuit de samedi à dimanche, 1 heure
5-6 avril 1873.

Mon Loulou,

Veux-tu me donner à dîner *mardi* ? Un petit repas où nous ne serons que nous trois, tranquillement, afin de causer de nos affaires ; depuis longtemps on est trop dérangé.

Demain, anniversaire de la mort de notre pauvre vieille ! Je reste chez moi où je me livrerai à mes souvenirs.

Il me semble que notre soirée d'hier a dû te faire du bien, puisqu'elle m'en a fait.

Adieu, ma pauvre fille.

Ton Vieux.

p13

à GEORGE SAND.

Paris 23 avril 1873.

Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça ; on est si bien chez vous ! vous êtes si bons et si spirituels ! Pourquoi ne peut-on vivre ensemble ? pourquoi la vie est-elle toujours mal arrangée ! Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il ? Certainement il n'a pas de plus grand envieux que moi.

Vos deux amis, Tourgueneff et Cruchard, ont philosophé sur tout cela, de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. Vivent les postillons de La Châtre ! Mais le reste du voyage a été fort déplaisant, à cause de la compagnie que nous avions dans notre wagon. Je m'en suis consolé par les liqueurs fortes, car le bon Moscove avait une gourde remplie d'excellente eau-de-vie. Nous avons l'un et l'autre le cœur un peu triste. Nous ne parlions pas, nous ne dormions pas. Nous avons retrouvé ici la bêtise barodetienne en pleine fleur. Au pied de cette production s'est développé, depuis trois jours, Stoppfel ! autre narcotique âcre ! ô ! mon Dieu !

p14

mon Dieu ! quel ennui que de vivre dans un pareil temps ! Vous ne vous imaginez pas le torrent de démentes au milieu duquel on se trouve ! Que vous faites bien de vivre loin de Paris !

Je me suis remis à mes lectures et, dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant servir de cadre à mes deux bonshommes. Après quoi, vers le 12 ou le 15, je rentrerai dans ma maison du bord de l'eau. J'ai bien envie d'aller enfin, cet été, à Saint-Gervais pour me blanchir le museau et me retaper les nerfs. Depuis dix ans, je trouve toujours un prétexte pour m'en dispenser. Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je me déplaçais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma glace. à mesure qu'on vieillit, il faut se soigner davantage.

Je verrai ce soir Mme Viardot, j'irai de bonne heure et nous causerons de vous.
Quand nous reverrons-nous, maintenant ? Comme Nohant est loin de Croisset !
à vous, chère bon maître, toutes mes tendresses.
Gustave Flaubert,
Autrement dit le R P Cruchard des Barnabites,
directeur des Dames de la Désillusion.

p15

à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, lundi, 2 heures fin avril, début de mai 1873.
Mon Caro,
J'irai te prendre à 3 h 30 pour que nous achetions ensemble : 1 des rideaux, 2 des plâtres.
Je ne sais pas si, malgré mon ardeur musicale, je resterai à dîner chez vous. Car je ferais mieux d'expédier les livres qui me restent à lire. Le temps de mon départ approche et j'ai encore bien à faire. Émile part vendredi soir, et lundi prochain je commence mes courses aux environs de Paris. Ce qui me demandera une bonne semaine. Mais ce n'est pas pour te dire tout cela que je t'écris. Voici le but de mon épître :
J'ai vu hier le Moscove. Il m'a dit que *bien sûr* Sarasate viendrait chez Mme Viardot.
Le philosophe Baudry et son gendre sont *enchantés* de leur soirée de mardi dernier.
à bientôt, chérie.
Ton vieux Cruchard.

p16

à la même.
Croisset, dimanche, 4 heures 18 mai 1873.
Mon pauvre Caro,
Je vous plains pour votre promenade. S'il fait à Fontainebleau le temps de Rouen, elle est manquée et ces messieurs *marronneront* !
Mon retour ici n'a pas été très gai. J'ai commencé par faire une visite à la chambre de notre pauvre vieille ! et mon après-midi a été lugubre. Pour dire le vrai, je me suis ennuyé à crever. Puis j'étais brisé de fatigue. Mes nombreux colis sont déballés, et dès ce soir je me mets au Sexe *faible* .
Laporte, qui est venu déjeuner avec moi, ne

m'a pas ramené Julio, parce que ce "pauvre petit" est malade, et qu'il ne veut me le rendre qu'en bon état. Demain, je vais à Rouen pour y faire des emplettes, et j'y dînerai probablement chez les Lapierre. à propos de dîner, celui de vendredi chez Carvalho a été fort aimable, et excellent sous le rapport culinaire. Carvalho m'a eu l'air de plus en plus convaincu du succès, et j'ai maintenant sa promesse *écrite* d'être joué l'hiver prochain, de septembre en avril. Je n'ai rien de plus à te dire, ma chère Caro, si ce n'est que la maison me semble bien grande et vide ! et qu'il me tarde de revoir ma pauvre fille que sa Nounou bécote de loin. As-tu senti la beauté de mon Moscove, me suivant dans mes courses et m'attendant aux

p17

portes ? Il en a eu pour trois heures de voiture. C'était afin d'être plus longtemps avec moi ! Voilà des procédés qui attendrissent. à la même. Croisset. Nuit de mardi 20-21 mai 1873. *Quelle ne fut pas ma surprise* hier matin en recevant ta lettre de samedi, datée de Fontainebleau ! Cette attention-là m'a fait bien du plaisir, ma chère Caro, et je t'en remercie. Oui, je connais les livres, et même la personne du bonhomme Dennecourt, dit "le Sylvain". Si tu te promènes à pied dans la forêt, tu as pu te convaincre qu'il s'y est livré à des travaux gigantesques. Moi, je me suis promené hier dans Rouen, dans l'unique but d'y faire des achats. Que n'ai-je point acheté ! des rideaux de vitrage, des serviettes, des draps, une toile cirée, un garde-manger, etc. ; car la pauvre maison de Croisset manque de bien des choses. Je tâche de la recaler, et même je ne voudrais pas que *tu* vinsses avant que tout n'y soit établi dans mes idées ; ce sera, je crois, vers la fin de la semaine prochaine, c'est-à-dire le commencement de juin. Serait-ce exaspérer par trop mon beau neveu que de lui demander timidement quand se fera le voyage de Liverpool ? et l'époque où vous viendrez chez la Nounou ? J'ai eu, ce matin, bien du mal pour le placement

p18

des Métopes du Parthénon ! Mais ça se fera. Je me suis mis au *Sexe faible* (*Bouvard et Pécuchet* restent sous la remise), et la première scène du premier acte est à peu près écrite. Je vise comme style à l'idéal de la conversation naturelle, ce qui n'est pas très commode quand on veut donner au langage de la fermeté et du rythme. Il y avait longtemps (un an bientôt) que je n'avais écrit, et faire des phrases me semble doux. Quand tu viendras ici, n'oublie pas de m'apporter : 1 le grand cordon de sonnette qui a dû être remis lundi dernier chez toi ; 2 mes portraits de japonaises. Si tu passais devant Goupil, tu ne ferais pas mal d'y entrer pour voir ce que deviennent mes photographies et comment on les a encadrées. Je devais les recevoir ici au bout de dix jours et la dizaine est passée. Donne-moi des détails sur le voyage de Fontainebleau et sur tout. Car de toi, chère fille, tout m'intéresse. Ton vieil oncle qui t'aime. à la même. Croisset, samedi soir 24 mai 1873. Ah ! bien oui, payer les impositions ! Il me reste encore près de 500 francs, mais j'ai peur que je n'aie pas *de trop* pour solder mes factures de Rouen, et de me trouver comme la cigale, ...fort dépourvue. Quand note sera venue.

p19

Quoi qu'il en soit, qu'Ernest m'envoie ou ne m'envoie pas d'argent, les 200 francs d'impositions seront payés avant la fin de la semaine. Les 1 000 francs de la *Bovary* (promis par Lemerre) auront passé aux embellissements de Croisset, mais pas au delà. Au moins, il me restera quelque chose de mes oeuvres, et ce quelque chose sera employé à la maison de notre pauvre vieille ! Vraiment, ce n'était pas du luxe ! plus de rideaux de vitrage, plus de draps, plus de serviettes, etc. ; un délabrement qui serrerait le coeur ! Du reste la fortune semble me sourire, car aujourd'hui même je viens de recevoir un cadeau *splendide* : ce sont deux monstres chinois en porcelaine, donnés par Laporte ! en souvenir, m'écrit-il, de notre pauvre Duplan, parce que je

les ai, l'année dernière, remarqués chez lui à Couronne, et qu'ils feront très bien aux deux coins de mon escalier. En effet, quand j'aurai pour eux d'autres piédestaux que les petites armoires... Mais en voilà assez pour cette année ! La grande salle à manger restera même avec son vieux tapis de toile écrue. Une toile cirée partout eût été trop cher.

Ton vieux Cruchard, ta vieille Nounou, est perdu dans l'art dramatique. Hier, j'ai travaillé *dix-huit heures* (depuis 6 heures et demie du matin jusqu'à minuit ! *c'est comme ça*) et je n'ai fait aucun somme dans la journée ! Jeudi j'avais travaillé quatorze heures. Monsieur a le bourrichon très monté ! Je crois, du reste, qu'une pièce de théâtre (une fois que le plan est bien arrêté) doit s'écrire avec une sorte de fièvre. ça presse davantage

p20

le mouvement ; on corrige ensuite. Si je continue de ce train-là, j'aurai fini vers le milieu de juillet !

Personne ne vient me voir. Aucune visite. Je suis comme un petit père tranquille.

Et je suis fier, madame, que ma description de la forêt de Fontainebleau vous ait semblé bien troussée. J'avoue que je ne la trouve pas mal. Si vous alliez en Angleterre, tu ferais bien de m'envoyer quelques jours d'avance Marguerite ; elle se rendrait chez "l'oncle de Madame" avec vos bagages, dans lesquels je brûle de voir les quatre tableaux. Ne ferais-tu pas bien de les faire, à Paris, coller sur des panneaux ? Ce serait plus solide et meilleur contre l'humidité.

Que penses-tu du buste ? Tu ne l'as pas vu peut-être ? Il est sans doute maintenant à la cuisson ? Adieu, pauvre fille que j'aime.

Deux bons baisers sur chacune de tes joues. Vieux.

à GEORGE SAND.

Croisset, entre le 25 et le 31 mai 1873.

Chère Maître,

Cruchard aurait dû vous remercier plus vite pour l'envoi de votre dernier volume ; mais le

p21

révérend travaille comme 18 000 nègres : voilà son excuse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir lu *Impressions et Souvenirs* . J'en connais une partie pour l'avoir lue dans "le Temps " (un calembour).

Voici pour moi ce qui était nouveau et qui m'a frappé : 1 le premier fragment ; 2 le second où il y a une page charmante et juste sur l'Impératrice. Comme c'est vrai, ce que vous dites sur le prolétaire ! Espérons que son règne passera, comme celui des bourgeois, et pour les mêmes causes, en punition de la même bêtise et d'un égoïsme pareil.

La *Réponse à un ami* m'est connue, puisqu'elle m'était adressée.

Le *Dialogue avec Delacroix* est instructif ; deux pages curieuses sur ce qu'il pensait du père Ingres.

Je ne suis pas complètement de votre avis sur la ponctuation. C'est-à-dire que j'ai là-dessus l'exagération qui vous choque ; et je manque, bien entendu, de bonnes raisons pour la défendre. *J'allume le fagot*, etc., tout ce long fragment m'a charmé.

Dans les *Idées d'un maître d'école* , j'admire votre esprit pédagogique, chère maître ; il y a de bien jolies phrases d'abécédaire.

Merci de ce que vous dites de mon pauvre Bouilhet. J'adore votre *Pierre Bonin* . J'en ai connu de son espèce, et puisque ces pages-là sont dédiées à Tourgueneff, c'est l'occasion de vous demander : Avez-vous lu l' *Abandonnée* ? Moi, je trouve

p22

cela simplement sublime. Ce Scythe est un immense bonhomme.

Je ne suis pas maintenant dans une littérature aussi haute. Tant s'en faut ! Je bûche et surbûche le *Sexe faible* . En huit jours j'ai écrit le premier acte. Il est vrai que mes journées sont longues. J'en ai fait une, la semaine dernière, de dix-huit heures, et Cruchard est frais comme une jeune fille, pas fatigué, sans mal de tête. Bref, je crois que je serai débarrassé de ce travail-là dans trois semaines. Ensuite, à la grâce de Dieu. Ce serait drôle si la bizarrerie de Carvalho était couronnée de succès.

J'ai peur que Maurice n'ait perdu sa dinde truffée, car j'ai envie de remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil. Qu'en dites-vous ? Quand

cette correction sera faite, et que j'aurai renforcé le massacre à Alexandrie et clarifié le symbolisme des bêtes fantastiques, *Saint Antoine* sera irrévocablement fini, et je me mettrai à mes deux bonshommes, laissés de côté pour la comédie. Quelle vilaine manière d'écrire que celle qui convient à la scène ! Les ellipses, les suspensions, les interrogations et les répétitions doivent être prodiguées si l'on veut qu'il y ait du mouvement, et tout cela en soi est fort laid. Je me mets peut-être le doigt dans l'oeil, mais je crois faire maintenant quelque chose de très rapide et facile à jouer. Nous verrons. Adieu, chère bon maître, embrassez tous les vôtres pour moi. Votre vieille bedolle Cruchard, ami de Chalumeau.

p23

Notez ce nom-là ! C'est une histoire gigantesque, mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Croisset, mercredi 6 heures fin mai, début juin 1873.
Eh bien, mon Caro, je ne t'en verrai que plus tôt ! Bien que je sois fâché pour toi de ce petit désappointement ; un peu de dérangement vous aurait fait du bien à l'un et à l'autre.
Faut-il, lundi soir, vous garder à dîner ? J'aimerais mieux vous attendre et dîner avec vous.
Prenez avant de partir un bouillon, puis nous ferons ensemble un vrai repas.
Aucune nouvelle de Mlle Julie ! Comme émile n'est nullement pressé de la revoir, de la re-servir, il ne lui a pas écrit, se fiant là-dessus à Mme Commanville.
Ma caboche est un peu fatiguée, mais le second acte du *Sexe faible* touche à sa fin ! Tout sera (provisoirement) fini avant un mois, et je ne te cache pas que je commence à avoir bon espoir. Pour te dire la vérité, je brûle même de lire mon premier acte à quelqu'un pour juger de l'effet. Mais à qui ? Tu subiras cette lecture, mon loulou, mais tu n'estimes que les choses *pohétiques* ! Ce bon Tourgueneff ! c'est gentil, son attention de t'avoir envoyé son volume.
à bientôt donc, pauvre chérie,
Ta Nounou qui t'embrasse.

p24

Oui, je trouve la peinture de l'escalier très bien. Mais vous ne serez pas mécontents, je crois, de la façon dont j'ai orné votre immeuble. Du reste, Croisset est charmant ! C'est à présent qu'il faut y venir, et y rester le plus longtemps possible.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Mardi soir 3 juin 1873.

Vous m'avez prévenu, Princesse ; un peu plus, nos deux lettres se seraient croisées, comme cela nous est souvent arrivé.

Mon excuse, la voici : depuis mon retour à Croisset, j'ai formidablement travaillé. Le moins, c'est quatorze heures par jour ; une fois même j'ai fait une séance de dix-huit heures ! J'expédie *Le Sexe faible*, dont j'espère être débarrassé avant la fin de ce mois. Qu'en adviendra-t-il ? à la grâce de Dieu ! Littérairement, j'y attache peu d'importance, ou du moins une importance très secondaire. J'avais bien pensé que le changement de Présidence vous donnerait des inquiétudes.

Mais je crois que, quoi qu'il puisse advenir, elles n'ont pas de raison d'être.

Et tout s'est passé sans violences !

Voilà du nouveau en fait de révolutions ! nous allons probablement être tranquilles pendant plusieurs

p25

mois de suite, pourvu que Messieurs les conservateurs (lesquels ont l'habitude de tout détruire) veuillent bien ne pas faire de bêtises.

Redoutons nos amis !

à propos d'amis, la mort du brave père Lebrun m'a affligé. C'était un charmant vieillard, et je lui suis reconnaissant pour ma part de m'avoir défendu en pleine académie.

Comme je plains M Benedetti !

Son veuvage lui sera bien dur, dans les premiers temps, et puis... on s'habitue à tout et on se trouve passablement dans un état qui vous désespérerait. Ce qui n'empêche pas que *rien ne se remplace*, pour ceux du moins qui ont de la mémoire ou du cœur.

Quel abominable été ! Je fais du feu comme en hiver et je n'ai pas mis beaucoup les pieds dans mon jardin. Comme distraction, je me suis occupé à restaurer l'intérieur de ma cabane. Elle est plus propre, ce qui m'égaye un peu.

Je n'ai pas lu une ligne depuis trois semaines,

l'art dramatique m'occupant tout entier.
Cependant, je vous recommande la dernière
publication de Tourgueneff, *étranges histoires*,
et, dans ce volume, plus particulièrement
L'Abandonnée, qui est selon moi un chef-d'oeuvre.
Au revoir, Princesse, ou plutôt chère Princesse.
Votre
vous baise les deux mains et est toujours votre
tout dévoué.

p26

à GEORGES CHARPENTIER.
Croisset, près Rouen, 17 juin 1873.
Mon cher éditeur,
je vous attends *vendredi prochain*.
En partant de Paris par l'express du matin
(8 heures), vous serez à Rouen à 10 heures et
demie. Là, vous prendrez à la gare une citadine,
en lui disant de vous mener à Croisset, chez
M Gustave Flaubert, et à 12 heures vous serez
chez le susdit qui, immédiatement, vous fera
déjeuner.
Il me paraît impossible que nous puissions
expédier notre besogne dans l'après-midi. Donc,
vous resterez à coucher et vous ne repartirez que
le lendemain. Voilà qui est bien convenu.
J'ai un scrupule à vous soumettre, mais nous
en causerons.
Présentez, je vous prie, mes hommages à
Mme Charpentier et croyez-moi tout à vous.
Si quelquefois vous ne pouviez venir, prévenez-moi
par un mot ; mais je *compte* sur vous.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Croisset, mercredi, 1 heure. 18 juin 1873.
Mon Loulou,
Jusqu'à présent, tu ne m'as pas l'air de t'amuser
beaucoup dans ton voyage. Et *j'aime à croire* que

p27

tu regrettes un peu le pauvre Croisset et la société
de Vieux. Laisse-moi cette illusion ! Je ne suis
pas cependant assez égoïste pour ne point te
souhaiter un changement d'humeur. Il aura lieu
avec le changement de temps. Maintenant il fait
beau, ici du moins, et les orages paraissent s'en
aller.
L'éditeur Charpentier m'a annoncé hier qu'il

viendrait me voir vendredi. Je suis toujours fort incertain de savoir ce que je ferai. Je lui ai promis les suppléments en question et je regrette ma promesse. Cependant... bref, je change d'avis là-dessus vingt fois par jour.

Putzel va très bien et me tient compagnie pendant presque toute la journée. Mais dès que je caresse Julio, elle entre en fureur. Hier, elle a sauté dessus comme un bouledogue et l'a mordu au museau. Julio n'a pas eu l'air de s'en apercevoir et est retourné se coucher sur le divan.

Lundi j'ai été à Rouen, payer mes cadres et m'acheter des torchons et des chaussettes. On m'a retenu à dîner chez les Lapierre où j'ai vu l'illustre Tavernier, belles moustaches. Laporte m'a envoyé l' *Antechrist* de Renan, sachant que j'avais envie de le lire et que mon exemplaire devait être resté à Paris. Je suis attendri par les aimables procédés de ce brave garçon. Depuis hier au soir, j'ai donc expédié ce volume qui m'a charmé. Je vais me remettre à mes lectures pour *B et P*, lesquelles sont moins drôles. Pas de nouvelles de Carvalho. S'il persévère encore deux jours dans son mutisme, je lui re-écrirai. J'embrasse mon Caro.

Nounou.

p28

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, mercredi 18 Juin 1873.

Il me semble que c'est moi qui vous dois une lettre, chère Madame. Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à y regarder de si près, n'est-ce pas ? N'importe ! je crois n'avoir pas répondu à votre dernière et il m'ennuie de ne pas entendre parler de vous. C'est vous dire que j'espère très prochainement recevoir une épître démesurée.

Depuis mon retour, j'ai travaillé d'une façon tellement *gigantesque* que j'ai écrit la valeur d'à peu près trois actes, et le *Sexe faible* est complètement terminé. J'attends Carvalho pour lui en faire la lecture dans quatre ou cinq jours. Si ses prévisions se réalisaient, ce serait drôle. Entre nous, je n'attache pas une grande importance à cette oeuvre. Je la juge "convenable", mais rien de plus, et je ne souhaite son succès que pour deux raisons : 1 gagner quelques mille francs ; 2 contrarier plusieurs imbéciles.

Ce qui serait gentil (si la chose doit réussir) ce serait que vous fussiez-là, à la première.

Depuis que j'en ai fini avec les exercices théâtraux,

j'ai recalé la fin de *Saint Antoine* et je me suis remis à mes immenses lectures pour mon roman. Je lis maintenant l'esthétique du sieur Lévesque, professeur au Collège de France. Quel crétin ! Brave homme du reste, et plein des meilleures intentions. Mais qu'ils sont drôles, les universitaires, du moment qu'ils se mêlent de l'Art ! Je viens d'expédier immédiatement l' *Antechrist*

p29

de Renan. Lisez cela ; c'est un beau livre, à part quelques taches de style ; mais il ne faut pas être pédant.

Pour le *Saint Antoine* je n'y ferai plus rien du tout. J'en ai assez, et il est temps que je ne m'en mêle plus, car je gâterais l'ensemble. La perfection n'est pas de ce monde. Résignons-nous.

J'ai été à Rouen pour voir le général, sans le rencontrer. Je le suppose fort occupé par la politique qui, Dieu merci, ne m'occupe plus. Mon sac aux colères est-il vide ? Je ne le crois pas, cependant. Mais je sens, comme la France elle-même, le besoin d'être tranquille et de m'occuper de "mes affaires".

C'est pour ne pas les négliger et par le désir vertueux de ne pas perdre une journée que je me suis privé aujourd'hui d'une grande distraction.

Il s'agissait d'aller voir aux assises le vicaire d'Harfleur, lequel est prévenu d'attentat aux mœurs sur des néophytes. Il y a des détails drôles et ça se plaide à huis clos. Mais j'ai tant de pitié pour les pauvres diables que je ne veux pas infliger à celui-là la vue d'un spectateur désintéressé. Les gens qui vont aux exécutions capitales participent à l'action du bourreau. Et puis, s'il fallait se déranger pour tout ce qu'il y a d'intéressant à voir, on ne resterait pas assis une minute dans une existence d'un siècle.

Fait-il à Villenauxe un aussi exécrationnel été qu'à Croisset ? J'ai supprimé le feu depuis trois jours seulement.

p30

à GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 20 juin 1873.

Mon cher Ami,

Je vous prie de me rendre le petit service suivant.

En partant de Paris, Carvalho m'a promis de venir à Croisset entendre la lecture du *Sexe faible*, dès que je lui annonçerais la terminaison de la chose. Voilà deux lettres que je lui écris et je n'ai pas encore de réponse. Mystère ! Faites-moi donc le plaisir d'entrer à la direction du Vaudeville et de lui demander humblement ce que signifie son mutisme. Vous m'obligerez par là beaucoup, car l'indécision où je reste m'empêche de bouger de chez moi et de me remettre à un autre travail.

J'attends votre réponse et en vous remerciant je suis vôtre...

Lisez, dans le dernier volume de Tourgueneff, *Histoires étranges*, celle qui a pour titre : l' *abandonnée*. C'est un rare chef-d'oeuvre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 2 heures 21 juin 1873.

"écris-moi ici" ! ici où ? Il faut que je devine que tu es à l'Hôtel Frascati. Nous sommes "légers, bien légers !"

Eh bien, moi aussi, mon loulou, j'ai fait un

p31

voyage ! Moi aussi, je me promène en bateau à vapeur ! Moi aussi, je m'amuse ! *J'ai été hier à La Bouille !!!* et cette petite excursion m'a semblé délicieuse.

Charpentier est arrivé hier à 11 heures et demie. Après le déjeuner, nous nous sommes mis à notre affaire, et voici ce que nous avons décidé. Il publiera, en appendice, l'assignation près du juge d'instruction, le réquisitoire de Pinard, la plaidoirie de Sénard et le jugement. Rien de plus. Pas un mot des critiques. Je trouve cela plus digne. Je lui ai, par la même occasion, vendu *Salammbô* qui paraîtra cet hiver.

Ledit Charpentier n'a *pas* cessé de caresser Julio et Putzel. Je crois que la vue de Croisset, qui était splendide hier, ne m'a pas nui dans son opinion, et tout à l'heure, en partant, il m'a remercié, avec effusion, de mon "hospitalité".

Comme il faisait une chaleur à crever, à 3 heures nous avons pris le bateau pour aller à La Bouille, d'où nous étions revenus à 7 heures et demie. Il a, et j'ai comme lui, beaucoup admiré les rives de la Seine.

Après le dîner, lecture du *Sexe faible*, qui l'a fait rire. Mais il m'a fait sur le troisième acte la même observation que Mme Commanville ! et d'une façon tellement claire, que maintenant je comprends

ce qu'il faut y mettre. Il ne doute pas d'un très grand succès. Ainsi soit-il !
J'ai re-écrit à Carvalho, hier, pour lui dire que je l'attendais.
Voilà tout, ma chérie. Je compte sur vous mardi à midi. Profitez du bon temps.
Ton vieux bonhomme d'oncle.

p32

à EDMOND DE GONCOURT.
Croisset, mercredi 25 juin 1873.
Mon cher Ami,
Votre volume sur Gavarni m'a tenu compagnie toute la journée de dimanche, - ou plutôt c'est *vous deux* qui étiez là. J'entendais parler votre pauvre frère et, pendant tout le temps de cette lecture, ç'a été à la fois un charme et une obsession. Mais qu'il en soit question comme si j'étais un lecteur indépendant.
Eh bien ! je crois cela un livre très bien fait et amusant. Reste à savoir en quoi consiste l'élément amusant. Pour moi, c'est ce qui m'amuse.
J'ai été séduit dès les premières pages par la *couleur historique* que vous avez su donner aux premières années de Gavarni. Quel drôle d'homme ! ET quelle drôle de vie ! Quel monde loin de nous !
Après chaque paragraphe, on rêve.
Vous avez intercalé ses notes d'une manière fort habile. Ce qui est de lui se fond avec ce qui est de vous. Sous l'apparente bonhomie du récit, il y a une composition savante.
Mais pardon ! une idée incidente ! Comment se fait-il que vous n'ayez pas parlé de Camille Rogier qui, je crois, avait longtemps vécu avec Gavarni ? ou qui du moins le connaissait intimement ?
Il y a un fragment merveilleux. C'est celui qui

p33

commence à la page 92. Depuis les *Confessions* de Rousseau, je ne vois pas qu'il y ait de livre donnant un bonhomme si complexe et si vrai. Je note aussi, comme faisant saillie sur l'ensemble, le chapitre 1er : les bals masqués. Mais, encore une fois, quelle drôle de vie ! étaient-ils assez jeunes, ceux-là ! et comme on se divertissait ! Il me semble que les hommes de notre génération, à nous, ignorent absolument le plaisir. Nous sommes plus rangés et plus funèbres.
Vous me ferez penser à vous demander l'indication

précise du numéro de la *Presse* où Gavarni est traité d'homme immoral. J'aurais besoin de ce renseignement.

Tout son séjour en Angleterre, dont je ne savais rien du tout, est bien intéressant. J'aime quelques-unes de ses maximes, celle sur Proudhon entre autres. On devrait écrire cette ligne-là sur la couverture des livres de cet immense farceur ; qui n'a pas été la moindre des légèretés de notre ami Beuve.

La fin est navrante, superbe (p 383) et, jusqu'au dernier mot, jusqu'à l'inscription tombale, on est empoigné complètement.

En résumé, mon vieux, vous avez fait une oeuvre exceptionnelle à tous les points de vue ; comme psychologie et comme histoire je trouve cela inappréciable.

Qu'allez-vous pondre maintenant ? Que couvez-vous ?

Où serez-vous cet été ? Voilà longtemps que la Princesse ne m'a donné de ses nouvelles.

J'attends Carvalho à la fin de cette semaine pour lui lire le *Sexe faible* , écrit... pardon du mot !

p34

J'en ai fini (je l'espère du moins) avec l'art dramatique, qui m'agréa fort peu, et je re-suis dans mes lectures pour mon prochain bouquin, alternant mes plaisirs entre Gressent *Taille des arbres fruitiers* et Garnier *Facultés de l'âme* , sans compter le reste. Tout cela fait passer le temps, ce qui est le principal.

Qu'il vous soit léger, mon cher vieux, et croyez bien que je vous aime et vous embrasse.
à ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi 3 juillet 1873.

Non, mon cher bonhomme, je ne t'oublie pas, mais voici ce qui m'est arrivé depuis que tu ne m'as vu.

Parmi les papiers de Bouilhet se trouvait un vieil ours intitulé le *Sexe faible* , comédie en cinq actes et en prose, autrefois refusée au Vaudeville. L'année dernière, à Luchon, j'en ai refait le scénario, en changeant complètement le 1^{er} et le 3^e acte, et au mois de septembre dernier j'ai été trouver Carvalho qui, pendant cinq mois, a dû me donner un rendez-vous de semaine en semaine.

Au commencement de janvier, j'ai porté cette besogne informe audit Carvalho qui m'a laissé pendant quatre mois et demi sans réponse. Enfin, ennuyé d'attendre, j'ai été au Vaudeville où j'ai

lu la chose audit Carvalho. Alors changement
d'horizon, enthousiasme et réception immédiate !

p35

Je suis donc revenu ici où j'ai travaillé pendant un mois d'une façon gigantesque, quatorze heures, et une fois dix-huit heures par jour ! Bref la chose est faite. Carvalho est venu ici en entendre la lecture samedi dernier et me paraît fort content.

Il croit à un succès.

Si l'on rend l' *Oncle Sam* de Sardou, je ne passerai qu'en janvier, ce que je souhaite ; sinon, je serai joué en novembre.

Je suis éreinté et je dors beaucoup. Voilà mon histoire.

Maintenant, je vais me remettre à mes effroyables lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant un an.

Et toi, pauvre vieux, comment vas-tu ?

Merci de ton livre, mais je le connais déjà.

Ce qui ne m'empêchera pas de le relire, car je le trouve très instructif, très amusant, très bien fait.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi 3 juillet 1873.

Comment se fait-il que depuis si longtemps je n'aie entendu parler de vous, Princesse ?

Votre silence commence à m'inquiéter, je n'ai rien de plus à vous dire, ou plutôt c'est ce que j'ai de plus important à vous dire.

Carvalho est venu ici, samedi dernier, entendre la lecture du *Sexe Faible* et il m'en a paru très content. Il croit à un succès.

Si *L'Oncle Sam* de Sardou est rendu par la censure,

p36

je ne serai joué qu'en janvier, ce que je souhaite. Sinon, je passerai en novembre. De toute façon je serai joué l'hiver prochain ; adienne que pourra ! Mais ces occupations dramatiques m'ont éreinté, car j'y ai été lentement et sérieusement. Si bien que je dors beaucoup, dix heures par nuit et deux dans la journée : ça repose un peu ma pauvre cervelle.

Avez-vous lu *L'Antechrist* de Renan ? Je trouve cela un maître-livre ; et vous, Princesse ?

J'ai appris indirectement, il n'y a pas plus de deux ou trois jours, la mort de la pauvre

Mme Benedetti ! Je sais combien son mari l'aimait et je le plains profondément.

Dans votre dernière lettre, vous me paraissiez avoir des inquiétudes politiques.

Elles sont passées, n'est-ce pas ?

Songez quelquefois, Princesse, à votre vieux

fidèle qui vous aime et vous baise les deux mains.
à GEORGE SAND.
Croisset, jeudi 3 juillet 1873.
Pourquoi me laissez-vous si longtemps sans
me donner de vos nouvelles, chère bon maître ?
Je m'ennuie de vous, voilà.
J'en ai fini avec l'art dramatique. Carvalho est
venu ici, samedi dernier, pour entendre la lecture
du *Sexe faible* ; il m'en a paru très content.
Il croit à un succès. Mais je me fie si peu aux

p37

lumières de tous ces malins-là que, moi, j'en
doute.
Je suis éreinté, et je dors maintenant dix heures
par nuit, sans compter deux heures par jour. ça
repose ma pauvre cervelle.
Je vais reprendre mes lectures pour mon bouquin,
que je ne commencerai pas avant une bonne année.
Savez-vous où se trouve maintenant l'immense
Tourgueneff ?
Mille tendresses à tous, et à vous les
meilleures de votre vieux.
à GEORGES CHARPENTIER.
17 Juillet 1873. Croisset, près Rouen.
Mon cher Ami,
Je renvoie à l'imprimerie Raçon deux formidables
paquets d'épreuves.
Vous ferez bien de les faire revoir par quelqu'un,
car je ne suis pas fort en typographie.
Il me semble que les lignes sont *beaucoup* trop
serrées ? Bien des lettres sont tombées en
pâte, etc.
Les eaux de Vichy vous ont-elles fait du bien ?
Présentez, je vous prie, mes respects à
Mme Charpentier, et recevez pour vous une
bonne poignée de main de votre.
Je serai probablement à Paris du 10 au 15 août.

p38

à GEORGE SAND.
Croisset, dimanche 20 juillet 1873.
Je ne suis pas comme M de Vigny, je n'aime
point "le son du cor au fond des bois". Voilà
deux heures qu'un imbécile, posté dans l'île en
face de moi, m'assassine avec son instrument. Ce
misérable-là me gâte le soleil et me prive du

plaisir de goûter l'été. Car il fait maintenant un temps splendide, mais j'éclate de colère. Je voudrais bien, cependant, causer avec vous un petit peu, chère maître.

Et d'abord, salut à votre septantaine, qui me paraît plus robuste que la vingtaine de bien d'autres ! Quel tempérament d'Hercule vous avez !

Se baigner dans une rivière glacée, c'est là une preuve de force qui m'épate, et la marque d'un "fonds de santé" rassurante pour vos amis.

Vivez longtemps ! Soignez-vous pour vos chères petites-filles, pour le bon Maurice, pour moi aussi, pour tout le monde, et j'ajouterais : pour la littérature, si je n'avais peur de vos dédains superbes.

Allons, bon, encore le cor de chasse ! C'est du délire. J'ai envie d'aller chercher le garde champêtre.

Moi, je ne les partage pas, vos dédains, et j'ignore absolument, comme vous le dites, "le plaisir de ne rien faire". Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui à *crier*. La vie ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien, il faudrait se

p39

livrer à des plaisirs désordonnés... et encore !
Donc, j'en ai fini avec le *Sexe faible*, qui sera joué - telle est du moins la promesse de Carvalho - en janvier, si l' *Oncle Sam*, de Sardou, est rendu par la Censure ; dans le cas contraire, ce serait en novembre.

Comme j'avais pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement, de penser par le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis à construire le plan d'une autre pièce, laquelle a pour titre : *le Candidat* ? Mon plan écrit occupe vingt pages. Mais je n'ai personne à qui le montrer. Hélas ! Je vais donc le laisser dans un tiroir et me remettre à mon bouquin. Je lis l' *Histoire de la médecine*, de Daremberg, qui m'amuse beaucoup, et j'ai fini l' *Essai sur les facultés de l'entendement*, du sieur Garnier, que je trouve fort sot. Voilà mes occupations.
// paraît se calmer. Je respire !

Je ne sais si à Nohant on parle autant du Schah que dans nos régions. L'enthousiasme a été loin. Un peu plus, on l'aurait proclamé empereur. Son séjour à Paris a eu, sur la classe commerçante, boutiquière et ouvrière, une influence

monarchique dont vous ne vous doutez pas, et messieurs les cléricaux vont bien, très bien même. Autre côté de l'horizon, les horreurs qui se commettent en Espagne ! De telle sorte que l'ensemble de l'humanité continue à être gentil.

p40

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche, 20 juillet 1873.

Princesse, votre chère et mauvaise écriture a été comme toujours la bienvenue. Je commençais à être inquiet, quand le petit mot de Popelin est venu me rassurer, puis votre lettre... Tout va bien, Dieu soit loué !

Je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris lorsque le Prince s'y trouvait, mais j'espère le revoir fréquemment l'hiver prochain, car son exil est absurde. Il faudra que toutes ces sottises-là finissent et qu'un Napoléon puisse vivre dans son pays tout comme un autre.

J'ai lu ce matin des détails horribles sur ce qui se passe en Espagne, et plus que jamais je suis indigné contre l'abominable race humaine. Quels animaux ! quelles bêtes brutes et féroces ! Mais causons de choses moins noires. Je réponds d'abord à vos questions : *Le Sexe faible* sera joué en janvier si *L'Oncle Sam* est rendu par la censure ; autrement, comme Carvalho n'aurait rien pour son automne, je passerai en novembre. Il va sans dire que je souhaite à Sardou cent représentations, car mon intérêt est d'être joué le plus tard possible.

Admirez, Princesse, ce que c'est que la vaste conception d'un mouvement ! Ayant pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement et de penser *par* le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis, sans nul effort, à construire le plan d'une autre pièce, ayant pour

p41

titre *Le Candidat* ! Mon scénario est écrit ; mais je vais le laisser reposer, pour le reprendre je ne sais quand. Je vous demande pardon de vous entretenir de choses si peu importantes, mais pour moi elles sont sérieuses. Voulez-vous que je vous lise *Le Sexe faible* quand j'irai vous voir à Saint-Gratien ? Ce sera probablement au commencement

de décembre, si vous le permettez.
Que dites-vous du Schah ? Je crois que son séjour à Paris a eu une influence monarchique démesurée ? C'est aujourd'hui dimanche ; il fait un temps splendide, un soleil éclatant. Je vous vois d'ici, Princesse, à l'ombre de vos grands arbres, coiffée d'un joli chapeau de paille ; je vous salue, je m'avance et je vous baise la main, car je suis votre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 4 heures et demie, 26 juillet 1873.

J'ai un joli mal de tête, pour avoir trop pris de notes dans Daremberg, et je voudrais piquer un chien avant de me baigner dans les eaux sales de la Seine. Donc la lettre à ma pauvre Caro ne sera pas longue. Que lui dirai-je, après, bien entendu, l'avoir embrassée ? Que je m'ennuie d'elle ? Comme elle le sait, c'est inutile.

Mais que je te plains, mon pauvre loulou, de tes mésaventures murales (belle expression). Est-ce assez ennuyeux ! Sans compter la dépense ! Il me semble que tu prends cela philosophiquement, ce dont je t'applaudis.

p42

L'abbé Chalons peut venir. Je suis tout prêt à le recevoir. Mais qu'il ne compte pas sur de grandes distractions.

Tu as dû recevoir une boîte de photographies et ta robe des Magasins du Louvre. J'ai tout payé, 96 francs, ce qui fait que j'attends de l'argent avec impatience. Émile s'est couché ce matin à 1 heure, emporté par le délire des confitures. Il y a six pots de gelée de *gardes* pour Mme Commanville. La provision est petite, mais nous manquons de pots. On a même été obligé d'en racheter.

Depuis ton départ, mon pauvre chat, je me suis baigné deux fois. J'ai fini Flammarion, j'ai expédié toutes les notes à prendre dans Daremberg et j'ai lu pas mal de Buffon. Puis j'ai beaucoup pensé à toi. Voilà ma vie.

Aucune nouvelle de Carvalho.

Préviens-moi un jour d'avance de l'arrivée de l'abbé.

Ton vieux scheik d'oncle qui t'aime.

Fais prendre de l'Eau-bonne à ton mari.

à LA MÊME.

Croisset, mardi, 3 heures, 29 juillet 1873.

Ma Chérie,

Émile, bien qu'affligé d'une véhémente colique,

si tu tiens à avoir des détails intimes sur

p43

mon ménage, émile, *dis-je*, vient de partir pour Rouen, afin de mettre au chemin de fer, grande vitesse, ton petit chapeau noir.

Je compte être à Dieppe mercredi de la semaine prochaine, si toutefois il y a "une chambre d'ami" pour Cruchard. J'attends l'abbé Chalons et lui ai fait disposer sa couche dans la chambre à deux lits. à quoi vais-je l'occuper, ce soir ?

J'ai reçu par autographe la nouvelle du *mariage* de Bardoux avec mlle Villa-Bimar ou Bemar ; c'est un nom de maison de campagne et non pas un nom de femme ! Raoul-Duval ne se trompe pas ; notre législateur avait des sentiments.

J'ai encore reçu ce matin des épreuves de Lemerre que je viens de corriger ; mais je n'ai aucune nouvelle de Carvalho. Je viens de lui écrire pour savoir si je dois l'attendre plus longtemps.

Il fait présentement un temps d'orage accablant. Néanmoins je ne suis pas *vache* comme hier, où je me sentais si las que j'ai renoncé au bain froid. C'était peut-être d'avoir trop lu ces jours-ci, ou plutôt la suite d'un abominable accès de tristesse que j'ai eu dimanche. Rarement je me suis senti plus isolé, plus vieux ! La philosophie a repris le dessus et je me suis remis aux notes pour *Bouvard et Pécuchet* ! Comme je pense aux bons jours que nous avons passés ensemble, pauvre chère fille ! Je ressemble à une mère, n'est-ce pas ? Ou plutôt à une vraie nounou. Mon poupon m'assottit, et je le bécote sur ses deux bonnes jouettes. Vieux.

p44

à LA MÊME.

Croisset, samedi 2 août 1873.

Eh bien ! pourquoi pas de lettre ? As-tu eu la migraine tellement que tu n'as pu m'écrire, pauvre chérie ? Qu'y a-t-il ? Je m'attendais hier ou avant-hier à la visite d'Ernest. Je commence à m'inquiéter et ta nounou va en avoir son lait tourné ! Mais j'espère que demain matin, pour mon dimanche, j'aurai une épître. Mercredi a été une journée farce. Je venais de

reconduire au bateau l'abbé Chalons, quand une voiture s'arrête à la porte. J'ouvre et qu'aperçois-je, ô mon Dieu ? Le gigantesque Arthur Fontenillat et l'inéluctable Mme Doche. Tableau : poignée de main à lui, deux baisers à elle. Ils venaient me faire une visite. Promenade dans le jardin. Grog à l'eau-de-vie, inspection de tous les appartements et enthousiasme universel. Bref, tant d'amour avait un but, à savoir : obtenir un rôle dans la pièce de ce bon Flaubert. Pour jouer Mme de Mérilhac, le vieil ange Doche rompra son engagement avec l'Odéon, etc. Elle demande un rôle dans ma pièce, à n'importe quelles conditions. Comme je crois qu'elle jouera parfaitement celui de mme de Mérilhac, je ne demande pas mieux, bien entendu, que de l'avoir. Donc, j'ai pour samedi prochain un rendez-vous

p45

avec Carvalho qui est indisposé, m'a-t-il écrit. Ainsi, ma chérie, je compte être chez toi mercredi et y rester jusqu'à samedi matin. Si ça te gêne en quoi que ce soit, dis-le moi franchement. Mais, pour partir d'ici, il me faut toujours de *l'argent* . Le Moscove a enfin donné de ses nouvelles. Il a fait une chute et est resté dans son lit tout le temps qu'il a passé à Vienne. Puis, de là, il a été aux eaux de Carlsbad, dont il paraît content. Il se disposait à venir me voir ici, la semaine prochaine. Je lui ai répondu qu'afin de le garder plus longtemps je préférerais l'avoir au mois de septembre. Ce matin-là m'a envoyé un nouveau conte de sa façon, intitulé *les Eaux printanières*, qui m'a fait passer une journée délicieuse. Quel homme ! événement dramatique hier à Croisset : *Ton* jardinier Chevalier a arrêté un homme qui volait des prunes chez la mère Bréauté ! Gueulade sur le quai, en pleine chaleur. Personnages : Remoussin, Leroux, la chienne d'émile, etc., la *bourouette* de Chevalier et la petite Marie, fille de Chevalier. On a conduit le délinquant en prison, et messieurs les gendarmes sont venus faire une enquête. à propos de criminels, Saint-Martin m'a dit que toutes les nuits, depuis quelques jours, il passait, entre 2 et 3 heures, environ vingt personnes qui s'en allaient à Bonne-Nouvelle, dans l'espoir de voir guillotiner Neveu ! Hein ? l'humanité ! Pauvre chat !

Quand Flavie vient-elle ? N'est-ce pas mardi ?
Je serais bien aise de la voir.
Mais c'est toi, surtout, chère Caro, qui me
feras plaisir à contempler et à embrasser.
à bientôt donc.
Ton vieux Cruchard qui t'aime.
à MADAME ROGER DES GENETTES.
Lundi soir, 4 août 1873.
Voilà longtemps qu'on n'a causé ensemble,
n'est-ce pas, chère Madame ? j'en ai des remords.
Votre dernière lettre était si gentille et si bonne !
Mon excuse est un travail excessif. Comme j'étais
en veine dramatique, je me suis mis, après m'être
débarrassé du *Sexe faible*, à faire le scénario
d'une grande comédie politique ayant pour titre :
le Candidat. Si jamais je l'écris et qu'elle soit
jouée, je me ferai déchirer par la populace, bannir
par le pouvoir, maudire par le clergé, etc. Ce sera
complet, je vous en réponds ! Cette idée-là m'a
occupé un mois et mon plan remplit trente pages ;
ce qui ne m'a pas empêché de continuer mes colossales
lectures pour mon roman. Savez-vous
combien j'ai avalé de volumes depuis le 20 septembre
dernier ? 194 ! Et dans tous j'ai relevé des
notes ; de plus, j'ai écrit une comédie et fait le
plan d'une autre. Ce n'est pas l'année d'un
paresseux.
à propos de livres, procurez-vous tout de suite
l'*Abandonnée* et les *Eaux printanières* du
gigantesque Tourgueneff, puis vous me remercirez.

p47

J'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec
Carvalho ; alors je saurai (du moins je l'espère)
l'époque où je dois être joué. Ce sera en novembre
ou en janvier. *Il faut* ajuster votre séjour à
Paris en conséquence et y rester le plus longtemps
possible, pour qu'on ait le temps de se voir, comme
au bon vieux temps.
Peut-être vous ferai-je assister à ce qui s'appelle
vulgairement un four. L'enthousiasme de Carvalho
m'inquiète. Quand on est d'avance si sûr
de la victoire, d'ordinaire on reçoit une pile. Je ne
crois pas aux gens qui "se connaissent en théâtre".
Cependant ils peuvent quelquefois ne pas se
tromper. Après tout, bonsoir ! J'ai fait ce que je
devais faire. J'ai écrit une chose légère, mais
pas honteuse.
Comme je songe à vous depuis mon petit
voyage à Villenauve, à votre maison, à votre

jardin, à tout ! Et je vous dis que vous vous trompez. Si Curtius ne s'est pas jeté deux fois dans son trou, c'est qu'il est mort dès le premier plongeon. Il n'en est pas de même de moi (mais vous ne vous rappelez pas que vous m'avez comparé aux Curtius et aux Decius) et je suis très capable de réitérer mon sacrifice.

Mon été n'a pas eu de désagréments. Ma nièce Caroline est venue ici passer six semaines, et sa gentille compagnie m'a fait du bien, mon existence ordinaire est si esseulée et farouche ! Je m'en vais demain passer quelques jours à Dieppe, puis de là j'irai à Paris chercher des livres, ensuite à Saint-Gratien, puis aux environs de Rambouillet, pour découvrir le paysage où je puis placer mes deux bonshommes. J'ai déjà fouillé

p48

(sans succès) tous les autres environs de Paris. Après quoi, je reviendrai ici jusqu'au moment de cabotiner sur les planches du Vaudeville...

Deux anecdotes à ce relatives : Koning, l'immense Koning, celui-là même à qui Déjazet, âgée de 71 ans, écrit "ta petite femme t'attend dans la rue de Vendôme", *auctore* de Banville, M Koning, dis-je, voulait venir à Croisset m'offrir sa collaboration, non pour être l'amant de Déjazet (j'en serais incapable), mais pour palper les droits d'auteur sur la pièce de ce bon Flaubert. Un ami, à Rouen, l'a dissuadé de cette démarche. Je le regrette bien. Quelle réception !... rêvez-en !

Autre histoire. L'ange nommé Eugénie Doche est venue jusque dans mon humble asile pour avoir un rôle et, comme j'en ai un pour elle, je ne demande pas mieux que de tout faire pour que Carvalho la prenne. Le surlendemain, que reçois-je ? ô mon Dieu ! une idéale photographie, représentant la susdite : pose orientale, oeil noyé, narine remontante et aigrette sur la toque ! avec ces mots au bas du carton : "à vous !". Ah ! le comique est une grande chose ! Vous le sentez bien, vous, chère Madame, c'est pourquoi je me permets de vous envoyer ces légers détails.

p49

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, dimanche 10 août 1873.

Mon Loulou,

Le sieur Carvalho m'a ouvert la porte lui-même,
à 7 heures précises, et tout m'a l'air
d'aller de mieux en mieux.

1 *L'Oncle Sam* sera joué au commencement
d'octobre. Donc, je ne passerai pas avant le
milieu de janvier ou le commencement de février,
ce qui me laisse tout mon automne pour travailler
à *Bouvard et Pécuchet*.

2 Mme Doche a été acceptée d'emblée. Je
viens de lui écrire. J'ai trouvé sur ma table trois
énormes paquets d'épreuves de Lemerre et je
viens de les corriger.

On ne parle que de la Fusion et on est monarchique.

J'ai affiché des principes rouges !

Il faut que j'aille au spectacle deux ou trois
fois pour voir des acteurs : c'est ce que je ferai
cette semaine, où je vais me livrer aussi à de
courses de livres.

Vieux était un peu triste hier dans le wagon,
triste d'avoir quitté sa pauvre fille. Et je suis
arrivé à Paris en regrettant mon petit Duplan...
Encore un bon bacio.

p50

à LA MÊME.

Paris, 15 août 1873.

Quelle chaleur, pauvre loulou ! c'est à tomber
sur les bottes !

Ce qui n'empêche pas que, ce soir, Monsieur
retourne au spectacle ! J'ai passé *toute* la
journée d'hier avec Carvalho. Nous cherchons des
acteurs.

Il n'est pas besoin de te cacher que je lui ai lu
le plan du *Candidat* ! Enthousiasme dudit
Carvalho, qui m'a prié de lui permettre de
l'annoncer, ce que j'ai formellement refusé.

Là-dessus, je suis inflexible.

Autre histoire : le sieur (m'a-t-on dit) a
publié une lettre de moi à lui adressée, sans ma
permission ! Que dis-tu du procédé ? La lettre
est ancienne et roule sur la politique. Je vais
tâcher de trouver le numéro du journal où elle
se trouve, puis j'en écrirai une, à mon ami ! une
qu'il ne publiera pas, je t'en réponds.

Mes deux éditeurs m'accablent d'épreuves, et
je fais toujours des recherches pour *Bouvard et
Pécuchet* ... Je me réjouis comme toi à l'idée de
passer encore une bonne quinzaine ensemble au
mois de novembre, dans le vieux Croisset que

j'aime de plus en plus...
Ma plume est si mauvaise qu'elle m'agace !
Donne-moi de tes nouvelles. Enfin pense toujours
à
Vieux.
Je suis *tanné* de la Fusion.

p51

à LA MÊME.
Paris, jeudi 21 août 1873.
Mon Loulou,
Il me semble que j'ai plusieurs choses à te dire.
Je ne sais lesquelles. Elles vont me revenir à la
mémoire, pendant que je vais t'écrire.
La princesse Mathilde s'est, hier, beaucoup
informée de Mme Commanville. éloge de ma belle
nièce, pendant le dîner.
J'ai passé une soirée fort agréable dans la
conversation de ce monstre de Renan, qui est un
homme charmant. De quoi avons-nous causé ?
des Pères de l'église. M Vieux a étalé son
érudition.
J'attends le retour de Carvalho, qui est maintenant
à Puy, pour retourner au Vaudeville et
régler encore bien des petites choses.
Il est probable que, vers la fin de la semaine
prochaine, je ne serai pas loin de mon départ.
Mais avant de rentrer à Croisset, je ferai un
petit voyage en cariole de Rambouillet à Mantes.
Le Moscove demeure à Bougival (Seine-et-Oise),
maison Halgan. Je ne l'ai pas encore vu et
ne sais s'il a reçu tes deux épîtres. Il m'a écrit
qu'à la fin de septembre toute la bande Viardot,
lui compris, bien entendu, irait passer quelques
jours à Nohant, et m'a invité à en faire partie.
Mais c'est assez de vacances comme ça. Il faut se
remettre à *Bouvard et Pécuchet* , pour lesquels
je me ruine en achats de livres.

p52

Peut-être qu'une fois rentré, je vais céder à la
tentation du *Candidat* .
Tu sais bien, ma chérie, que je ne partage pas
du tout tes opinions sur la Fusion. C'est, selon
moi, une sottise pratique et une ânerie historique.
En de certains jours, il me prend des envies
d'écrire de la politique pour exhaler là-dessus ce

qui m'étouffe ! Mais à quoi bon ? Le plus clair de la Fusion sera que : elle n'aura pas lieu, d'abord ; puis que les Orléanistes se sont déshonorés. Du reste, ça renforce les Bonapartistes. Là est le comique.

On commence à Paris à n'y plus croire. Elle sera usée avant la rentrée des Chambres.

Ton vieil oncle qui t'aime.

à LA MÊME.

Paris, lundi 25 août 1873.

Ma Chérie,

... Quelle chaleur ! Je tremble à l'idée que la semaine prochaine je me promènerai dans la campagne pour *Bouvard et Pécuchet* ! mais l'Art avant tout ! Et puis, à la fin de cette même semaine, je rentrerai dans mon domicile. Et il faudra qu'un de ces soirs je retourne au Vaudeville ! Je vais tout à l'heure aller voir ce bon M Carvalho ! Tu ne me dis pas s'il a été aimable.

p53

Je viens d'écrire au Moscove pour lui dire que je l'attends toujours le 10 septembre et que mon intention est de le mener dans divers endroits, à Dieppe entre autres. Mais quelles seront les personnes que tu auras chez toi vers le 15 ou le 16 ? Sera-ce les Censier, la mère Heuzey, tes élèves ? Il me faut de l' *élite* , bien entendu. Adieu, pauvre chère fille. Quoiqu'il n'y ait pas longtemps que je ne t'ai vue, je m'ennuie de toi, et voudrais bien baiser sur les deux joues ta bonne et jolie mine.

Tels sont les sentiments de ta

Vieille Nounou.

à GEORGE SAND.

Croisset, vendredi 5 septembre 1873.

En arrivant ici, hier, j'ai trouvé votre lettre, chère bon maître. Tout va bien, chez vous ; donc, Dieu soit loué !

J'ai passé le mois d'août à vagabonder, car j'ai été à Dieppe, à Paris, à Saint-Gratien, dans la Brie et dans la Beauce, pour découvrir un certain paysage que j'ai en tête, et que je crois avoir enfin trouvé aux environs de Houdan. Cependant, avant de me mettre à mon effrayant bouquin, je ferai une dernière recherche sur la route qui va de La Loupe à Laigle. Après quoi, bonsoir ! Le Vaudeville s'annonce bien. Carvalho, jusqu'à présent, est charmant. Son enthousiasme est

même si fort que je ne suis pas sans inquiétudes.
Il faut se rappeler les bons Français qui criaient :
"à Berlin !" et qui ont reçu une si jolie pile.
Non seulement ledit Carvalho est content du
Sexe faible , mais il veut que j'écrive tout de
suite une autre comédie dont je lui ai montré le
scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. Je
ne trouve pas la chose assez mûre pour me mettre
aux phrases. D'autre part, je voudrais bien en
être débarrassé avant d'entreprendre l'histoire de
mes deux bonshommes. En attendant, je continue
à lire et à prendre des notes.
Vous ne savez pas, sans doute, qu'on a formellement
interdit la pièce de Coëtlogon, *parce qu'elle*
critiquait l'Empire. C'est la réponse de la
Censure. Comme j'ai dans le *Sexe faible* un vieux
général un peu ridicule, je ne suis pas sans
crainte. Quelle belle chose que la Censure !
Axiome : Tous les gouvernements exécrant la
littérature : le pouvoir n'aime pas un autre
pouvoir.
Quand on a défendu de jouer *Mademoiselle*
La Quintinie , vous avez été trop stoïque, chère
maître, ou trop indifférente. Il faut toujours
protester contre l'injustice et la bêtise, gueuler,
écumer et écraser quand on le peut. Moi, à votre
place et avec votre autorité, j'aurais fait un fier
sabbat. Je trouve aussi que le père Hugo a tort de
se taire pour le *Roi s'amuse* . Il affirme souvent
sa personnalité dans des occasions moins légitimes.
à Rouen, on a fait des processions, mais l'effet
a complètement raté, et le résultat en est
déplorable pour la Fusion. Quel malheur ! Parmi les
bêtises de notre époque, celle-là (la Fusion) est

p55

peut-être la plus forte. Je ne serais pas étonné
quand nous reverrions le petit père Thiers !
D'autre part, beaucoup de rouges, par peur de la
réaction cléricale, sont passés au bonapartisme.
Il faut avoir une belle dose de naïveté pour garder
une foi politique quelconque.
Avez-vous lu l' *Antechrist* ? Moi, je trouve cela
un beau bouquin, à part quelques fautes de
goût, des expressions modernes appliquées à des
choses antiques. Renan me semble du reste en
progrès. J'ai passé dernièrement toute une soirée
avec lui et je l'ai trouvé adorable.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Croisset, vendredi, 4 heures 5 septembre 1873.

... Ma journée de mercredi a été épique !
J'ai été de Paris à Rambouillet en chemin de fer,
de Rambouillet à Houdan en calèche, de Houdan
à Mantes en cabriolet, puis re-chemin de fer
jusqu'à Rouen, et je suis arrivé à Croisset à
minuit par une pluie diluvienne. Prix : 83 francs ;
car il en coûte pour faire de la littérature
conscientieuse ! Enfin, je crois que j'ai trouvé
la maison de *Bouvard et Pécuchet* à Houdan.
Cependant, avant de me décider, je veux voir la
route de Chartres à Laigle. D'après ce qu'on m'a
dit, c'est peut-être mieux. Mais ce sera la
dernière tentative.
M Vieux a pris l'air cette semaine. Car lundi
j'ai passé toute la journée à Villeneuve-le-Roi, et
mardi j'ai été à Rantilly, au delà de Lagny, chez

p56

Mme André. Ce château est d'un luxe qui dépasse
tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Il est vrai qu'il
y a dans la maison plus d'un million de rentes, et
je le crois sans peine, d'après le train qu'on y
mène. J'ai vu arriver à la fois, par quatre avenues,
dans le parc, quatre voitures de la maison, chacune
attelée de deux chevaux superbes, etc. à plus
tard les descriptions.
Carvalho, qui continue à avoir pour moi une
passion folle, reviendra à Croisset, au commencement
d'octobre, pour régler le scénario du *Candidat* ,
ou plutôt pour en causer longuement, car il
n'y trouve rien à reprendre et il veut que je
l'écrive dès maintenant, afin de le jouer l'autre
hiver. Je suis plein d'hésitations. D'autre part, je
voudrais être débarrassé de toute préoccupation,
quand je me mettrai l'été prochain à *Bouvard et
Pécuchet* ... Fais-moi le plaisir de me dire
à quelle heure sera, de dimanche prochain en huit,
l'arrivée du paquebot de New-Haven. Il est convenu,
entre moi et Tourgueneff, que si je ne reçois pas
de lettre de lui d'ici là, il arrivera le 14 au matin
à Dieppe, et que nous passerons la journée chez
Mme Commanville.
Pendant que j'étais parti, le choléra sévissait
sur nos bords. Plusieurs personnes en sont mortes,
entre autres une fille de Saint-Martin, celle qui
t'a servi de modèle. Une fille Bony s'est noyée et
on l'a repêchée devant notre porte.
Comme on a formellement interdit la pièce
de M Coëtlogon *parce qu'elle attaquait l'Empire
sic* , celle de Sardou passera du 15 au 20 octobre
(j'irai à Paris pour la première). En donnant à

l' *Oncle Sam* 120 représentations, cela me remet au

p57

commencement de février. Donc mes répétitions commenceront vers le milieu de décembre, au plus tard. Ainsi ma chère nièce pourra encore passer ici une quinzaine avec son Vieux qui s'ennuie bien d'elle. Mes retours à Croisset ne sont pas précisément folichons, mon pauvre loulou. Cependant je jouis énormément de n'avoir plus à m'habiller et à sortir. Je finissais par être las des bottines.

Carvalho m'a accordé tous les engagements que je désirais. Il nous reste à trouver une femme colosse pour la nourrice. On la découvrira dans les bas-fonds de la société ! Adieu, chérie.

écris-moi une longuissime lettre.

Ton vieux.

à LA MÊME.

Croisset, mardi soir. 9 septembre 1873.

Mon pauvre Caro,

Le Moscove est un être tellement *mené* que je ne sais pas maintenant s'il est à Bougival, à Saumur, ou à Oxford. Mais d'ici à samedi matin j'aurai de ses nouvelles et l'annonce, peut-être, de son arrivée.

Les Censier seront chez toi dimanche. Il me semble que nous ne pouvons pas y coucher, cela vous gênerait trop.

De toute façon (en admettant que Tourgueneff n'aille pas à Dieppe) il ne se passera pas bien du temps avant que tu ne voies ta vieille nounou, car elle s'ennuie beaucoup de sa pauvre fille.

p58

J'ai reçu ce matin une lettre très aimable du père Hugo, m'invitant à dîner chez lui, le jour que je voudrai. Je m'étais présenté à son domicile pour avoir des nouvelles de son fils qui est très malade.

J'en ai reçu une autre de Lachaud, l'éditeur, qui me redemande un bouquin quelconque.

Mais j'en ai reçu une de Mme Magnier, confiseur, qui me fait moins d'honneur que les deux précédentes ! car elle me réclame plusieurs factures. Là-dessus, voyage à Rouen. Recherches infructueuses des quittances, correspondance peu récréative. Bref,

j'ai aujourd'hui même craché (pour des confitures depuis longtemps digérées par d'autres) la somme de 304 francs. Il m'est également revenu, depuis mon retour de Paris, deux ou trois petits papiers de ce genre-là, et je ne possède plus que 40 francs. Donc, si mon beau neveu pouvait m'envoyer 500 francs, il m'obligerait.

... Je crois que j'ai bien fait de lire à Carvalho le plan du *Candidat*, car il l'a trouvé très bien, et l'espoir de le jouer dans l'hiver de 1874-1875 va lui donner du zèle pour le Sexe *faible*.

T'ai-je dit qu'il m'avait promis de revenir à Croisset prochainement, pour causer du *Candidat* ? Je m'y suis mis ! Depuis dimanche, c'est mon travail du soir. Dans la journée, je lis des ouvrages des RR PP Jésuites, et je vais en avaler un de Mgr Dupanloup !...

Le choléra a été assez fort à Croisset. Pour le prévenir, tout le monde entonne du rhum avec conviction. Mais l'épidémie paraît se calmer.

p59

Aucune nouvelle. Mon serviteur, hier, a manqué se casser la margoulette en dégringolant du haut d'un noyer où il lochait des cerneaux. Il s'est poché l'oeil, écorché la main et meurtri le dos.

Le temps commence à n'être pas chaud, mon loulou.

Tu as bien tort de laisser manger ton temps par les fâcheux ! C'est la pire manière de le perdre.

Tu ne diras pas cette fois que je t'écris de simples billets ? Là-dessus, mon loulou, Serviteur !

à VICTOR HUGO.

Croisset, près Rouen, 9 septembre 1873.

Mon cher Maître,

je tenais à avoir des nouvelles de Monsieur votre fils, que je savais gravement malade.

Donc, mardi dernier, vers 9 heures du soir, je me suis présenté à Auteuil devant votre porte.

Elle était close, et un gardien de l'ordre public m'affirma que "Monsieur Hugo Victor *sic* était couché" !

Mais le mois prochain, j'aurai le plaisir d'accepter cette bonne invitation à laquelle maintenant,

je ne puis me rendre. - Et puis, cet hiver,

n'est-ce pas, vous serez à Paris ?

D'ici là, cher Maître, je vous embrasse et vous prie de me croire, *ex imo*,

Tout à vous.

p60

à GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche, 14 septembre 1873.

Mon cher Ami,

Raçon m'a envoyé ce matin deux paquets d'épreuves que j'ai corrigées tout de suite. Je les lui renvoie.

Il faudrait que vous prépariez la petite note historique qui doit précéder le réquisitoire de Pinard et le plaidoyer de Sénard.

Est-ce bien utile, cette note ? Ne serait-il pas mieux de mettre tout simplement : "Huitième Chambre de..., etc." (voir la *Gazette des Tribunaux* , pour la date) puis d'étaler sans aucun préambule l'oeuvre du sieur Pinard ?

Cependant il faudrait dire clairement que la *Revue de Paris* m'avait fait des suppressions ! (numéros de décembre).

J'ai passé une heure à rechercher encore mon *assignation* ! Je l'ai, j'en suis sûr ! Mais où est-elle ? Je ferai une troisième tentative, après quoi j'y renonce.

Il faudra dans les deux discours Pinard et Sénard, faire des références pour les pages, - qu'on puisse voir de suite, dans le volume, les endroits qui étaient incriminés dans les numéros de la *Revue* . Cela sera imprimé en plus petit texte au bas de la page,

Je n'ai fait aucune correction au titre, mais "édition nouvelle" ne me paraît pas suffisant,

p61

pour vous. Dans l'intérêt de la vente, ne faudrait-il pas indiquer quelque chose de plus ?

Et si on faisait pour les cent premiers exemplaires une couverture différente, et qui tirât l'oeil un peu plus que la couverture ordinaire de votre Bibliothèque ? Qu'en dites-vous ?

Je vous prie, mon cher ami, de me mettre aux pieds de Mme Charpentier et de me croire vôtre.

AU MÊME.

16 septembre 1873.

Mon *assignation* doit se trouver chez l'huissier du tribunal. Le greffe a beau être brûlé, on doit retrouver une copie de ladite assignation, 1 chez

l'huissier de la 8e chambre, et 2 dans les
journaux de droit du mois de janvier 1857. Voilà du
moins ce que m'a affirmé, hier, un ancien magistrat.
Tout à vous, cher ami.

Votre.

17 septembre, mardi.

Il me tarde de voir les appendices imprimés.

Renvoyez-moi, avec les épreuves, le manuscrit
(unique) des plaidoiries.

p62

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 4 heures 17 septembre 1873.

Tu as parfaitement deviné ma conduite. Lundi,
j'ai été dîner chez Lapierre, où il n'y avait avec
moi que M le Préfet ; puis, le soir, est venu
Houzeau, le professeur de chimie. Ce jour-là, la
noce de M Leroux a bien tiré cent coups de fusil !
et les salves ont recommencé le lendemain ! C'était,
au dire d'émile, "tout à fait très bien". Huit
fiacres ! et l'on avait tué six poules !

Moi, je continue toujours mon *Candidat* , dont
je ne suis pas mécontent, quoique (j'en ai peur) il
y aura bien des retouches à faire. Mais ça m'amuse
énormément et, en somme, je mène une bonne vie,
seul, dans mon domicile, sans personne qui
m'embête, et poursuivant la même idée du matin
jusqu'au soir, et même quelquefois pendant toute
la nuit. Je me suis un peu calmé, toutefois, car la
semaine dernière mon exaltation allait trop loin !
Que me manque-t-il ? Ma pauvre nièce ! pour
lui faire part de mes élucubrations. Si Tourgueneff
n'est pas à Croisset le 1er octobre, je décampe
pour aller la voir, car il y a trop longtemps que
je n'ai pas eu ce plaisir. Je t'avouerai que le
Moscove commence à me dégoûter par sa mollasserie !
Je suis sûr qu'il a *envie* de venir, mais
les Viardot l'entraînent ailleurs, et il n'ose pas
affronter leur courroux... !

Dans les intervalles de l'art dramatique je me
bourre d'un tas d'oeuvres édifiantes, peu fortes à
tous les points de vue. Mgr Dupanloup a cependant

p63

du bon. Je lis de lui un traité sur l'éducation,
et à la fin du mois j'aurai avalé (et annoté)
vingt volumes que je renverrai à Mlle Cardinal.

Le citoyen émangard n'en trouve pas moins
que "je ne fais rien". C'est à moi-même qu'il
l'a dit...

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Mardi soir 23 septembre 1873.

Comme il y a longtemps que nous n'avons
correspondu , Princesse ! J'attendais toujours,
pour vous écrire, que je susse l'époque de mon
prochain retour à Paris. Carvalho doit m'y appeler,
mais je n'entends pas parler de lui, et d'ici à ma
visite dans le bon Saint-Gratien (ce qui aura lieu,
j'espère, dans une quinzaine), je voudrais bien
savoir comment vous allez, ce que vous devenez.

Moi, je n'ai pas perdu mon temps, car j'ai
beaucoup travaillé, et depuis, je me suis occupé
de mes affaires, qui prennent une assez bonne
tournure ; mais cela est peu important.

Je sais que le prince Napoléon est à Paris, et
j'ai vu de sa prose imprimée. Qu'en pensez-vous ?
Je crois qu'il va trop vite.

Quand la fusion sera coulée, sera-t-on un peu
tranquille ? ô mon Dieu !

p64

Comme le temps est doux ! Ici, chez moi, c'est
charmant. Il faudra pourtant, Princesse, qu'un
jour vous vous décidiez à faire ce voyage, et que
vous honoriez ma cabane de votre présence !
Serais-je assez content de vous recevoir ! Je
continue à y vivre en philosophe. Quand je me suis
un peu promené dans mon jardin, escorté de mon
lévrier qui gambade, et que j'ai bien roulé les
feuilles mortes sous mes pieds et un tas de souvenirs
dans ma vieille cervelle, je secoue la tristesse
qui m'envahit et je remonte à mon ouvrage.
Voilà.

Ce mois-ci, j'ai lu beaucoup de livres des Révérends
Pères Jésuites, lesquels ne sont pas forts,
quoi qu'on dise ; et puis j'ai fait le premier acte
d'une comédie politique, qu'aucun gouvernement
ne laissera jouer.

Mais de cela, je me console d'avance.

à bientôt donc ! et croyez, chère Princesse,
que je suis toujours votre vieux fidèle et dévoué.
à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 6 heures, 24 septembre 1873.

Mon Loulou,

Je ne te cache pas que le Moscove m'embête
avec ses retards continuels et son mutisme, car je
n'entends pas parler de lui. Bref, je ne remettrai
pas ma visite à Dieppe au delà de la fin de la

semaine prochaine. ça fera deux mois passés sans voir ma pauvre fille : c'est trop bête ! Je ne te cache pas non plus que prendre l'air, ne serait-ce qu'un jour, me ferait du bien, car, depuis que je suis revenu ici, j'ai travaillé d'une façon insensée. Sache que j'ai fini le premier acte du *Candidat*, dimanche dernier, à 3 heures et demie du matin ! Maintenant j'expédie un tas de livres assommants ! Je suis écoeuré par les élucubrations de MM les Jésuites. Et je m'en bourre ! je m'en gorge ! à en crever. Mais je veux en avoir fini cette semaine, pour les envoyer à Mlle Cardinal et me mettre dimanche ou lundi prochain à préparer mon second acte. Si je continue de ce train-là, j'aurai certainement fini en janvier et peut-être avant ! Il faut que l'été prochain je commence enfin *Bouvard et Pécuchet* ! Comme il a fait beau hier ! Moi aussi, Madame, j'ai admiré la nature et j'avais bien envie de m'en aller... je ne sais où... de sortir enfin, pour jouir du beau temps. Mais, après un tour de terrasse, je suis remonté dans mon cabinet afin de relever des notes dans le *Christianisme* de l'abbé Senac, aumônier du collège Rollin ! Voilà !... Adieu, pauvre chat. Tu ne m'as pas l'air de mener une vie très active, ni très intelligente. Pardon du mot. Que lis-tu ? que fais-tu ? Il me semble que tu ne profites pas beaucoup de la paix des champs, pour te recueillir dans le silence du cabinet. Et la peinture ? que devient-elle ? Ta Nounou.

à Ernest Feydeau.
Croisset, septembre 1873.
Pourquoi es-tu exaspéré des pèlerinages ? La bêtise universelle n'est pas une chose surprenante. Puisque les gens d'ordre croient qu'il faut les amulettes pour préserver des incendies, et que la Droite considère le bonhomme Thiers comme un rouge - ainsi qu'elle a fait pour Lamartine et pour Cavaignac - courbe la tête. Soumets-toi et va à confesse ; tu seras un exemple. ça moralisera les masses.
Quant à tes *Mémoires d'une demoiselle*, tu n'as pas

compris mes critiques. Je ne disais pas qu'il y avait trop de folichonneries, mais qu'il n'y avait *que cela*. C'est bien différent. *Tout* peut passer, mais il faut faire à ce tout un entourage, une sauce.

Pour ce qui est de *Saint Antoine*, je ne m'en occupe nullement. Ce livre maintenant n'existe plus pour moi. Quand le publierai-je ? Je l'ignore. Je suis tout entier à des lectures édifiantes, je me bourre à en vomir des oeuvres de Mgr Dupanloup et de celles des jésuites modernes, sans compter le reste ; le tout en vue du livre que je commencerai enfin l'été prochain. Le soir, pour me délasser, je compose une grande comédie politique dont je viens de finir le premier acte. Mais aucun gouvernement ne la laissera jouer, parce que j'y roule tous les partis dans la m... ! étant un homme juste.

Je ferai une apparition à Paris lors de la première

p67

de Sardou. Puis j'y reviendrai pour mes répétitions, ne sais quand.

Mon unique compagnie est un lévrier superbe qui dort sur mon divan et bâille devant mon feu. Telle est, mon bonhomme, l'existence de ton vieux qui t'embrasse.

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, septembre 1873.

Il me semble que je ne vous ai point écrit depuis très longtemps, et je m'ennuie d'être sans voir votre écriture. Votre ami a monstrueusement travaillé depuis un mois, car il a fait le premier acte de sa comédie et avalé une vingtaine de volumes, pas davantage. Carvalho m'a paru très content du scénario du *Candidat* (titre qu'il m'a prié de taire parce qu'il le trouve excellent). Donc, revenu ici, je me suis mis à l'oeuvre, car je voudrais être débarrassé de mes occupations théâtrales le printemps prochain pour me mettre à écrire mes deux bonshommes. Je les prépare dans l'après-midi (la pièce est mon labeur du soir) et, parmi les choses assommantes que je viens d'avalier, je ne connais rien de pire que les ouvrages des RR PP Jésuites. Ce n'est pas fort, décidément ; ça donne envie de retourner à d'Holbach.

J'ai lu aussi les trois volumes de Mgr Dupanloup sur l' *éducation*. Il s'y vante d'avoir fait dans la cour du petit séminaire de Paris un autodafé

des "principaux ouvrages romantiques", et là il a aussi un petit parallèle entre Voltaire et Rousseau qui ne manque pas de gaieté. J'ai trouvé dans le P Gagarin un grand éloge du sieur Jules Simon. Les louanges sont pour faire passer le blâme qui vient après, naturellement ; n'importe ! le bon Père admire Simon. Il est ébloui par... son style ! tant il est vrai que tous les esprits faux concordent. Pourquoi le hideux, l'exécrable "môssieu de Maistre" est-il prôné et recommandé par les saint-simoniens et par Auguste Comte, tous si opposés de doctrine à ce sinistre farceur ? C'est que les tempéraments sont pareils.

Je ne suis pas sans inquiétude du côté de la censure quant au *Sexe faible*. Bien que je n'y blesse ni la religion, ni les moeurs, ni la monarchie, ni la république, le caractère *bedolle* d'un vieux général qui finit par épouser une cocotte pourrait déplaire à quelques-uns de MM les militaires qui sont actuellement nos juges absolus. Donc connaissez-vous le général Ladmirault ? et par quel moyen, si besoin en est, fléchir ce guerrier en faveur de Thalie ? Ma pièce passera après celle de Sardou, vers la fin de janvier, probablement. Dans quatre mois jouirons-nous d'Henry V ? Je ne le crois pas (bien que ce soit tellement idiot que cela se pourrait) ; la Fusion m'a l'air coulée et nous resterons en république par la force des choses. Est-ce assez grotesque ! Une forme de gouvernement, dont on ne veut pas, dont le nom même est presque défendu et qui subsiste malgré tout. Nous avons un président de la République, mais des gens s'indignent si on

leur dit que nous sommes en république, et on raille dans les livres les "vaines" querelles théologiques de Byzance !

Je ne partage pas, chère Madame, vos réticences à l'endroit de l' *Antechrist*. Je trouve cela, moi, un très beau livre, et comme je connais l'époque pour l'avoir spécialement étudiée, je vous assure que l'érudition de ce bouquin-là est solide. C'est de la véritable histoire. Je n'aime pas certaines expressions modernes qui gâtent la couleur. Pourquoi dire par exemple que Néron s'habillait "en jockey" ? ce qui fait une image

fausse. Quel dommage que Renan, dans sa jeunesse, ait tant lu Fénelon ! Le quiétisme s'est ajouté au celticisme et les arêtes vives manquent. Vous savez qu'Alexandre Dumas fils déclare à la postérité que le nommé Goethe "n'était pas un grand homme". Barbey d'Aurevilly avait fait, l'été dernier, la même découverte. C'est bien le cas de s'écrier comme M de Voltaire : "Il n'y aura jamais assez de camouflets, de bonnets d'âne pour de pareils faquins !" Lévy m'a dégoûté des éditeurs comme une certaine femme peut écarter de toutes les autres. Jusqu'à des temps plus prospères je reste sous ma tente, et je continue à tourner des ronds de serviette (ce qui est une comparaison moins noble et plus juste) sans aucun espoir ultérieur. Je voudrais n'aller visiter les sombres bords *qu'après avoir vomi le fiel qui m'étouffe*, c'est-à-dire pas avant d'avoir écrit le livre que je prépare. Il exige des lectures effrayantes, et l'exécution me donne le vertige quand je me penche sur le plan. Mais cela pourra être drôle. Présentement, je m'aventure

p70

sur les plates-bandes de M Roger, car j'étudie le jardinage et l'agriculture, théoriquement, bien entendu.

En fait de nouvelles, je n'en sais aucune. J'ai eu pendant six semaines une grippe formidable, attrapée à la première des *érinnyes*, où j'ai revu Leconte de Lisle. En le revoyant, j'ai repensé à la rue de Sèvres. Le passé me dévore, c'est un signe de vieillesse.

Ma vie se passe à lire et à prendre des notes. Voilà à peu près tout. Le dimanche je reçois assez régulièrement la visite de Tourgueneff, et dans une quinzaine j'irai en faire une à Mme Sand qui est une excellente femme, mais trop angélique, trop bénisseuse. à force d'être pour la Grâce on oublie la Justice. Remarquez-vous qu'elle est oubliée si bien, cette pauvre Justice, qu'on ne dit même plus son nom ?

à propos de justice, j'ai payé dernièrement au sieur Lévy trois mille francs de ma poche pour *Dernières Chansons*, et le dit enfant de Jacob vient d'être décoré !

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Vous allez trouver cela bien puéril, mais je me suis désorné de l'étoile. Je ne porte plus la croix d'honneur et j'ai prié un de nos amis communs

de m'inviter à dîner avec Jules Simon, afin d'engueuler Son Excellence à ce propos, et c'est ce qui se fera. Je tiens surtout les paroles que je me donne.

Dans votre dernier billet, vous me parlez de Paris avec un certain regret ; pourquoi n'y venez-vous

p71

pas plus souvent, puisque vous y reprenez vie ? En cherchant bien, on pourrait peut-être reconstituer une petite société d'émigrés qui serait agréable. Car nous sommes tous des émigrés, les restes d'un autre temps. Je ne dis pas cela pour moi qui suis un vrai fossile, "une pièce de cabinet", comme écrivait mon compatriote Saint-Amant.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche 5 octobre 1873.

Mon Moscove m'a quitté ce matin, parce qu'il faut qu'il soit ce soir au dîner des Viardot où il doit y avoir (mystère) un fiancé !

Tu l'as tout à fait séduit, mon loulou ! car à plusieurs reprises il m'a parlé de "mon adorable nièce", de "ma charmante nièce", "ravissante femme", etc., etc. Enfin le Moscove t'adore ! ce qui me fait bien plaisir, car c'est un homme exquis. Tu ne t'imagines pas ce qu'il sait ! Il m'a répété, par cœur, des morceaux des tragédies de Voltaire, et de Luce de Lancival ! Il connaît, je crois, *toutes* les littératures jusque dans leurs bas-fonds ! Et si modeste avec tout cela ! si bonhomme, si *vache* ! Depuis que je lui ai écrit qu'il était une "poire molle", on ne l'appelle plus que "Poire molle" chez les Viardot ! Nouvel exemple de mon génie, pour inventer des surnoms. Je l'ai mené vendredi à Jumièges ! Mais tout le reste du temps, nous n'avons pas arrêté de parler, et franchement

p72

j'en ai la poitrine défoncée ! Ah ! voilà trois journées artistiques !

Je lui ai lu le *Sexe faible*, la *Féerie* et le premier acte du *Candidat*, avec le scénario d'icelui. C'est le *Candidat* qu'il aime le mieux ; il ne doute pas du succès du

Sexe faible . Quant à la *Féerie* , il m'a fait une critique pratique que je mettrai à profit. Le *Pot-au-feu* lui a fait pousser des rugissements d'enthousiasme ! Il prétend que ça écrase tout le reste. Mais il croit que le *Candidat* sera une forte pièce ! Ce jugement m'encourage beaucoup, et dès demain je m'y remets.

J'irai donc à Neuville vers la fin de l'autre semaine, c'est-à-dire dans une petite quinzaine. J'espère de là aller à Paris, pour l' *Oncle Sam* . Jusqu'à présent, aucune nouvelle de Carvalho ! La mère Sand m'a répondu pour me remercier de la biographie de Cruchard qui l'a fort divertie.

Ce matin, j'ai eu la visite inattendue de Guy de Maupassant avec Louis Le Poittevin. J'ai été jeudi à l'Hôtel-Dieu, mais Achille n'y sera de retour que le 10. Donc, il me faudra y aller dans une huitaine. Cette pauvre Julie me fait pitié, tant elle a peur de l'opération et de l'hôpital.

Te voilà donc en pleine campagne, mon pauvre Caro, au milieu des bons paysans, dans *tes terres* . Vas-tu y répandre des bienfaits ! moraliser les classes pauvres ! instruire les enfants ! etc., etc. ;

p73

enfin être assez châtelaine et ange du hameau !
" *Mme Commanville ou la Madone de Pissy*, romance ! Paroles de M Amédée Achard, musique de M Madoulé, vignette de M Melotte. Se vend au profit des pauvres."

Je ne me figure pas, du tout, quelles peuvent être tes occupations dans ton manoir. As-tu au moins emporté ta boîte à couleurs pour te livrer à des études artistiques ? Par ce temps d'automne les feuilles sont bien jolies à peindre. Il est vrai que Pissy manque de *sites* . N'importe, tu trouveras peut-être quelque recoin convenable. Le Moscove a contemplé tes panneaux et trouve que tu as le sentiment de la couleur.

Adieu, ma pauvre chère fille.
Deux bons gros baisers de Nounou.
à LA MÊME.

Saint-Gratien, lundi matin octobre 1873, probablement le 27.

Mon pauvre Loulou,
Je compte être rentré à Croisset mercredi soir. Arrange-toi donc pour que j'y trouve une lettre de ma chère fille.

Jeudi soir, après t'avoir quittée, j'ai été dîner

au Café Riche où j'ai rencontré d'Osmoy qui m'a paru gigantesque ! Jamais je n'ai vu un homme plus spirituel et plus crâne. Il était au milieu de députés de la Gauche et, bien entendu, on ne parlait que politique. Nous sommes restés ensemble jusqu'à 1 heure du matin.

p74

La Fusion m'a l'air bien endommagée. Raoul-Duval vient d'écrire une lettre à Rouher où il se déclare *contre* la monarchie. J'espère de plus en plus qu'elle sera enfoncée. Tâche de lire les brochures de Cathelineau et de Mgr de Ségur, et tu verras ce que c'est que ce parti-là.

M Giraud, la Princesse et M Popelin m'ont demandé des nouvelles de ma "belle nièce" que j'embrasse très fort. D'Osmoy trouve que Carvalho a raison et qu'il faut commencer par le *Candidat* . Adieu, pauvre fille chérie.

Ton vieux Cruchard.

à Madame RÉGNIER.

Croisset, jeudi soir 30 octobre 1873.

Madame et Chère Confrère,
en rentrant chez moi, ce matin, après une absence de dix jours, je trouve votre lettre et m'empresse de vous répondre.

Carvalho, que j'ai quitté hier à 11 heures du soir, avait commencé la lecture de votre manuscrit et en paraissait très content. Il m'a promis de le lire avec attention et nous en causerons lorsqu'il viendra ici, dans un petit mois. Je ne doute pas du résultat, qui sera heureux. Mais il faudra, je crois, condenser le tout.

Quant à moi, quant au *Sexe faible* , ledit Carvalho est refroidi et aime mieux jouer d'abord

p75

une autre pièce de votre serviteur (seul !) laquelle pièce n'est pas encore finie, mais peut l'être vers le jour de l'an.

La monarchie, grâce aux dieux, me paraît enfoncée ! Cependant il ne faut pas chanter victoire avant de voir les morts par terre.
à propos des morts, j'apprends à l'instant même que cette nuit, pendant que l'Opéra brûlait, mon pauvre Feydeau a quitté ce monde.
Tant mieux pour lui, du reste.

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, jeudi 30 Octobre 1873.

Chère Madame,

Je rentre chez moi après dix jours passés à Paris et mon opinion est que : *Ils* seront enfoncés. Nous n'aurons pas de monarque. Dieu merci, c'est-à-dire qu'on ne brûlera pas les églises et qu'on ne tuera pas les autres curés, conclusion infaillible de la légitimité remise en honneur. Tâchez donc de vous procurer la brochure de Cathelineau et celle de Mgr de Ségur. Vous verrez le fond de ces gens-là, qui sont des gens du XIIe siècle.

Et le procès Bazaine ? C'est du propre, hein ? Me mépriserez-vous comme innocent et juvénile si je vous avoue que l'acte d'accusation de M Rivière m'a fait *pleurer* ? Oui ! cela m'a suffoqué,

p76

étouffé, comme si une montagne d'ordures me fût tombée sur la bouche. Je ne croyais pas qu'on pût être *immoral* à ce point-là ! Il n'y a pas, en histoire, de plus grand crime, et c'est un crime sans grandeur ! Pauvre Troppmann ! tu avais au moins une excuse, toi ! Si tu as assassiné des enfants, c'est que tu venais de voyager avec eux pendant toute une journée et peut-être que leur bruit dans le wagon t'avait agacé les nerfs. Mais lui, l'homme de Metz, quel coquin et quel imbécile ! Il y a là un monsieur qui est bien joli, le sieur Régnier.

Que dites-vous de Villemessant allant chercher son Roy ? n'est-ce pas gigantesque ? Ce n'est pas pour le roi que j'ai été à Paris, mais pour Carvalho, qui n'a rien de royal. Ledit sieur, après six mois de réflexion, voulait me faire fondre en un acte l'acte second et l'acte troisième du *Sexe faible* . Je l'ai envoyé promener carrément, et il a fini par m'avouer "que j'avais raison". Le fond de l'histoire est qu'il désire jouer d'abord le *Candidat* , mais le *Candidat* n'est pas prêt et, si l' *Oncle Sam* expire avant sa terminaison, il jouera le *Sexe faible* . En travaillant bien, je pense avoir terminé le *Candidat* au jour de l'an. Donc, je vais dialoguer encore pendant deux grands mois, le mieux et le plus vite possible. Après quoi je reviendrai aux choses sérieuses. Le style théâtral me fait l'effet d'eau de Seltz : c'est agréable au commencement, puis cela agace.

J'espère bien que vous ne serez pas à Paris avant le mois de janvier ? D'ici là, je ne bouge de ma chaumière. écrivez-moi de temps à autre, et ne m'en voulez pas si mes réponses sont tardives et laconiques, car j'ai un vigoureux coup de collier à donner, mais soyez généreuse. Faites-moi des cadeaux, envoyez-moi des épîtres.

à GEORGE SAND.

Croisset, jeudi 30 octobre 1873.

Quoi qu'il advienne, le catholicisme en recevra un terrible coup et, si j'étais dévot, je passerais mon temps à répéter devant un crucifix : "Gardez-nous la République, ô mon Dieu !"

Mais *on a peur* de la monarchie. à cause d'elle-même et à cause de la réaction qui s'ensuivrait.

L'opinion publique est absolument contre elle.

Les rapports de MM les Préfets sont inquiétants ;

l'armée est divisée en bonapartistes et en républicains ; le haut commerce de Paris s'est prononcé contre Henri V. Voilà les renseignements que je rapporte de Paris, où j'ai passé dix jours.

Bref, chère maître, je crois maintenant qu' *ils* seront enfoncés. Amen !

Je vous conseille de lire la brochure de Cathelineau et celle de Ségur. C'est curieux ! On voit le fond nettement. Ces gens-là se croient au XIIe siècle.

Quant à Cruchard, Carvalho lui a demandé des changements qu'il a refusés. (Vous savez que

Cruchard, quelquefois, n'est pas commode !) Ledit Carvalho a fini par reconnaître qu'il était impossible de rien changer au *Sexe faible* sans dénaturer l'idée même de la pièce. Mais il demande à jouer d'abord le *Candidat*, qui n'est pas fait et qui l'enthousiasme - naturellement. Puis, quand la chose sera terminée, revue et corrigée, il n'en voudra peut-être plus ! Bref, après l' *Oncle Sam*, si le *Candidat* est terminé, il le jouera. Sinon, ce sera le *Sexe faible*.

Au reste, je m'en moque, tant j'ai envie de me mettre à mon roman, qui m'occupera plusieurs années. Et puis, le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétilllement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz, qui d'abord fait plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici au mois de

janvier, je vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi, bonsoir ; je reviens à des choses sérieuses.

Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas. Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastiques. C'est peut-être une transition qui manque ! Telle est mon humble critique. On avait dit, dans un courrier de théâtres, que vous étiez à Paris ; j'ai eu une fausse joie, chère bon maître que j'adore et que j'embrasse.

p79

à Philippe LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Jeudi matin.

Mon jeune homme,

Si tu viens me voir dimanche à Croisset, je t'apprendrai des choses agréables. 1 la réception au Vaudeville du *Sexe faible* ! Carvalho est *enthousiasmé sic* des changements que j'ai faits au scénario et "est sûr" d'un grand succès pour l'hiver prochain.

Demain, nous finissons de régler tout et puis etc. etc. !

Je crois, enfin, que tu ne seras pas mécontent de ton vieux.

Bon espoir pour la *Féerie*, à la Porte Saint-Martin. Lévy cédera *Mélaenis*, édition complète de Bouilhet chez Charpentier. - Ah ! à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 30 octobre 1873.

Mon Loulou,

Je suis arrivé ici hier à 11 heures, *très éreinté* par mon voyage en chemin de fer ! Afin de moins m'ennuyer en wagon et d'y dormir, je m'étais absolument privé de sommeil dans la nuit de mardi à mercredi. Malgré cela, je n'ai pas fermé

p80

l'oeil et j'ai eu jusqu'à hier soir 10 heures (heure à laquelle je me suis couché) un abominable mal de tête, à crier ! Il m'est impossible, maintenant, d'aller en chemin de fer ! C'est une maladie qui

devient gênante ! Heureusement que j'en ai maintenant pour deux grands mois avant de revoir une gare, car je ne retournerai pas à Paris avant la fin du *Candidat* . Si, après l' *Oncle Sam* , le *Candidat* n'est pas terminé et bien terminé, Carvalho jouera le *Sexe faible* sans aucun changement, c'est convenu. Mais tout le monde se range à l'avis de Carvalho, surtout d'Osmoy. Ce grand patriote viendra me faire une visite après que le grand événement sera passé.

J'ai vu, la semaine dernière, beaucoup de monde, énormément de monde. Et ma conclusion est que : *on* a peur de la monarchie. En admettant qu'elle passe, ce ne sera qu'à une majorité de cinq à six voix. Or, comme d'ici au jour de l'an il y aura treize élections radicales, la Chambre renverserait le roi. Ce serait charmant ! De plus, l'armée est républicaine et bonapartiste. Messieurs les militaires se flanqueraient des coups de fusil, etc. Bref, ce serait déplorable ! Mais Henri V (qui jusqu'à présent n'a fait *aucune* concession, quoi qu'on dise) sera enfoncé et nous aurons dès le lendemain un ministère Centre gauche. Il y a des jours où je brûle d'être journaliste, pour épancher ma bile, ou plutôt pour dire ce qui me semble la Justice.

La légitimité n'est pas plus viable que la Commune. Ce sont deux âneries historiques. Au reste, je me suis assez amusé dans la contemplation de la sottise humaine pendant huit

p81

jours ; le meilleur a été pour moi la soirée passée avec d'Osmoy. Il était bien beau au milieu de ses collègues, bien spirituel et très carré.

La Princesse a été très gentille. Mon Moscove s'est informé de l'époque de ton retour à Paris, afin de se précipiter chez toi pour te faire une visite.

La brochure de Ségur est intitulée *Vive le roi* ! Je la possède : c'est à se tordre de rire. On la croirait écrite par un homme du XIIe siècle. à LA MÊME.

Croisset, mardi, 2 heures, 4 novembre 1873.
Fête de la Saint-Charles et de la Sainte-Caroline.
Eh bien, moi, j'en suis *enchanté* parce que, en ma qualité de libre penseur, je ne veux pas qu'on brûle les églises et qu'on tue les curés, ce que l'on s'apprêtait à faire en Bourgogne, au dire du maire de Reims à moi-même, et dans le Midi, comme me l'a assuré Mme Espinasse. L'Est se

serait soulevé pour le père Thiers, la Provence pour Gambetta, et l'armée se serait administré des coups de fusil, etc., etc. Bref, c'était déplorable, affreux ! D'ailleurs, au bout de six semaines, la Chambre eût déposé le sieur Chambord, chose bien facile avec le renfort survenu à la Gauche par les quatorze députés qui sont à nommer et qui eussent été ultra-radicaux. Je ne sais pas où ton mari avait puisé ses renseignements quand il m'assurait que le monde des affaires demandait

p82

Henri V. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai appris que le président du tribunal de commerce, le doyen des notaires et M André, un des régents de la Banque, avaient fait près de Mac-Mahon une démarche officielle contre la monarchie, et je n'ai vu que des gens effrayés par cette perspective. Faut-il être assez ignorant en histoire pour croire encore à l'efficacité d'un homme, pour attendre un messie, un sauveur ! Vive le bon Dieu et à bas les dieux ! Est-ce qu'on peut prendre tout un peuple à rebrousse-poil ! nier quatre-vingts ans de développement démocratique, et revenir aux chartes octroyées ! Ce qu'il y a de comique, c'est la colère des partisans de Chambord contre ledit sieur ! On est tellement bête de ce côté-là, qu'on ignore le principe même du prétendu droit divin que l'on veut défendre. Et tout en prêchant pour lui, on le renverse. J'avoue que j'ai un poids de moins sur la poitrine. N'importe ! le petit-fils de saint Louis est un honnête homme et il nous a épargné de grands désastres. Maintenant, ils veulent faire de M de Joinville un lieutenant général du royaume ! Mais c'est vieux jeu. Assez ! Et assez de politique, n'est-ce pas ? J'aurai fini mon 3e acte demain, ou peut-être cette nuit. Monsieur s'est couché à 4 heures, après avoir hurlé dans le "silence du cabinet" depuis 9 heures du soir, sans discontinuer. Je crois que j'aurai terminé le 4e à la fin du mois et le 5e vers Noël. Ensuite, adviennne que pourra ! et je ne suis pas près de refaire du théâtre. C'est bien pour les gens qui n'aiment pas le style en soi.

p83

Samedi, j'ai eu la visite de Guy de Maupassant et de Louis Le Poittevin. Dimanche, Guilbert a apporté le buste. Je le trouve très joli comme sculpture, mais les yeux et le bout du nez me déplaisent. On ne retrouve notre pauvre vieille que partiellement. Cependant le profil, à la lumière surtout, est très ressemblant.

Là-dessus, ma pauvre chérie, je vais faire "mon toilette ", il en est temps, puis me remettre à ma "scène d'amour". Après quoi, Monsieur prendra un bain, dînera et regueulera nuitamment comme un artiste qu'il est ! Je ferai observer à la belle dame Commanville qu'elle m'envoie depuis quelque temps des épîtres bien courtes ! Je l'embrasse très fort.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, mercredi 12 novembre 1873.

J'attendais pour vous écrire, Princesse, que nous puissions nous réjouir ensemble de l'issue des événements.

Mais nos souverains ne se décident pas à nous donner un gouvernement définitif, ou plus ou moins définitif. L'important est que nous soyons délivrés du cauchemar de la Monarchie ! Dieu merci, nous le sommes. Donc, hosannah ! En ce

p84

qui vous concerne personnellement, j'en suis ravi, car la première chose des cléricaux (l'histoire est là pour nous renseigner) eût été une proscription en masse, où vous auriez pu être comprise. Ils sont si bêtes et si lâches, que j'en tremblais d'avance.

Depuis que j'ai quitté le cher Saint-Gratien, où j'ai passé les trois meilleurs jours de mon année, j'ai travaillé comme un enragé à ma comédie politique qui sera finie, je l'espère, dans un petit mois.

Donc vers le milieu de décembre je serai revenu à Paris, et vous reverrai plus souvent. Il me tarde d'être sorti de l'art dramatique. Ce travail fiévreux et pressé me tord les nerfs comme des cordes à violon ; j'ai peur, par moments, que l'instrument n'éclate.

Quand je suis parti de Paris, l'Opéra achevait de brûler et le pauvre Feydeau se mourait. Je n'ai pas été (bien qu'aient dit les feuilles) à son enterrement, parce que je suis rassasié de funérailles. Ma présence n'eût fait de plaisir à personne, et je suis resté chez moi. Cet ami-là est le

moins regrettable de tous ceux que j'ai perdus depuis quatre ans. Mais enfin il avait été mon ami ! Je l'avais connu très intelligent, très agréable et propre ; et puis, c'est encore un de moins ! Rien n'est bête comme ce genre de réflexions à la Prud'homme, et je vous en demande pardon. D'où vient, cependant, qu'on ne peut pas s'empêcher de le faire ? D'ailleurs, s'il fallait dire toujours des choses spirituelles, on ne dirait rien ou presque rien. Quand retournez-vous à Paris ? Bientôt sans

p85

doute ? Je me suis présenté rue d'Arcole chez le Prince. Mais il était sorti. Je vous baise les deux mains, Princesse, ou plutôt ma chère Princesse (style Blanchard, je crois ; n'importe, il est juste), et suis entièrement votre. à SA NIÈCE CAROLINE. Rouen ?, vendredi, 1 heure, 14 novembre 1873. Mon pauvre Chat, Moi aussi, je n'étais pas bien gai, avant-hier au soir, après votre départ ! J'ai voulu me remonter à force de travail ; si bien que je me suis endormi à 7 heures du matin. Ma vie, au fond, n'est pas toujours bien drôle, malgré la littérature. L'élément tendre y fait trop défaut ! Hier a paru, dans l' *événement* , une petite réclame, pour la première comédie de Monsieur Flaubert, qui me semble venir de Carvalho. On dit qu'elle passera après l' *Oncle Sam* , "mais quand ?" ; ce qui veut dire que l' *Oncle Sam* n'a pas un grand succès. J'aurai, je crois, fini dans quinze jours ou trois semaines. Un peu avant la terminaison j'écirai à d'Osmoy de venir, puis j'appellerai Carvalho. Il a fait hier un temps splendide ! et je te regrettais bien, ma pauvre fille. J'attends tout à l'heure la visite de Laporte. Il m'a écrit ce matin pour me l'annoncer. La profession de foi du sieur Desgenetais (qu'il

p86

a eu la bonté de m'adresser ainsi qu'à mon domestique) a l'air copiée sur celle de rousselin : c'est l'inverse. Mme Doche et une actrice de l'Odéon,

mille Déborah, m'ont re-écrit. Il y a du nouveau là-bas.
écris le plus souvent que tu pourras à ton vieil oncle.
Encore un bacio avant de monter en wagon.
à LA MÊME.
Nuit de lundi, 1 heure, 17-18 novembre 1873.
Sommes-nous assez loin l'un de l'autre, mon pauvre chat ! Quel ruban de chemin de fer, sans compter les lieues marines !
Aujourd'hui vous devez être à Hambourg. Je n'aurai pas de télégramme avant jeudi et, d'après mes calculs, peut-être pas de lettre avant huit jours ! Il me tarde bien de savoir comment s'est effectué le voyage, si tu n'es pas fatiguée, si tu n'as pas froid, etc. Le temps était rude samedi soir et j'ai bien pensé à vous !
Hier j'ai été voter à Bapaume. Cela m'a fait une petite promenade qui a rafraîchi ma tête trop échauffée, si bien que cette nuit j'ai pu dormir, et huit heures de bon sommeil m'ont retapé. Le *Candidat* marche d'un train effroyable : je l'aurai fini, sans aucun doute, avant huit jours.
à la fin

p87

de cette semaine, j'appellerai d'Osmoy et, s'il tarde à venir, je demanderai tout de suite le sieur Carvalho. Une petite réclame pour moi, dans l' *événement* , me fait présumer que l' *Oncle Sam* n'aura pas la vie très longue.
Le général Valazé a été élu à une majorité écrasante, plus de 40 000 voix, sur le sieur Desgenetais dont l'enfoncement m'est agréable, je ne sais pourquoi. Mais les autorités de Croisset, les gens du grand parti de l'ordre, les sieurs Lecoœur et Foutrel le défendaient ; ce dernier est même venu prêcher en sa faveur notre jardinier, qui est resté sourd à la corruption. Enfin la manufacture est aplatie. *Taïeb*.
Samedi j'ai reçu la visite de Laporte. Il s'est occupé d'un époux pour Miss Putzel. Il a été chez plusieurs marchands de chiens et chez un acteur des Variétés (Cooper), où on lui avait dit qu'il trouverait des mâles idoines. Enfin, le plus célèbre chienneur de Paris, M Butler, lui a répondu qu'il attendait d'Allemagne des jeunes gens, où tout au moins un jeune homme, pour les dames de la race de Putzel qui en ont besoin.
Tu vois que ce bon Laporte ne t'avait pas oubliée. Il viendra déjeuner ici dimanche. Ce

jour-là, sans doute, j'irai dîner chez Lapierre, et je profiterai de ma sortie pour rendre la visite du général Merle.

Je ne vois pas d'autre nouvelle à te narrer, chère Caro. Ma vie est aussi monotone que la vôtre est accidentée. Il fait maintenant une nuit noire comme de l'encre. Tout a l'air figé dans

p88

un mutisme absolu. Pas de vent ! Pas une étoile ! Ma lampe brûle et je n'entends, de temps à autre, que le craquement de mon feu. Je suis très rouge, un peu oppressé et j'ai soif. Voilà.

La chaufferette m'est arrivée. Quel monument ! Elle a causé la stupéfaction de mes gens. M Senart va la vernir, et je ferai "des embarras"

avec !!! Tu seras bien gentille de m'écrire souvent et longuement si cela se peut. Donne-moi, non seulement des nouvelles sur vos santés, mais encore des affaires !

Adieu, mes chers enfants.

Ton vieil oncle t'embrasse tendrement.

Le 12 du mois prochain il aura 52 ans. Pense à lui.

à LA MÊME.

Samedi soir, 22 novembre 1873.

Chère Caro,

Reçois d'abord mille remerciements pour ta lettre de Hambourg et pour le télégramme de Malmoë. De plus, Daviron m'a envoyé, ce matin, votre adresse à Stockholm. Jusqu'à présent le voyage m'a l'air de te faire du bien ! J'attends, bien entendu, une très longue lettre pour me confirmer les bonnes nouvelles et me donner une *masse de détails, surtout* . Je ne suppose pas que tu aies grand'chose à faire, à moins que "la Société" ne prenne tous tes loisirs. Enfin, pense

p89

à Vieux. Recommandation inutile, je le sais.

N'importe !

Eh bien, moi, j'ai fini le *Candidat* ! Oui,

Madame ! et je crois que le cinquième acte n'est pas le plus mauvais. Mais je suis bien éreinté, et je me soigne.

Il était temps que je m'arrête, ou arrêtasse.

Le plancher des appartements commençait à

remuer sous moi comme le pont d'un navire et
j'avais en permanence une violente oppression.
Je connais cela, qui veut dire : assez !

... Croirais-tu que je n'y pense plus, à ma
pièce ? et que si je suivais mon *instinct* , je ne
m'occuperais pas de la faire jouer ? Je l'ai
recopiée. Je n'y vois plus rien à faire ! C'est fini.
Tournons-nous d'un autre côté ! ou plutôt je ne
demande qu'à dormir ; car j'ai la tête fatiguée
comme si on m'avait donné des coups de bâton
sur icelle. Le sommeil "fuit ma paupière". à force
d'exercice, j'espère le rappeler.

Tu auras vu par les journaux que nous avons
le maréchal Mac Mahon pour sept ans. Je ne
crois pas que cette solution hypocrite fasse du
bien "aux affaires". Les mêmes gens qui,
depuis deux ans, gémissent sur le Provisoire,
viennent de le décréter pour sept ans. Quelle
logique ! Jusqu'au vote des lois constitutionnelles,
on ne peut rien prévoir. Ce qui me paraît sûr,
c'est que la République va se constituer définitivement,
par une transition lente.

Le Moscovite m'a écrit pour me dire (encore)
qu'il fallait cet hiver publier *Saint Antoine* ,
puisque l'on va être tranquille pendant quelque
temps. à propos de *Saint Antoine* , j'ai lu
aujourd'hui

p90

un livre sur lui (c'est-à-dire ayant le même titre)
par M Hello, conseiller à la Cour d'appel
de Paris.

Devine quel en peut être le but ! Le voici :
1 faire admettre dans les us des fidèles un
pèlerinage à Vienne, en Dauphiné, où reposent les
reliques du saint, et 2 choisir Henri V pour
nous régénérer ! Là, vraiment, n'est-ce pas beau ?
à quelle distance ne te trouves-tu pas de "tes
élèves" maintenant ! Il me semble que la sensible
Marguerite doit faire "un journal" où se trouve
l'opposition du Nord et du Midi. Moi en Provence.
Elle en Suède, etc.

Tâche de n'y pas perdre le bout du nez. Dans
les pays froids, cela peut vous arriver ! Vois-tu
ton état, s'il restait dans ton mouchoir ?
Soignez-vous bien, mes chers enfants, et revenez-moi
gaillards et satisfaits.

Le temps a été très froid pendant deux jours,
puis s'est adouci tout à coup. Comment se comportent
les bronches de ton époux dans la zone
polaire ? Et toi, ma pauvre fille, les migraines ?

Mon Dieu, comme je voudrais te voir ! C'est bien ennuyeux de ne pouvoir se figurer nettement les endroits où se trouvent ceux qu'on aime.

Adieu, pauvre chat ! Tu vois que mon existence continue à être peu variée. Je vais reprendre les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* jusqu'au moment des répétitions. Et puis, à la grâce de Dieu !
Ta vieille Nounou t'embrasse de toutes ses forces.

p91

Je demande la description de l'effet produit à la Bourse de Stockholm, par l'arrivée inattendue de M Commanville. Tableau !
à LA MÊME.

Mercredi soir minuit, 26 novembre 1873.
J'ai reçu tantôt à 2 h et demie un télégramme de vous qui me demande de mes nouvelles. Mais, mon pauvre chat, voilà la troisième (et même, je crois, quatrième) lettre que je vous adresse ! La première était "poste restante" et la seconde à l'Hôtel du Kung-Karl. Peut-être n'ai-je pas mis suffisamment de timbres ? car le facteur m'a dit, dimanche, en prenant ma lettre, qu'il fallait 12 sols ! Les autres n'en avaient que huit. Je suis bien fâché, ma chérie, de te donner de l'inquiétude. Il me semble pourtant que ce n'est pas ma faute. Au moins, as-tu reçu le télégramme d'aujourd'hui ?

Je vois avec plaisir que le voyage ne t'a pas fatiguée ! Quelle gaillarde ! Aller au musée, tout de suite, en débarquant ! Et tu es bien gentille ! tu n'oublies pas Vieux ! Un bon baiser pour te récompenser.

J'ai fini le *Candidat*, comme tu sais. J'ai télégraphié à Carvalho que je l'attendais. Ledit Carvalho m'a répondu qu'il viendrait vendredi ou lundi ; au reste, qu'il me ferait savoir demain le jour précis de son arrivée. Ainsi, ma prochaine lettre te dira le résultat de cette lecture. Grande

p92

affaire ! Advienne que pourra, après tout ! Je me suis remis à mes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*, et même aujourd'hui j'ai avalé un

volume et demi de l'abbé Bautain, *la Chrétienne*, qui m'a très intéressé. Cet homme-là connaît le monde de Paris à fond.

Dimanche, j'ai fait chez Lapierre la connaissance de Mme P que je trouve une personne très bien. Il n'est sorte de bêtises que je n'aie dites à ce dîner, et je crois que j'ai été très loin ! mais la société était indulgente. La cause de ma gaieté était d'être débarrassé du *Candidat* ! En fait de politique, nous allons être, pour quelque temps, dans le calme. Raoul-Duval, depuis qu'il a voté à plusieurs reprises contre la Droite, a "reconquis sa popularité" ! Il est sûr maintenant d'être réélu.

Ce soir, au Gymnase, première représentation de *Monsieur Alphonse*, comédie en trois actes d'Alexandre Dumas. On s'attend à un très grand succès.

L' *événement* de dimanche annonçait que Carvalho était présentement chez moi, pour entendre la pièce qui doit succéder à l' *Oncle Sam*.

J'ai reçu la note de Guilbert : *Mille francs* en tout (ce qui n'est pas cher), et immédiatement j'ai écrit à Daviron pour qu'il envoyât 1 000 francs à Paris. Depuis plusieurs jours, il fait chaud et extrêmement humide. Les murs suintent ; on est dans le brouillard et dans l'eau. Aujourd'hui, cependant, le soleil s'est remontré. à l'heure qu'il est, minuit, je travaille la fenêtre ouverte ; la nuit est noire et tranquille, et je laisse mourir mon feu. Et toi, pauvre loulou, as-tu

p93

froid ? Comment vas-tu ? et la toux d'Ernest ? ET ses affaires ? et "tes succès de société" ? écris-moi très longuement, si tu en as le temps. Il y a aujourd'hui quinze jours que tu m'as quitté. J'espère que dans un mois nous ne serons pas loin de nous revoir. Ma vie continue à se passer sans le moindre épisode. Ma seule distraction m'est fournie par Julio, qui joue avec son petit d'une manière attendrissante. L'autre jour, quand il a reconnu Laporte, il s'est mis à trembler de tous ses membres, à sauter, à japper et à pleurer. Nous en étions si émus que nous en sommes restés béants. On aurait dit une personne humaine.

Mes compliments sur tes talents d'allemand. Voilà ce que c'est que d'avoir une "belle éducation". T'amuses-tu au musée ? Rapporte-moi des tableaux pour orner mon domicile, et surtout

rapporte-toi en bel et bon état.

à LA MÊME.

Croisset, mardi, 2 décembre 1873.

Chère Caro,

J'entre en répétition le 20 de ce mois !

peut-être le 25 ; en tout cas, avant le jour de l'an.

Nous causerons tout à l'heure "théâtres" mais d'abord, permets-moi, mon loulou, de te vitupérer sur ton étourderie :

1 En partant, vous me dites de vous écrire poste restante, ce que je fais ; et l'idée ne vous

p94

vient pas d'aller voir à la poste s'il y a des lettres !

2 Dans ta lettre du 29 novembre, tu me préviens qu'il faut t'écrire Hôtel Rydberg ;

3 La veille, Daviron m'avait bien recommandé, de votre part, de vous écrire au Kung-Karl, puis au Rydberg ;

4 Dans ton épître du 25 (reçue hier), tu me dis de t'écrire au Russ-Hov. Ah ! loulou, loulou ! sont-ce les dîners des bons Suédois ou le froid qui te bouche la mémoire ? Bref, tu vois, mon pauvre chat, que je suis bien innocent si tu n'as pas plus régulièrement des lettres de ton Vieux.

Je suis bien content de voir que ta santé est bonne, et que tu te sens plus robuste. Maintenant je commence mes narrations dramaturgiques.

Carvalho est arrivé samedi à 4 heures. Embrassade, suivant les us des gens de théâtre. à 5 heures moins dix minutes, a commencé la lecture du *Candidat*, qu'il n'a interrompue que par des éloges. Ce qui l'a le plus frappé, c'est le cinquième acte, et, dans cet acte, une scène où Rousselin a des sentiments religieux, ou plutôt superstitieux. Nous avons dîné à 8 heures et nous nous sommes couchés à 2.

Le lendemain, nous avons repris la pièce, et alors ont commencé les critiques ! Elles m'ont exaspéré, non pas qu'elles ne fussent, pour la plupart, très judicieuses, mais l'idée de retravailler le même sujet me causait un sentiment de révolte et de douleur *indicible*. Note que notre discussion a duré tout le dimanche, jusqu'à deux heures du matin ! et que ce jour-là j'avais les Lapière à dîner ! Ah ! je me suis peu diverti ! Pour dire le

p95

vrai, il y a peu de jours dans ma vie où j'aie autant souffert ! Je parle très sérieusement, et Dieu sait combien je me suis contenu. Carvalho, accoutumé à des gens plus commodes (parce qu'ils sont moins consciencieux), en était tout ébahi. Et, franchement, il est patient. Les changements qu'il me demandait, à l'heure qu'il est *sont faits*, sauf un ; donc, ce n'était ni long ni difficile. N'importe ! ça m'a bouleversé. Il y a un point sur lequel je n'ai pas cédé. Il voudrait que je profitasse "de mon style" pour faire deux ou trois gueulades violentes. Ainsi, à propos de Julien, une tirade contre les petits journaux de Paris. Bref, le bon Carvalho demande du scandale. Nenni ! je ne me livrerai pas aux tirades qu'il demande, parce que je trouve cela facile et canaille. C'est en dehors de mon sujet ! C'est anti-esthétique ! Je n'en ferai rien.

En résumé, le deuxième et le troisième actes sont fondus en un seul (je n'ai enlevé qu'une scène), et la pièce aura quatre actes. L' *Oncle Sam* ne dépassera pas les premiers jours de février. Carvalho voulait même me ramener avec lui à Paris. Toutes mes corrections seront faites demain ou après-demain. Donc, vers la fin de la semaine prochaine, je fermerai Croisset et irai là-bas. Je suis, d'avance, énervé de tout ce que je vais subir ! et je regrette maintenant d'avoir composé une pièce ! On devrait faire de l'Art exclusivement pour soi : on n'en aurait que les jouissances ; mais, dès qu'on veut faire sortir son oeuvre du "silence du cabinet", on souffre trop, surtout quand on est, comme moi, un véritable écorché. Le moindre contact me déchire. Je suis plus que

p96

jamais, irascible, intolérant, insociable, *exagéré*, Saint-Polycarprien... Ce n'est pas à mon âge qu'on se corrige !...

Allez-vous rester à Christiania jusqu'à votre départ de la Suède ?

Aujourd'hui, à Rouen, conférence de Timothée Trimm ! J'avais envie d'y aller, mais mon temps sera mieux employé "au salon de Flore". Vous serez revenus au jour de l'an, n'est-ce pas ?

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Nuit de mardi, 2 décembre.

Ouf ! c'est fini ! et j'entre en répétition le 20 de ce mois, à moins que... ? à moins que ? Peut-on jamais savoir ?

Carvalho a passé ici quarante-huit heures et m'a quitté hier. Depuis lors, j'ai exécuté les retouches qu'il désirait et je n'y travaille plus. Aucun succès ne pourra me payer de l'embêtement, de l'irritation, de l'exaspération que m'a causés ledit sieur Carvalho par ses critiques. Notez qu'elles étaient raisonnables. Mais je suis

p97

trop nerveux pour renouveler de pareils exercices. Palpitations, tremblements, étreintes à la gorge, etc. Oh ! rien n'y manque. Je préfère me livrer à des oeuvres plus longues, plus sérieuses et plus calmes.

à l'heure qu'il est, je ne sais pas comment j'ai la force de vous écrire. C'est uniquement pour vous remercier de vos deux adorables lettres, restées sans réponse.

Je serai à Paris dans une quinzaine ; n'y venez pas avant. D'ici là, je vous baise les deux mains très longuement.

Votre fidèle.

à MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

2 décembre 1873.

Ma Chère Laure,

Je n'ai pas besoin d'avoir recours à Du Camp ; je connais M Dumesnil, qui est un fort aimable homme, et j'irai le voir dès que je serai à Paris. écris donc à ton fils de venir me trouver dimanche prochain. Tu penses bien que je ferai pour ton cher Guy tout ce que je pourrai à cause de toi, à cause d'Alfred et à cause de lui, car c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup. Nous aurions bien voulu te posséder ici pendant quelques jours. Comme nous aurions causé du vieux temps !

Tu m'affliges avec cet appauvrissement du

p98

sang dont tu me parles. Est-ce bien vrai ? N'as-tu pas fait trop d'exercice ? trop marché ?

Tâche de venir à Paris cet hiver ; il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

Au revoir, ma chère Laure, et compte toujours sur ton vieux camarade qui t'embrasse.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche soir 7 décembre 1873.

Excusez-moi, Princesse, de n'avoir pas répondu plus tôt à votre bonne petite épître du 20 novembre. Mais j'ai tant travaillé qu'il faut être indulgente. Bref, j'ai fini *Le Candidat*. Carvalho est venu en entendre la lecture ici, dimanche, et il en a paru content. Je dois entrer en répétition vers la fin de ce mois. Mais sait-on jamais ce qui peut advenir dans le monde des théâtres ! à la grâce de Dieu !... N'importe ! je ne suis pas près de recommencer des exercices pareils et je regrette même de m'y être livré. Il faut pour cela être jeune et moins *névropathe* que je ne suis. Quoi qu'il en soit, avant quinze jours, vers la fin de la semaine prochaine probablement, j'aurai le plaisir de vous voir. Si j'entrevois pour mon hiver une série d'embêtements, je m'en console en songeant que je passerai de bonnes heures près de vous. La politique m'a l'air de se calmer ! Nous allons être pour quelque temps au plat fixe, jusqu'à un nouveau tremblement. Le ministère ne

p99

m'a pas l'air d'avoir la vie longue ; mon deuil en est fait d'avance. Quelle jolie page l'académicien Beulé vient d'ajouter à sa biographie ! Le pouvoir aura servi à lui donner un ridicule ineffable, rien de plus. à propos d'académiciens, que dit-on ? Renan ferait une pièce sur le roi Salomon ! Je n'en crois rien. Avez-vous fait votre tournée de théâtres ? Avez-vous vu *Monsieur Alphonse* ? Est-ce vraiment aussi bon qu'on le prétend ? Mais vous n'êtes pas un juge commode ! et j'ai remarqué, Princesse, que vous n'avez pas toujours pour les oeuvres la même bienveillance que vous avez pour les personnes. Gardez-moi la vôtre, car je suis, moi, votre vieux fidèle et dévoué. à GEORGES CHARPENTIER. Paris, décembre 1873, avant le 11. Mon cher Ami, Je n'ai pas le temps d'aller vous voir, parce que je suis dans la révision du *Candidat* dont je dois faire la lecture aux acteurs jeudi. Mais vous

p100

seriez bien aimable de venir un de ces matins
chez votre.
Il me semble que nous avons pas mal de choses
à nous dire.
Lemerre me demande à publier le procès à la
suite de son second volume ; je lui ai écrit de
venir me trouver et je l'engagerai à ne pas insérer
cet appendice.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, jeudi soir, 10 heures, 11 décembre 1873.
Mon Loulou,
Tantôt, à 5 heures, je t'ai expédié un télégramme
te disant que la lecture du *Candidat* avait
parfaitement réussi. Ce serait gentil de recevoir,
avant de me coucher, la réponse à mon télégramme !
Vais-je l'avoir ?
D'abord et avant d'entrer dans les détails de
ma vie dramatique, causons de toi ou plutôt de
vous. On m'a renvoyé hier, de Croisset, ta lettre
du 6. Je vois que les voyages te font du bien
"sous tous les rapports", et je me réjouis de
savoir qu'Ernest est content de ses affaires. J'ai
oublié de vous *dire que* Tavernier avait
dit à Laporte *qu'il* l'estimait beaucoup
et le regardait comme un homme "très sérieux". Je
peux te donner des nouvelles de Putzel. La jolie
petite bête va très bien, et je compte, dimanche
prochain,

p101

en orner mes salons, afin de briller à tes dépens.
Maintenant revenons au Vaudeville. J'ai commencé
la lecture, calme comme un dieu et tranquille
comme Baptiste. Pour se donner du ton,
Monsieur s'était coulé dans le cornet une douzaine
d'huîtres, un bon beefsteak et une demie de
Chambertin avec un verre d'eau-de-vie et un de
chartreuse.
J'ai lu *sur* le théâtre, à la lueur de deux
carcels et devant mes vingt-six acteurs. Dès la
seconde page, rires de l'auditoire et tout le
premier acte a extrêmement amusé. L'effet a faibli
au second acte. Mais le troisième (le salon de
Flore) n'a été qu'un éclat de rire, on m'interrompait
à chaque mot. Et le quatrième a "enlevé tous les
suffrages". La scène du mendiant (que tu ne
connais pas) a été trouvée sublime, et le mot de
la fin : "Je vous en réponds !" a paru exquis de
comique. En un mot, ils croient tous à un grand
succès.

Cependant (car il y a toujours un cependant), peut-être vais-je faire encore des corrections ? Je me suis aperçu, aujourd'hui, que décidément Carvalho s'y connaît. Ses observations concordent avec celles de d'Osmoy et du bon Tourgueneff qui a passé, avant-hier mardi, *toute* la journée chez moi. Il est revenu le soir après son dîner et ne s'en est allé qu'à 1 heure du matin ! Il n'y a que les gens de génie pour avoir de ces complaisances. Carvalho ne veut pas qu'on puisse m'empoigner sur quoi que ce soit ; il demande une chose parfaite. Il a peut-être raison au point de vue de

p102

la réussite, mais j'ai peur que mon oeuvre y perde en ampleur. Enfin, lundi prochain nous arrêterons tout décidément. La pièce sera demain à la Censure. Et nous n'avons aucune crainte. D'ailleurs, j'ai pris des mesures politiques. Et puis, je crois que je vais lâcher *Saint Antoine*. Ah ! Charpentier commence à imprimer *Salammbô*. Tu vois, chérie, que je ne m'endors pas. Enfin j'ai très bon espoir ! Est-ce que la chance va tourner ? Qu'ai-je vu dans le cabinet de Carvalho, immédiatement après ma lecture ? "Tout-Paris" lequel s'est tout de suite et beaucoup informé de Mme Commanville. - Maintenant j'éprouve le besoin de me reposer pendant quelque temps. J'ai lu, tantôt, comme un ange ! Pas d'enrouement, pas d'émotions (il n'en avait pas été de même l'autre dimanche, à Croisset), et je suis "adoré de ces dames". Ah ! on me fait des politesses ! J'ai une petite mère Rousselin qui est bien jolie, trop jolie pour le rôle ; quand à son talent, problème ! Voilà tout ce que j'ai à te dire, mon pauvre chat. En sortant du bureau télégraphique du Grand-Hôtel, j'ai rencontré Cernuschi. Demain je déjeune chez lui, après quoi il me montrera ses curiosités japonaises. Je n'ai encore fait aucune visite. Mais demain et après-demain je vais me répandre, bien que demain soir je reprenne les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* : ce qui est plus sérieux que le théâtre.

p103

Je ne me monte pas du tout le bourrichon,
mais en somme je suis content. Allons, encore
une quinzaine, et je reverrai "ma pauvre fille"
que j'aime tant.
à MADAME ROGER DES GENETTES.
12 décembre 1873. Anniversaire de ma naissance.
Le 52e a sonné.
Chère Madame,
Votre vieil ami a lu hier aux comédiens du
Vaudeville le *Candidat*, qui a paru leur faire
"un grand effet". Le premier acte a visiblement
amusé. Au milieu du second acte, l'intérêt a
faibli. Mais le troisième était à chaque minute
interrompu par les éclats de rire et les bravos, et
le quatrième a "enlevé tous les suffrages".
Mon manuscrit est maintenant à la Censure, et
les répétitions commencent la semaine prochaine.
Je me torture la cervelle pour découvrir le moyen
d'alléger le second acte. Il est trop tard, j'en ai
peur.
De plus, Charpentier prend demain *Saint Antoine*,
lequel paraîtra après le *Quatre-vingt-treize*
du père Hugo. Je quitte ce vieux compagnon avec
tristesse. Cependant il faut faire une fin.
écrivez-moi. Je crève de fatigue, mais je suis
très gaillard.
PAS la moindre émotion pendant la lecture, qui
avait lieu sur la scène. Je m'étais coulé dans le
cornet une bouteille de chambertin et deux forts
petits verres. J'ai lu comme un ange.

p104

à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, lundi soir, 15 décembre 1873.
Mon pauvre Caro,
Je me réjouis à l'idée de savoir que, dans une
huitaine, tu ne seras pas, nous ne serons pas, bien
loin du moment où je reverrai et bécoterai ta
bonne et gentille mine. Dès que ceci te parviendra,
tu serais bien aimable de m'envoyer un télégramme :
1 pour me dire comment s'est passée la traversée,
et 2 le jour et l'heure de votre retour. Mais d'ici
là, j'attends une lettre en réponse à mon télégramme
de jeudi dernier et à ma lettre de vendredi.
Rien de nouveau. Le Vaudeville continue à
être charmant pour moi. Je sais par mon "élève"
Guy de Maupassant, qui est le camarade d'un
des actionnaires ou commanditaires de l'établissement,
que ces messieurs fondent sur la pièce de
grandes espérances. On s'est débarrassé de

Barrière, qui voulait me couper l'herbe sous le pied.

Aujourd'hui, le manuscrit a été définitivement arrêté et les rôles sont à copier. Dans une huitaine, M Vieux sera sur les planches. Voilà, mon loulou. Autre histoire : j'ai vendu *Saint Antoine* à Charpentier, à d'excellentes conditions ! Je te les expliquerai.

La traduction dudit bouquin dans une revue russe me rapportera près de 3 000 francs ! Cela, c'est une gentillesse du Moscove, et j'ai d'autres

p105

"tours dans mon sac". Enfin je crois que je vais devenir pratique !!! Pourvu que je ne devienne pas idiot ! ce qui en est souvent la conséquence.

Mais comme le père Hugo va faire paraître d'ici à un mois un roman en trois volumes intitulé *Quatre-vingt-treize*, il nous faudra attendre pour paraître que ce livre-là ait produit son effet. On va néanmoins imprimer tout de suite. Tu vois, ma chère fille, que je ne m'endors pas !

Mon plus grand souci est maintenant de trouver un amoureux (pour le rôle de Julien), ce qui ne me paraît point facile : les jeunes acteurs d'à présent ne comprennent rien à la poésie et à la passion. *De mon temps* on en aurait trouvé à remuer à la pelle !

Ce matin, j'ai déjeuné chez Mme Carvalho, et demain j'irai la voir dans l' *Ambassadrice* .

Ta Nounou qui t'aime.

Il fait très froid. Le vent vous coupe la margoulette.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche soir 28 décembre 1873.

Que devenez-vous ? Je m'ennuie de n'avoir pas de vos nouvelles, Princesse ! êtes-vous revenue de Paris ?

Donnez-moi, je vous prie, le numéro de votre nouvelle maison dans la rue de Berri.

Quant à moi, je continue à n'être pas d'une gaieté folle. Cependant je travaille beaucoup, et

p106

le temps s'écoule, ce qui est le principal. C'est peut-être un signe de décadence, mais la politique m'inquiète de plus en plus. La *droite* s'y

prend si bien que beaucoup de bourgeois fort modérés, aux prochaines élections, voteront avec les rouges ; alors nous entrerons dans l'horrible, et ce sera pour longtemps.

En fait d'horreurs, on a assassiné un enfant et une jeune fille, dans mon village, la nuit, à un quart de lieue de chez moi. Croiriez-vous, Princesse, que les maîtres de pension de Rouen ont conduit en promenade "leurs jeunes élèves" sur *le théâtre du crime* , pour voir la flaque de sang ! Voilà à quel point de bêtise nous en sommes. Bêtise d'un autre genre, et que vous savez peut-être ! La pièce de Mme Sand est arrêtée depuis deux mois par la censure du général Ladmirault ! L'auteur se dépense, bien entendu, à faire des démarches auprès des Grands (!) pour qu'on lève cette interdiction.

J'ai eu indirectement de vos nouvelles par quelqu'un qui vous a vu au mariage de Mlle Vimercati ; on m'a dit qu'elle était rayonnante.

Que devient de Goncourt ?

J'espère vous voir, enfin, un peu après le jour de l'an.

Que 1874 vous soit léger ! Princesse, cette année-là, comme les précédentes, je serai, soyez-en sûre, entièrement vôtre.

p107

à GEORGE SAND.

Paris, 30 décembre 1873.

Puisque j'ai un moment de tranquillité, j'en profite pour causer un peu avec vous, chère bon maître. Et d'abord, embrassez de ma part tous les vôtres, et recevez tous mes souhaits de bonne année.

Voici maintenant ce qu'il advient de votre P Cruchard.

Cruchard est très occupé, mais serein (ou serin ?) et fort calme, ce qui étonne tout le monde. Oui, c'est comme ça. Pas d'indignation ! PAS de bouillonnements ! Les répétitions du *Candidat* sont commencées, et la chose paraîtra sur les planches au commencement de février. Carvalho m'en a l'air très content. Néanmoins, il a tenu à me faire fondre deux actes en un seul, ce qui rend le premier acte d'une longueur démesurée.

J'ai exécuté ce travail en deux jours, et le Cruchard a été beau. Il a dormi sept heures en tout, depuis jeudi matin (jour de Noël) jusqu'à

samedi, et il ne s'en porte que mieux.
Pour compléter mon caractère ecclésiastique, savez-vous ce que je vais faire ? Je vais être parrain. Mme Charpentier, dans son enthousiasme pour *Saint Antoine*, est venue me prier d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde. J'ai refusé d'infliger à ce jeune chrétien le nom d'un homme si agité, mais j'ai dû accepter l'honneur qu'on me faisait.

p108

Voyez-vous ma vieille trombine près des fonts baptismaux, à côté du poupon, de la nourrice et des parents ? ô civilisation, voilà de tes coups ! Belles manières, telles sont vos exigences ! J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo. Quelle foule ! et pas un cri, pas le plus petit désordre ! Des journées comme celles-là sont mauvaises pour le catholicisme. Le pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque. Que dites-vous du *Figaro*, qui lui a reproché d'avoir, à l'enterrement de son fils, "un chapeau mou" ? Quant à la politique, calme plat. Le procès Bazaine est de l'histoire ancienne. Rien ne peint mieux la démoralisation contemporaine que la grâce octroyée à ce misérable. D'ailleurs, le droit de grâce (si l'on sort de la théologie) est un déni de justice. De quel droit un homme peut-il empêcher l'accomplissement de la loi ? Les bonapartistes auraient dû le lâcher ; mais pas du tout : ils l'ont défendu aigrement, en haine du 4 Septembre. Pourquoi tous les partis se regardent-ils comme solidaires des coquins qui les exploitent ? C'est que tous les partis sont exécration, bêtes, injustes, aveugles. Exemple : l'histoire du sieur Azor (quel nom !) Il a volé les ecclésiastiques. N'importe ! les cléricaux se considèrent comme atteints. à propos d'église : j'ai lu entièrement (ce que je n'avais jamais fait) l' *Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Je connais maintenant, et à fond, tous les immenses farceurs qui ont eu sur le XIXe siècle une influence désastreuse. établir que le critérium

p109

de la certitude est dans le sens commun, autrement dit dans la mode et la coutume, n'était-ce pas préparer la voie au suffrage universel qui est, selon moi, la honte de l'esprit humain ?

Je viens de lire, aussi, la *Chrétienne* de l'abbé Bautain. Livre curieux pour un romancier. Cela sent son époque, son Paris moderne. Pour me décrocher, j'ai avalé un volume de Garcin de Tassy sur la littérature *hindoustane*. Là dedans, au moins, on respire.

Vous voyez que votre P Cruchard n'est pas complètement abruti par le théâtre. Du reste, je n'ai pas à me plaindre du Vaudeville. Tout le monde y est poli et exact. Quelle différence avec l'Odéon !

Notre ami Chennevières est maintenant notre supérieur, puisque les théâtres se trouvent dans son compartiment. La gent artiste est enchantée. Je vois le Moscovite tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus.

Saint Antoine sera imprimé en placards à la fin de janvier.

Adieu, chère maître. Quand nous reverrons-nous ? Nohant est bien loin ! et je vais être, tout cet hiver, bien occupé !

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Samedi soir, Paris, décembre ? 1873.

Oui, c'est moi, je ne vous oublie pas, malgré vos soupçons que je devine, et je vous prouverai avant la fin d'avril que je ne *blague jamais*, et qu'il

p110

fallait être "naïve", c'est-à-dire croire à la bonne foi de ma proposition. Je la réitère : pouvez-vous m'héberger pendant vingt-quatre heures ? Voulez-vous que je vous apporte *Saint Antoine* et le plan du roman que j'entreprends ? Pourrez-vous, sans fatigue pour vos nerfs, supporter ces violentes lectures ? Sinon, j'arriverai orné de mes seules grâces naturelles, et j'irai loger à l'auberge. Comment allez-vous ? Comment traînez-vous le boulet de l'existence ? Le général, que j'ai vu plusieurs fois cet automne, m'a dit que vous étiez stoïque et Mme Plessy, lundi dernier, vous a citée en exemple, comme un merveilleux résultat du culte des lettres. J'avais envie de lui sauter au cou, devant le monde, à cause de cette bonne parole. Je ne compare pas mes misères aux vôtres, pauvre chère Madame, mais je ne suis pas gai. Je deviens même atrocement lugubre. Pourquoi ? Ah !

à cause de "tout". Je passe de l'exaspération à la prostration, puis je remonte de l'anéantissement à la rage, si bien que la moyenne de ma température est l'embêtement.

Je ne vois guère plus de monde à Paris que je n'en voyais à Croisset. Qui voir ? Qui fréquenter ?

Je puis dire comme Hernani : "Tous mes amis sont morts", et je n'ai pas de dona Sol pour essuyer sur moi la pluie de l'orage.

Dans ces derniers temps, j'ai pris cependant un certain plaisir à envoyer promener messieurs les éditeurs, qui montent mes quatre étages, auxquels je ne réponds rien de définitif, et qui reviennent en grimaçant comme des chats-tigres pour me subtiliser ma pauvre copie. Mais je suis bien décidé à ne *rien publier*. Ils ne comprennent

p111

goutte à ma conduite. ça m'amuse *et je venge les pauvres*.

à LA MÊME.

1873 ?

Hier, le général est venu me voir ; il conte à merveille, comme sa soeur. Il a aussi de votre regard et je l'en aime davantage. Il m'a conté des histoires très gaillardes : j'ai riposté et nous nous sommes quittés contents l'un de l'autre.

Votre dernière lettre était charmante, mais si triste !... et pourtant vous êtes une vaillante.

Comme vous, pauvre amie, je trouve la vie bien lourde. Si au moins elle était tolérable ! Mon ambition maintenant ne va pas plus loin.

Mme X est une poseuse, qui croit savoir ce qu'elle ne sait point. C'est toujours un danger pour une femme d'esprit de donner de bons dîners.

On la juge sur ses menus, et les affamés la traitent de grand écrivain. Il en faut rabattre : elle a le sentiment de la nature, elle a des paysages réussis, mais de là au style, à l'Art, il y a un abîme. On ne sait pas assez tout le mal que donne une phrase bien faite. Mais quelle joie quand tout y est ! c'est-à-dire la couleur, le relief et l'harmonie.

Vous me parliez l'autre jour du Banquet des Mercenaires. Je peux me vanter de l'avoir pioché ce chapitre-là, mais aussi vous avez eu un cri de satisfaction que j'entends encore. Ah ! ce logement du boulevard du Temple, il a connu de grands régals littéraires !

p112

à MADAME RÉGNIER.

1873 ?

Belle Dame et chère Confrère,
Charpentier lira votre roman, que je lui ai
véhémentement recommandé et, s'il n'en veut pas,
il s'arrangera pour le placer dans un journal
quelconque. Donc, retirez-le de l' *Opinion
nationale* . "Les concessions ont conduit
Louis XVI à l'échafaud". Il ne faut pas imiter
celui que M Thiers a appelé "l'infortuné monarque".

1874 T 7

p112

à CARVALHO.

Paris, vendredi, 4 heures du matin janvier 1874.

Mon Bourreau,

Comme vous avez l'habitude de me couper la
parole avant que je n'aie desserré les lèvres, je me
permets de vous adresser *par écrit* les
observations ci-dessous, que vous méditez
"dans le silence du cabinet".

1 Depuis hier au soir, je pressure, sans discontinuer,
ma pauvre cervelle, afin d'arranger *la scène
finale du IIIe acte, sans femme* .

Impossible... et voici pourquoi :

Il faut : 1 qu'on voie *l'accord subit de Murel
et de*

p113

Julien , entente qui se fait par des apartés,
tandis que les deux femmes sont avec Rousselin.

2 Murel *profite de l'occasion* pour demander
Louise officiellement. Il l'a déjà tant de fois
demandée que cette demande doit différer des autres,
être plus forte, plus évidente. 3 Il est indispensable
de *montrer l'amour de Louise* ; autrement sa
résistance, au IVe acte, n'aurait pas de sens et
serait sans préparation. 4 Quant à
l'inconvenance qu'il y a à faire
cette demande dans un lieu public, elle est relevée
par *Mme Rousselin* elle-même. 5 *La présence des
femmes au Salon de Flore* ? Mais Louise dit que
c'est une ruse d'elle, pour parler à Murel !

6 Il faut montrer que *Mme Rousselin a réussi* ,
et qu'elle mène son mari par le nez. On ne la verra
plus, c'est bien le moins qu'elle paraisse une
dernière fois. 7 Raison majeure : *sans femme*,
l'acte est triste comme peinture. Je suis,
pour ma part, écoeuré par cette
masse de vilains costumes, cette quantité
d'hommes ; un peu de robes délassera la vue. On
a fait pendant cet acte assez de vacarme, tout ne
doit pas être subordonné au mouvement ou à ce
qui passe pour tel. Sacrifions aux Grâces !
Enfin, mon cher ami, je ne trouve pas moyen
de changer la scène en question. Ce que j'ai fait
n'est pas bon, mais ce que vous me proposez est
pire. De cela, j'en suis sûr.
Je vais aujourd'hui tâcher de mettre en scène,
moi-même, cette fin d'acte. Nous verrons ce qui
en résultera. Vous conviendrez que vous n'avez
pas même essayé de voir ce qu'elle donnerait.
Sur cette partie, je n'ai pas besoin de vous
dire que Goudry et Saint-Germain partagent mon
avis. Quant à Delannoy, c'est vous qui l'avez
corrompu,

p114

gros malin ; j'ai vu votre dialogue avec lui.
Autre guitare :
Il Delannoy, qui a la rage des changements,
n'a pas songé que, dans son second monologue
du IIIe, Rousselin *doit* parler de *Gruchet*
(son ennemi) et de Félicité (dont il est tant de
fois question et qu'on reverra au IVe acte). Donc,
après le mot "carrière politique", il ferait bien
(maintenant) d'ajouter : "Cette infamie-là doit
venir de Gruchet, sa bonne est sans cesse à rôder
autour de ma maison" ; puis, tout ce qu'il voudra.
Bref, mon cher ami, je suis à bout de forces,
et *je ne change plus rien* ! Assez ! tout a des
bornes !
NB - Si vous trouvez encore des modifications
de texte à établir, je vous prie de me
communiquer vos idées là-dessus, tranquillement,
posément, chez vous ou chez moi, en tête-à-tête,
mais non plus à brûle-pourpoint et en plein
théâtre, endroit où la discussion est impossible et
où votre violence me clôt le bec.
III Je suis sorti du théâtre dans l'état d'un
monsieur qui vient de recevoir sur le crâne une
volée de coups de canne. Ce n'était pas tout ! En
bas, sous la porte, le costumier m'a arrêté, et je
fus violemment saisi par la hideur de cet homme !

Car le Vaudeville doit me faire éprouver tous les sentiments, y compris "l'épouvante !" Comme cette épouvante m'avait glacé (cré nom de D... qu'il est laid ! quelle dentition !) je suis arrivé à la Censure avec une physionomie et un caractère tout nouveaux. Les sieurs de Bauplan et

p115

Hallays ne m'ont pas reconnu. L'ombre de Flaubert a proféré quelques sons... confus... et a tout accordé, tout concédé, par lassitude, dégoût, avachissement, et pour en finir. Ah ! c'est une jolie école de démoralisation que le théâtre !

Donc l'affaire de la *Censure est terminée* .

Je me résume : 1 Il faut que nous nous entendions pour les costumes, ou plutôt parlez- *lui* , vous-même ; seul, je n'oserais !

2 Tâchons de mettre en scène la fin du III^e acte, telle qu'elle est.

3 Faites vos efforts pour venir demain, dimanche.

Il est temps d'aller se coucher, je crève.

à vous, mon bon (quoique - ou plutôt parce que - vous me faites subir de rudes étamines).

Votre.

Je me recommande toujours à Mme Carvalho.

à GEORGES CHARPENTIER.

Paris, samedi soir, minuit janvier 1874.

Mon cher Ami,

Vous êtes beau comme un ange !!!

J'ai reçu ce soir la fin des premières épreuves de *Saint Antoine* .

Faites-moi le plaisir (si vous n'avez rien de mieux à faire), de venir aujourd'hui dimanche chez moi.

Je vous attendrai jusqu'à 6 heures du soir et nous réglerons tout. J'ai à moi tout l'après-midi, et

p116

nous aurons le temps de causer tranquillement.

Je désire d'autant plus vous voir que demain, lundi, je recevrai à 10 heures du matin la visite du sieur Michaelis ! Vous voyez qu'il y a urgence.

Tout à vous.

Tous les jours de la semaine prochaine, dès 11 heures, je serai pris par mes répétitions.

à LA BARONNE LEPIC.

Paris, nuit de mercredi janvier 1874.

Hélas, chère Madame, je ne pourrai vendredi

me rendre à vos *agapes fraternelles* , parce que :
le soir je corrige des épreuves.

Mais, dans une huitaine de jours, je serai un
peu plus tranquille, alors je vous demanderai ce
repas que je refuse.

Le dernier que j'ai pris chez vous était si
agréable que j'en désire un autre dans les mêmes
conditions. *Pas de bourgeois ! pas de mufles !*
(en admettant que vous en connaissiez). Rien que
les exquises maîtresses de la maison et votre ami
grossier, avec le bon Duval : d'ici là, un long
baiser sur chacune de vos mains, mille tendres
respects à Mme Perrot, et tout à vous, chère
Madame.

p117

à GEORGE SAND.

Samedi soir, 7 février 1874.

J'ai enfin un moment à moi, chère maître ; donc
causons un petit peu.

J'ai su par Tourgueneff que vous alliez très
bien. Voilà l'important. Or, je vais vous donner
des nouvelles de cet excellent P Cruchard.
J'ai, hier, signé le dernier "bon à tirer" de
Saint Antoine ... Mais le susdit bouquin ne
paraîtra pas avant le 1er avril (comme poisson ?)
à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense
plus. *Saint Antoine* est réduit, pour moi, à
l'état de souvenir. Cependant je ne vous cache point
que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse
lorsque j'ai contemplé la première épreuve. Il en
coûte de se séparer d'un vieux compagnon.
Quant au *Candidat* , il sera joué, je pense, du
20 au 25 de ce mois. Comme cette pièce m'a
coûté très peu d'efforts et que je n'y attache pas
grande importance, je suis assez calme sur le
résultat.

Le départ de Carvalho m'a contrarié et inquiété
pendant quelques jours. Mais son successeur Cormon
est plein de zèle. Je n'ai jusqu'à présent qu'à
me louer de lui, comme de tous les autres, du
reste. Les gens du Vaudeville sont charmants.
Votre vieux troubadour, que vous vous figurez
agité et continuellement furieux, est doux comme
un mouton, et même débonnaire. J'ai fait d'abord
tous les changements *qu'on* a voulu, puis *on*
a rétabli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même

p118

enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira.

Une chose m'embête. La Censure a abîmé un rôle de petit gamin légitimiste, de sorte que la pièce, conçue dans un esprit d'impartialité stricte, doit maintenant flatter les réactionnaires : effet qui me désole. Car je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant, comme vous le savez, la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti.

Eh bien ! le bon Alexandre Dumas a fait le plongeon ! Le voilà de l'Académie ! Je le trouve bien modeste. Il faut l'être, pour se trouver honoré par les honneurs.

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris 18 février 1874.

Si vous n'avez pas de manuscrit, c'est qu'il n'en existe pas de lisible (j'ai cependant payé comme frais de copie cent soixante-trois francs) ; bref le souffleur ou plutôt la souffleuse peut seule s'y reconnaître, et tous les jours je la supplie de me faire un manuscrit lisible. Messieurs les censeurs sont revenus, hier, sur le *Candidat* et, après avoir assisté à la première des répétitions générales, ont donné leur visa. Donc de ce côté plus d'inquiétudes ! Mais ma pièce a été (je l'ai appris par Chennevières) "une grosse affaire", et si le gouvernement n'avait pas craint un joli engueulement

p119

de votre ami, on l'eût interdite. Il est vrai *que* c'est parce *que* c'était moi *qu'on* était si mal disposé. Je serai toujours suspect à tous les gouvernements sans en attaquer aucun, et cela m'honore. Ma première aura lieu samedi prochain, ou lundi, ou mercredi. Je n'y comprends plus rien ! L'audition de la moindre de mes phrases me donne la nausée, et ce que j'entends de bêtises est inconcevable. Et des conseils !... Pas n'est besoin de vous dire que je n'en écoute aucun.

Je suis harcelé par les demandes de places ; j'ai une grippe abominable, je tousse, je mouche, je crache et j'éternue sans discontinuer, avec accompagnement de fièvre la nuit. De plus un joli bouton fleurit au milieu de mon front entre deux plaques rouges. Bref, je deviens extrêmement laid et je me dégoûte moi-même. Avec tout cela l'appétit se maintient et l'humeur est gaillarde. Je

crois que je me conduirai bien le jour de la première.
J'ai donné le dernier bon à tirer de *Saint Antoine* ,
il y a plus de douze jours. Vous recevrez
mon bouquin, comme poisson, le 1er avril et une
copie du *Candidat* dès que j'en aurai une.
Pourquoi n'êtes-vous pas là ? ce serait plus simple.
Croyez, chère Madame, à mon inaltérable affection.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, lundi février 1874.
Oui, ma chérie, j'irai dîner demain chez toi :
ce sera ma première sortie depuis vendredi soir.

p120

Ma grippe a été abominable samedi et hier.
Aujourd'hui je vais mieux.
Le *Candidat* est arrêté par la grippe de
Delannoy ! Il a dit à émile (qui vient d'aller
chez lui) qu'il espérait reprendre les répétitions
mercredi ou jeudi ; je n'en sais pas plus ! La
pièce se désapprend. C'est déplorable.
Autre histoire. La Censure de S M l'Empereur
de toutes les Russies a arrêté la traduction de
Saint Antoine comme attentatoire à la religion,
et interdit même la vente de l'édition française, ce
qui me fait perdre 2 000 francs que m'aurait
donnés la *Revue de Saint-Pétersbourg* et
peut-être encore 2 ou 3 000 que j'aurais eus tant
de la traduction en volume que de l'édition
française.
Enfin il faut être philosophe.
Est-ce le rhume ou l'oisiveté ? mais depuis
samedi je suis triste à crever.
Demain je passerai quelques bons moments avec
ma pauvre fille.
Sa Nounou.
à MADAME ROGER DES GENETTES.
Paris, février 1874.
Je viens de relire encore une fois le *Candidat*
pour vous, et franchement c'est une preuve de
tendresse ! soit dit sans me vanter. On m'a remis
enfin le manuscrit tantôt ; il est corrigé, ficelé et
étiqueté. Donc vous le recevrez presque en même
temps ou en même temps que ceci. Dès que vous
l'aurez lu, renvoyez-le-moi, je vous prie.

p121

La Censure russe a formellement interdit
Saint Antoine. Ni la traduction ni l'édition
française ne pourront paraître sur les terres des
Scythes, pour cause de religion. J'ai beau ne faire
toujours que de l'Art, je gêne tous les gouvernements.
Le *Candidat* n'aurait pas passé sans la
protection de mon ami Chennevières. On exècre le
style, voilà le vrai. "On" veut dire tout Pouvoir,
quel qu'il soit.

Néanmoins, le bon *Saint Antoine* paraîtra dans
la semaine de Pâques. Vous aurez bien entendu,
chère Madame, un des premiers exemplaires.
à GEORGE SAND.

Paris, samedi soir 28 février 1874.

Chère Maître,

La première du *Candidat* est fixée à vendredi
prochain, à moins que ce ne soit samedi, ou
peut-être lundi 9. Elle a été retardée par une
indisposition de Delannoy et par l' *Oncle Sam*,
car il fallait attendre que ledit *Sam* fût
descendu au-dessous de 1 500 francs.

Je crois que ma pièce sera très bien jouée, voilà
tout. Car pour le reste, je n'ai aucune idée et je
suis fort calme sur le résultat, indifférence qui
m'étonne beaucoup. Si je n'étais harcelé par des
gens qui me demandent des places, j'oublierais
absolument que je vais bientôt comparaître sur les
planches, et me livrer, malgré mon grand âge,

p122

aux risées de la populace. Est-ce stoïcisme ou
fatigue ?

J'ai eu et j'ai encore la grippe ; il en résulte pour
votre Cruchard une lassitude générale accompagnée
d'une violente (ou plutôt profonde) mélancolie.

Tout en crachant et toussant au coin de mon feu,
je rumine ma jeunesse. Je songe à tous
mes morts, je me roule dans le noir. Est-ce le
résultat de trop d'activité depuis huit mois, ou
l'absence radicale de l'élément femme dans ma vie ?
Mais jamais je ne me suis senti plus abandonné, plus
vide et plus meurtri. Ce que vous me dites (dans
votre dernière lettre) de vos chères petites m'a
remué jusqu'au fond de l'âme. Pourquoi n'ai-je
pas cela ? J'étais né avec toutes les tendresses,
pourtant ! Mais on ne fait pas sa destinée, on la
subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse,
j'ai eu peur de la vie ! Tout se paye.

Causons d'autre chose ; ce sera plus gai.

S M l'Empereur de toutes les Russies n'aime
point les Muses. La Censure de "l'autocrate du

Nord" a formellement défendu la traduction de *Saint Antoine*, et les épreuves m'en sont revenues de Saint-Pétersbourg, dimanche dernier ; l'édition française sera, même, interdite. C'est pour moi perte d'argent assez grave. Il s'en est fallu de très peu que la Censure française n'empêchât ma pièce. L'ami Chennevières m'a donné un bon coup d'épaule. Sans lui, je ne serais pas joué. Cruchard déplaît au Temporel. Est-ce drôle cette haine naïve de l'autorité, de tout gouvernement, quel qu'il soit, contre l'Art ? Je lis maintenant des livres d'hygiène. Oh ! que c'est comique ! Quel aplomb que celui des médecins !

p123

quel toupet ! quels ânes pour la plupart ! Je viens de finir la *Gaule poétique* du sieur Marchangy (l'ennemi de Béranger). Ce bouquin m'a donné des accès de rire. Pour me retremper dans quelque chose de fort, j'ai relu l'immense, le sacro-saint, l'incomparable Aristophane. Voilà un homme, celui-là ! Quel monde que celui où de pareilles oeuvres se produisaient !
à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, samedi soir 28 février 1874.
Mon Loulou,
La première est décidée pour vendredi, et la répétition générale pour mercredi. Mais, d'ici là, il y aura encore du changement. Je pourrais bien n'être joué que samedi ou lundi. à la grâce de Dieu, du reste ! *Je ne pense plus du tout au "Candidat !" Tel est mon caractère. C'est une idée usée dans mon cerveau. Tant mieux ! je n'en serai que plus calme. Mais ce qui m'exaspère, ce sont les gens qui me demandent des places ! Il y a des âmes sans pitié ! J'en cognois qui m'ont écrit jusqu'à six lettres pour avoir un balcon ! Mon pauvre Bouilhet avait l'idée d'un livre intitulé *les Gladiateurs modernes*. Je comprends maintenant la profondeur de son idée. Il faut que nous amusions, dussions-nous en crever ! Il me sera impossible de donner (même en location) le quart des places que j'ai promises.*
Bonsoir !...

p124

Je ne sais pas pourquoi je t'écis, ce soir. Car
je n'ai rien à te dire : par besoin de causer, sans
doute. Nous nous voyons si peu ! et je te ferai
observer, à ce propos, que tu ne viens jamais me
faire de visites ! tandis que tu vas chez un tas
d'imbéciles, soit dit sans t'offenser.
Probablement que lundi, vers 4 heures du soir,
je passerai chez toi en revenant de chez Charpentier,
où je resterai tout l'après-midi à relire
Saint Antoine . Nous avons laissé échapper des
fautes. - C'est mardi qu'on m'a promis mes places.
Mon rhume dure toujours. Je suis très fatigué,
doux et *mélancholieux* .
Ta vieille Nounou.
à GEORGES CHARPENTIER.
6 mars 1874.
Encore un renforcement !!
Je suis remis à *Mercredi* . (La répétition est
pour mardi.)
Venez me voir dimanche, je vous donnerai ce
que j'aurai pu arracher (comme places).
à vous.
Vendredi soir.

p125

à MADAME GEORGES CHARPENTIER.
Paris, 7 ou 8 mars 1874.
Chère Madame,
Je reçois votre pancarte japonaise au moment
où je venais de vous prévenir que ma première n'a
lieu que mercredi 11.
Je suis écoeuré par tous ces retards ! et je vous
présente mes excuses.
C'est à grand peine que j'ai pu vous avoir une
loge ; elle est de quatre places. Je n'en ai qu'une
et il n'y a pas eu location.
Probablement que d'ici à mercredi je vous
prierai d'y recevoir deux belles dames.
Donc à mardi, une heure précise.
En vous baisant les mains, je suis, Madame,
Votre.
à GEORGE SAND.
Paris, jeudi, 1 h 12 mars 1874.
Pour être un *four* , c'en est un ! Ceux qui
veulent me flatter prétendent que la pièce
remontera devant le vrai public, mais je n'en crois
rien. Mieux que personne je connais les défauts de
ma pièce. Si Carvalho ne m'avait point, durant un
mois, blasé dessus avec des corrections que j'ai
enlevées, j'aurais fait des retouches ou peut-être

des changements qui eussent peut-être modifié l'issue finale. Mais j'en étais tellement écoeuré que pour un million je n'aurais pas changé une ligne. Bref, je suis enfoncé.

Il faut dire aussi que la salle était détestable ; tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : "C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara". Là-dessus, une salve de rires ironiques, etc.

Et puis, j'ai dupé le public à cause du titre. Il s'attendait à *Rabagas* ! Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes.

Mes acteurs ont supérieurement joué, Saint-Germain entre autres. Delannoy, qui porte toute la pièce, est désolé, et je ne sais comment faire pour adoucir sa douleur. Quant à Cruchard, il est calme, très calme. Il avait très bien dîné avant la représentation, et après il a encore mieux soupé. Menu ; deux douzaines d' Ostende, une bouteille de champagne frappé, trois tranches de roastbeef, une salade de truffes, café et pousse-café. La religion et l'estomac soutiennent Cruchard ! J'avoue qu'il m'eût été agréable de gagner quelque argent, mais comme ma chute n'est ni une affaire d'Art ni une affaire de sentiment, je m'en bats l'oeil profondément.

Je me dis : "Enfin, c'est fini !" et j'éprouve comme un sentiment de délivrance.

Le pire de tout cela, c'est le potin des billets !

Notez que j'ai eu douze orchestres et une loge !

(Le *Figaro* avait dix-huit orchestres et trois loges.) Je n'ai même pas vu le chef de claque. On dirait que l'administration du Vaudeville s'était arrangée pour me faire tomber. Son rêve est accompli. Je n'ai pas donné le quart des places dont j'avais besoin et j'en ai acheté beaucoup, pour des gens qui me débinaient éloquemment dans les corridors. Les bravos de quelques dévoués étaient étouffés tout de suite par des "chut". Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements (pour l'homme, mais non pour l'oeuvre), avec accompagnement de deux jolis

coups de sifflet partant du paradis. Voilà la vérité.

La *Petite Presse* de ce matin est polie. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Adieu, chère bon maître, ne me plaignez pas, car je ne me trouve pas à plaindre.

P - S - Un beau mot de mon domestique, en me remettant ce matin votre lettre. Comme il connaît votre écriture, il m'a dit en soupirant : "Ah ! la meilleure n'était pas là hier soir !" Ce qui est bien mon avis.

à LA MÊME.

Paris, 15 mars 1874.

Comme il aurait fallu *lutter* et que Cruchard a en horreur l'action, j'ai retiré ma pièce sur 5 000 francs de location ; tant pis ! Je ne veux pas qu'on siffle mes acteurs. Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy rentrer dans la coulisse

p128

avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit : "Assez". (Trois personnes m'attendrissent : Delannoy, Tourgueneff et mon domestique.) Bref, c'est fini. J'imprime ma pièce, vous la recevrez vers la fin de la semaine.

Tous les partis m'éreintent ! le *Figaro* et le *Rappel* , c'est complet ! Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin. Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi-même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Je me rappelle la première de *Villemer* , qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village* , qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai admirée, ces deux fois-là ! La hauteur de votre caractère (chose plus rare encore que le génie) m'édifia, et je formulai en moi-même cette prière : "Oh ! que je voudrais être comme elle, en pareille occasion !". Qui sait, votre exemple m'a peut-être soutenu ? Pardon de la comparaison ! *Enfin je m'en bats l'oeil profondément* . Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les *milles* francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset ; bernique !

Ma répétition générale a été funeste. Tous les reporters de Paris ! On a pris tout en blague. Je vous soulignerai dans votre exemplaire les passages

que l'on a empoignés. Avant-hier et hier on ne les empoignait plus ! Tant pis ! il est trop tard. La *superbe* de Cruchard l'a peut-être emporté.

p129

Et on a fait des articles sur *mes* domiciles, sur mes *pantoufles* et sur mon *chien*. Les chroniqueurs ont décrit mon appartement où ils ont vu, "aux murs, des tableaux et des bronzes". Or, il n'y a rien du tout sur mes murs. Je sais qu'un critique a été indigné que je ne lui aie pas fait de visite ; et un intermédiaire est venu me le dire ce matin en ajoutant : "Que voulez-vous que je lui réponde ? - ... - Mais MM Dumas, Sardou et même Victor Hugo ne sont pas comme vous. - Oh ! je le sais bien. - Alors, ne vous étonnez pas, etc."

Adieu, chère bon maître adorée, amitiés aux vôtres. Baisers aux chères petites, et à vous toutes mes tendresses.

P - S - Pourriez-vous me donner une copie ou l'original de la biographie de *Cruchard* ? je n'ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans *mon idéal*.

à ALPHONSE DAUDET.

Mardi soir 17 mars 1874.

Mon cher Ami,

Vous m'avez rendu un tel service en me rappelant à l'orgueil, que je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Mais voici deux anecdotes qui vous feront plaisir :

1 Heugel, un des administrateurs du Vaudeville, m'a *sifflé* ! à ce que soutient Peragallo.

p130

2 Villemessant a particulièrement recommandé que l'on m'éreintât (et la seconde note dans le *Figaro* est de lui-même) "parce que ce Flaubert est un républicain". Adrien Marx était là et l'a dit à Charpentier. Là-dessus, rêvez !

3 L'éreintement dans le *Rappel* est de mon ami Maurice.

Voulez-vous venir dimanche prochain déjeuner ou dîner, à votre choix, chez votre.

à GEORGES CHARPENTIER.

Paris, lundi matin mars 1874.

Mon cher Ami,

N'oubliez pas de m'envoyer demain, avec les épreuves, le *guide-âne* pour les corrections typographiques.
Et donnez-moi des nouvelles de mon filleul et de sa maman.
Toutes mes amitiés au papa.
Son.
AU MÊME.
Paris lundi soir, 7 h mars 1874.
Oui ; c'est *cornu* et non *connu* .
Eh bien ! et les épreuves du *Candidat* ? je les ai attendues toute la journée. Quand les aurai-je ?

p131

Cette incertitude m'empêche de bouger de chez moi, où je n'ai rien à faire.
Il faut se hâter.
à GEORGE SAND.
Paris, mercredi 8 avril 1874.
Merci de votre longue lettre sur le *Candidat* .
Voici maintenant les critiques que j'ajoute aux vôtres : il fallait : 1 baisser le rideau après la réunion électorale et mettre au commencement du quatrième toute la moitié du troisième ; 2 enlever la lettre anonyme qui fait double emploi, puisque Arabelle apprend à Rousselin que sa femme a un amant ; 3 intervertir l'ordre des scènes du quatrième acte, c'est-à-dire commencer par l'annonce du rendez-vous de Mme Rousselin avec Julien et faire Rousselin un peu plus jaloux. Les soins de son élection le détournent de son envie d'aller pincer sa femme. Les exploiters ne sont pas assez développés. Il en faudrait dix au lieu de trois. Puis, il donne sa fille. C'était là la fin, et, au moment où il s'aperçoit de la canaillerie, il est nommé. Alors, son rêve est accompli, mais il n'en ressent aucune joie. De cette façon-là, il y aurait eu progression de moralité.
Je crois, quoi que vous en disiez, que le *sujet* était bon ; mais je l'ai raté. Pas un des critiques ne m'a montré en quoi. Moi, je le sais, et cela me console. Que dites-vous de La Rounat, qui dans son feuilleton m'engage, "au nom de notre vieille amitié", à ne pas faire imprimer ma pièce, tant il

p132

la trouve "bête et mal écrite" ? Suit un parallèle

entre moi et Gondinet.
Une des choses les plus comiques de ce temps,
c'est l' *arcane théâtral* . On dirait que l'art
du théâtre dépasse les bornes de l'intelligence
humaine, et que c'est un mystère réservé à ceux qui
écrivent comme les cochers de fiacre. La *question
du succès immédiat* prime toutes les autres.
C'est l'école de la démoralisation. Si ma pièce avait
été soutenue par la direction, elle aurait pu faire de
l'argent comme une autre. En eût-elle été meilleure ?
La *Tentation* ne se porte pas mal. Le premier
tirage à deux mille exemplaires est épuisé. Demain
le second sera livré. J'ai été déchiré par les petits
journaux et exalté par deux ou trois personnes.
En somme, rien de sérieux n'a encore paru et, je
crois, ne paraîtra. Renan n'écrit plus (dit-il) dans
les *Débats* , et Taine est occupé de son installation
à Annecy.
Je suis exécré par les sieurs Villemessant et
Buloz, qui feront tout leur possible pour m'être
désagréables. Villemessant me reproche de ne pas
m'être "fait tuer par les Prussiens". Tout cela
est à vomir !
Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise
humaine et que je me prive du plaisir de la
peindre ! Mais le comique est la seule consolation
de la vertu ! Il y a d'ailleurs une manière de la
prendre qui est haute ; c'est ce que je vais tâcher
de faire dans mes deux bonshommes. Ne craignez
pas que ce soit trop réaliste ! J'ai peur, au
contraire, que ça ne paraisse impossible, tant je
pousserai l'idée à outrance. Ce petit travail, que

p133

je commencerai dans six semaines, me demandera
quatre ou cinq ans.
à GEORGES CHARPENTIER.
Paris, jeudi avril 1874.
Mon cher Ami,
M de Forges, rue d'Aumale, 11 (le père
d'Anastasie), me demande un *Candidat* . Je
n'en ai plus un. Voulez-vous lui en envoyer un ?
Le dernier exemplaire qui me restait est parti
avant-hier pour New York, à l'adresse de
Weinschenk, qui veut le faire jouer sur ces rives
lointaines.
Embrassez pour moi tout votre monde.
à vous.
Nom d'un nom, quel froid !
à GEORGE SAND.
Paris, vendredi soir, 1er mai 1874.

ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent !
C'est un concerto, une symphonie où
tous s'acharnent dans leurs instruments. J'ai été
éteint depuis le *Figaro* jusqu'à la *Revue des
Deux Mondes* , en passant par la *Gazette de
France* , et le *Constitutionnel* . Et ils
n'ont pas fini ! Barbey d'Aurevilly m'a
injuré personnellement, et le bon
Saint-René Taillandier, qui me déclare "illisible",
m'attribue des mots ridicules. Voilà pour

p134

ce qui est de l'imprimerie. Quant aux paroles,
elles sont à l'avenant. Saint-Victor (est-ce
servilité envers Michel Lévy ?) me déchire au
dîner de Brébant, ainsi que cet excellent
Charles-Edmond, etc., etc. En revanche, je suis
admiré par les professeurs de la Faculté de
théologie de Strasbourg, par Renan et par la
caissière de mon boucher, sans compter quelques
autres. Voilà le vrai !
Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs
de ces critiques une *haine* contre moi, contre mon
individu, un parti pris de dénigrement, dont je
cherche la cause. Je ne me sens pas blessé, mais
cette avalanche de sottises m'attriste. On aime
mieux inspirer des bons sentiments que des mauvais.
Au reste, je ne pense plus à *Saint Antoine* .
Bonsoir !
Je vais me mettre, cet été, à un autre livre du
même tonneau ; après quoi je reviendrai au
roman pur et simple. J'en ai, en tête, deux ou
trois que je voudrais bien écrire avant de crever.
Présentement, je passe mes jours à la Bibliothèque,
où j'amasse des notes. Dans une quinzaine, je m'en
retourne vers ma maison des champs. Au
mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le
haut d'une montagne, en Suisse, obéissant au
conseil du docteur Hardy, lequel m'appelle "une
femme hystérique", mot que je trouve profond.
Le bon Tourgueneff part la semaine prochaine
pour la Russie ; le voyage va forcément interrompre
sa rage de tableaux ; car notre ami ne
sort plus de la Salle des ventes. C'est un homme
passionné ; tant mieux pour lui.
Je vous ai bien regrettée chez Mme Viardot, il

p135

y a quinze jours. Elle a chanté de l' *Iphigénie en Aulide* . Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quelle artiste que cette femme-là ! Quelle artiste ! De pareilles émotions consolent de l'existence. Eh bien ! et vous, chère bon maître, cette pièce dont on parle, est-elle finie ? Vous allez retomber dans le théâtre ? Je vous plains ! Après avoir mis sur les planches de l'Odéon des chiens, on va peut-être vous demander d'y mettre des chevaux ? Voilà où nous en sommes !

Et toute la maison, depuis Maurice jusqu'à Fadet, comment va ?

Embrassez pour moi les chères petites et qu'elles vous le rendent de ma part.

Votre vieux.

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 1er mai 1874.

Quel amour de lettre ! et comme elle m'a été au coeur ! Je n'en repousse que la première ligne : "Vous m'oubliez !" Vous n'en croyez rien, avouez-le ! Quelque chose d'intime et de persistant doit vous dire que je songe à vous... sans cesse, oui, tous les jours ! Et je maudis cette idée d'habiter si loin, à Villenauve ! Comme s'il n'y avait pas moyen d'avoir des jardins à la porte de Paris ! Quel dommage ou plutôt quel désastre de ne pouvoir être ensemble plus souvent ! Je vous ferais de longues visites et vous m'écouteriez parler, je lirais la réponse dans vos yeux.

p136

Vous qui êtes si stoïque, prêchez-moi la philosophie, là-dessus du moins.

J'en aurais besoin (si j'avais moins d'orgueil) pour supporter toutes les critiques que l'on m'éructe. La symphonie est complète. Aucun des journaux ne manque à sa mission. Aujourd'hui c'est le bon Saint-René Taillandier. Lisez son élucubration ; il y a de quoi rire. Mon Dieu ! SONT-ils bêtes ! quels ânes ! Et je sens, en dessous, de la *haine* contre ma personne. Pourquoi ? et à qui ai-je fait du mal ? Tout peut s'expliquer par un mot : *je gêne* ; et je gêne encore moins par ma plume que par mon caractère, mon isolement (naturel et systématique) étant une marque de dédain.

J'ai eu, dans le *Bien Public* , un article d'énergumène. Un jeune homme dont j'ignorais l'existence, M Drumont, m'a mis tout bonnement

au-dessus de Goethe, appréciation qui prouve plus d'enthousiasme que d'esprit. à part celui-là (car je ne compte pas quelques alinéas bienveillants), j'ai été généralement honni, bafoué par la presse. Saint-Victor (dévoué à Lévy) ne m'a même pas accusé réception de mon volume et je sais qu'il me déchire. Le père Hugo (que je vois assez souvent et qui est un charmant homme) m'a écrit une "belle" lettre et m'a fait de vive voix quelques compliments. Tous les Parnassiens sont exaltés, ainsi que beaucoup de musiciens. Pourquoi les musiciens plus que les peintres ? Problème ! Votre ami, le Père Didon, est, à ce qu'il paraît, au nombre de mes admirateurs. Il en est de même des professeurs de la Faculté de théologie

p137

de Strasbourg. Quant à la réussite matérielle, elle est grande et Charpentier se frotte les mains. Mais la critique est pitoyable, odieuse de bêtise et de nullité. J'ai lu deux bons articles anglais. J'attends ceux de l'Allemagne. Lundi doit paraître dans le *National* celui de Banville. Renan m'a dit qu'il s'y mettrait quand tous auraient fini. Assez causé de ces misères.

Le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo me paraît au-dessus de ses derniers romans ; j'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans les bois, le débarquement du marquis, et le massacre de Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages ; mais quels bonshommes en pain d'épice que ses bonshommes ! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.

Dans une quinzaine je m'en retourne vers ma cabane où je vais me mettre à écrire mes *Deux Copistes* . Présentement, je passe mes journées à la Bibliothèque. La semaine prochaine, j'irai à Clamart *ouvrir des cadavres* . Oui !

Madame, voilà jusqu'où m'entraîne l'amour de la littérature. Vous voyez que je suis loin des idées saines où Taillandier me conseille de me retremper ? Vous ai-je dit que cet été j'irais retremper mes nerfs à Saint-Moritz (car je suis pas mal éreinté) ? C'est d'après le conseil du docteur Hardy, qui m'appelle une vieille femme hystérique. - "Docteur, lui dis-je, vous êtes dans le vrai !"

Un long baiser sur chaque main et à vous toujours.

à EUGÈNE DELATTRE.

Rue Murillo, 4, parc Monceau, lundi soir mai 1874.

Mon cher Vieux,

Fais-moi le plaisir de me dire si tu peux venir
chez moi déjeuner vendredi prochain ou samedi
prochain.

Sinon, vieux, dimanche dans l'après-midi.

Mais nous serons plus *seuls* un des matins de
cette semaine (sauf le jeudi où je serai absent toute
la journée).

J'accepte ta proposition d'article *avec
empressement*.

Merci d'avance et tout à toi.

R S V P.

à GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, mercredi soir 20 mai 1874.

Mon cher Ami,

Tourgueneff m'a envoyé ce matin, de Berlin
même, la *Gazette Nationale* du 13 mai, numéro 221,
contenant sur *Saint Antoine* un article
favorable.

Dans le tohu-bohu de mon arrivée ici, je viens
de perdre la lettre dudit Tourgueneff ! Elle avait
pour but de vous rappeler à vous, ô Charpentier,
que vous n'avez point envoyé d'exemplaires à
deux critiques berlinois, dont Tourgueneff vous
avait donné les adresses ; sont-elles aussi égarées ?

L'un est M Schmidt ! et l'autre X *très
important*, me souligne Tourgueneff. Viardot
peut vous renseigner là-dessus ; il vous dira où
écrire à Tourgueneff, et Tourgueneff vous
répondra.

Je suis éreinté par deux jours de chemin de
fer et de carriole, et votre ami jouit pour le
moment d'un mal de tête conditionné ! Dès que
je serai remis, je commencerai l'analyse de
Froehner pour votre *Salammbô*.

Faut-il être bête pour avoir égaré, ou brûlé,
cette lettre du Moscove !

Il a l'air de tenir beaucoup à ce que ces deux
critiques allemands parlent de mon livre. L'un est
le Sainte-Beuve de la Germanie.

Tout à vous et aux vôtres, cher ami.

Votre.

à GEORGE SAND.

Croisset, mardi 26 mai 1874.

Chère bon Maître,
Me voilà revenu dans ma solitude. Mais je n'y
resterai pas longtemps, car, dans un petit mois,
j'irai passer une vingtaine de jours sur le Rigi
pour respirer un peu, me délasser, me
dénévropathiser ! Voilà trop longtemps que je
n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le
besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai
à mon

p140

grand bouquin, qui me demandera au moins
quatre ans. Il aura ça de bon !
Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho,
m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu
même par Perrin, qui trouve la pièce scabreuse
et inconvenante. "Mettre un berceau et une nourrice
sur la scène des Français ! Y pensez-vous ?" Donc,
j'ai porté la chose à Duquesnel
qui ne m'a point encore (bien entendu) rendu de
réponse. Comme la démoralisation que procure
le théâtre s'étend loin ! Les bourgeois de Rouen,
y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du
Candidat à voix basse *sic* et d'un air
contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour
accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime* ;
et la réussite est le critérium du Bien. Je trouve
cela grotesque au suprême degré.
Expliquez-moi aussi pourquoi on met des
matelas sous certaines chutes et des épines sous
d'autres ? Ah ! le monde est drôle, et vouloir se
régler d'après son opinion me semble chimérique.
Le bon Tourgueneff doit être maintenant à
Saint-Pétersbourg ; il m'a envoyé de Berlin un
article favorable sur *Saint Antoine*. Ce n'est pas
l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai
beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.
J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est
(lorsque la galerie politique lui manque) un
charmant bonhomme.
Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne
vous a pas été agréable ? à moi, extrêmement !
mais la suite ? Je suis encore assez jeune pour
espérer que la prochaine Chambre nous amènera
un changement en mieux. Cependant ?

p141

Ah ! saprelotte ! comme j'ai envie de vous voir
et de causer avec vous longuement ! Tout est
mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas
vivre avec ceux qu'on aime ? L'abbaye de Thélème
est un beau rêve, mais rien qu'un rêve !
Embrassez bien fort pour moi les chères petites
et tout à vous.

R P Cruchard.

Plus Cruchard que jamais ! Je me sens bedolle,
vache, éreinté, scheik, déliquescent, enfin calme
et modéré, ce qui est le dernier terme de la
décadence.

à GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, mardi 26 mai 1874.

Mon cher Georges,

Je vous demande la réponse aux nombreuses
questions incluses dans mes trois lettres
précédentes.

Et je bécotte Marcel, qui me paraît un homme
plus sérieux que son père.

Tout à vous.

Je viens de lire l'article de Claveau. Foible !
FOible !!

p142

à émile Zola.

Croisset près Rouen, 3 juin 1874.

Je l'ai lue, la *Conquête de Plassans*, lue tout
d'une haleine, comme on avale un bon verre de
vin, puis ruminée, et maintenant, mon cher ami,
j'en peux causer décemment. J'avais peur, après
le *Ventre de Paris*, que vous ne vous enfouissiez
dans le système, dans le parti pris. Mais non !
Allons, vous êtes un gaillard ! Et votre dernier
livre est un crâne bouquin !

Peut-être manque-t-il d'un milieu proéminent,
d'une scène centrale (chose qui n'arrive jamais
dans la nature), et peut-être aussi y a-t-il un
peu trop de dialogues, dans les parties accessoires !
Voilà, en vous épluchant bien, tout ce que je
trouve à dire de défavorable. Mais quelle observation !
quelle profondeur ! quelle poigne !

Ce qui me frappe, c'est d'abord le ton général
du livre, cette férocité de passion sous une
surface bonhomme. Cela est fort, mon vieux, très
fort, râblé et bien portant.

Quel joli bourgeois que Mouret, avec sa
curiosité, son avarice, sa résignation (p 183-184)
et son aplatissement ! L'abbé Faujas est sinistre et
grand - un vrai directeur ! Comme il manie bien
la femme, comme il s'empare habilement de

celle-là, en la prenant par la charité, puis en la brutalisant !

Quant à elle (Marthe), je ne saurais vous dire combien elle me semble réussie, et l'art que je trouve au développement de son caractère, ou

p143

plutôt de sa maladie. J'ai surtout remarqué les pages 194, 215 et 227, 261, 264, 267. Son état hystérique, son aveu final (p 350 et sq) est une merveille. Comme le ménage se dissout bien ! Comme elle se détache de tout et en même temps son moi, son fond ! Il y a là une science de dissolution profonde.

J'oublie de vous parler des Trouche, qui sont adorables comme canailles, et de l'abbé Bouvelle, exquis avec sa peur et sa sensibilité.

La vie de province, les jardins qui se regardent, le ménage Paloque, le Rastoil et les parties de raquette, parfait, parfait.

Vous avez des détails excellents, des phrases, des mots qui sont des bonheurs : page 17, "... la tonsure comme une cicatrice" ; 181, "j'aimerais mieux qu'il allât voir les femmes" ; 89, "Mouret avait bourré le poêle", etc.

Et le Cercle de la jeunesse ! Voilà une invention vraie. J'ai noté en marge bien d'autres endroits.

Les détails physiques qu'Olympe donne sur son frère, la fraise, la mère de l'abbé prête à devenir sa maquerelle (152), et son coffre ! (338).

L'âpreté du prêtre qui repousse les mouchoirs de sa pauvre amante, parce que cela sent "une odeur de femme".

"Au fond des sacristies, le nom de M Delangre..." et toute la phrase qui est un bijou.

Mais ce qui écrase tout, ce qui couronne l'oeuvre, c'est la fin. Je ne connais rien de plus empoignant que ce dénouement. La visite de Marthe chez son oncle, le retour de Mouret et l'inspection qu'il fait de sa maison ! La peur vous

p144

prend, comme à la lecture d'un conte fantastique, et vous arrivez à cet effet-là par l'excès de la réalité, par l'intensité du vrai ! Le lecteur sent que la tête lui tourne comme à Mouret lui-même. L'insensibilité des bourgeois qui contemplent

l'incendie, assis sur des fauteuils, est charmante,
et vous finissez par un trait *sublime* :
l'apparition de la soutane de l'abbé Serge au
chevet de sa mère mourante, comme une consolation
ou comme un châtiment !

Une chicane, cependant. Le lecteur (qui n'a pas de
mémoire) ne sait pas quel instinct pousse
à agir comme ils font Me Rougon et l'oncle
Macquart. Deux paragraphes d'explication eussent
été suffisants. N'importe, *ça y est*, et je vous
remercie du plaisir que vous m'avez fait.

Dormez sur vos deux oreilles, c'est une oeuvre.
Mettez de côté pour moi toutes les *bêtises* qu'elle
inspirera. Ce genre de documents m'intéresse.
Je vous serre la main très fort, et suis (vous
n'en doutez pas) vôtre.

à GEORGES CHARPENTIER.

Début juin 1874.

Mon cher Georges,
Ci-inclus un petit billet dont vous ferez ce que
bon vous semblera.

1 Ne serait-il pas temps que vous alliez (ou
allassiez), *proprio motu*, chez le bon Renan pour
lui demander ce qu'il compte élucubrer ? et quand

p145

cela sera ? Vous pouvez prendre, comme prétexte,
votre prochain départ pour la campagne ;

2 J'attends toujours les épreuves de *Salammbô* .

J'embrasse le jeune Marcel Charpentier.

Et sa maman aussi - liberté que me permet
mon grand âge !

Je suis enchanté par la *Conquête de Plassans* et
je n'ai dit à Zola que la centième partie du bien
que j'en pense.

Tout à vous, mon bon. Votre

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset près Rouen, lundi 8 juin 1874.

Comment allez-vous, Princesse ? Je voudrais
bien avoir de vos nouvelles.

Je vous crois maintenant à Saint-Gratien, dans
cet endroit *qui vous va si bien* et qui vous
ressemble.

Quant à votre ami, il se dispose à s'en aller
dans une quinzaine vers un haut sommet de la
Suisse, afin de se reposer et de se calmer les
nerfs. Voilà si longtemps que je travaille sans
discontinuer, que j'ai besoin d'un peu de repos.
J'ai repris ma solitude et je continue à faire
des lectures pour le livre que je commencerai
cet automne. Il aura cela de bon qu'il me demandera

plusieurs années. Le reste est secondaire. Le principal dans ce monde (puisque le

p146

bonheur y est impossible), c'est de passer le temps agréablement.

Que dites-vous de la Politique ? Il me semble qu'on est au calme plat et que, d'ici à longtemps, *rien d'effectif* n'aura lieu. Mais je me trompe peut-être. Qu'il est difficile de porter un jugement sur l'opinion publique ! Ainsi les bons Rouennais (qui ne sont pas bons du tout) sont presque tous pour le centre gauche, fort peu dévots, et nullement cléricaux, ce qui n'empêche pas que hier les processions de la Fête-Dieu ont été splendides, les rues regorgeaient de monde et deux généraux (par ordre supérieur, il est vrai) accompagnaient l'Archevêque. Tirez donc une conclusion !

Je suis, pour mon compte, effrayé par la bêtise universelle ! Cela me fait l'effet du déluge et j'éprouve la terreur que devaient subir les contemporains de Noé, quand ils voyaient l'inondation envahir successivement tous les sommets. Les gens d'esprit devraient construire quelque chose d'analogue à l'Arche, s'y enfermer et vivre ensemble.

Je vous respecte, je vous admire, je vous assure, parce que vous êtes, vous Princesse, du petit nombre des *élus*, du groupe rarissime des *Aristocrates naturels*. Vous avez, pour qui sait voir, le *Signe* sur le front, et je vous baise les mains, car je suis entièrement vôtre.

p147

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 6 heures soir, 12 juin 1874.

Pauvre Loulou,

Moi aussi je n'étais pas gai avant-hier au soir, quand vous êtes partis ! Je ne crois pas que je sois plus tendre qu'autrefois, mais je suis plus bedolle. Je deviens vieux, et la solitude, par moments, me pèse davantage ; et puis ta société est si charmante, ma chère fille, qu'on la regrette et qu'on la désire.

Hier matin, j'ai reçu une lettre d'Achille me disant que je pouvais amener Julie à l'Hôtel-Dieu.

C'est ce que j'ai fait immédiatement. Je l'ai installée dans sa chambre, où tout était prêt, du reste. Émile a été là voir aujourd'hui. Elle se trouve très bien, d'autant plus qu'Achille lui a donné grand espoir sur sa guérison. Cette visite dans l'hôpital, où je n'avais pas mis les pieds depuis si longtemps, n'a pas été précisément d'une gaieté folle. De plus, j'ai été empoigné au milieu de Rouen par un violent mal de ventre, dû sans doute au cayeu (tu vois que je continue à ne te rien cacher), et par un mal de dents. Il se peut même que demain ou lundi je me fasse extraire ma dernière molaire du côté droit ! J'ai peur d'être embêté par elle dans mon voyage de découvertes en Basse-Normandie. En fait de nouvelles, le serrurier est venu hier pour la serrure de la porte de l'escalier. Et tout à l'heure l'étameur a pris les glaces.

p148

Lundi prochain je dînerai chez les Lapière. Le temps s'est singulièrement rafraîchi. J'espère qu'il en est de même à Paris. Je vais faire une petite promenade dans les cours, en compagnie de Julio, avant de dîner. Mais que Croisset est triste, sans sa propriétaire ! Remercie bien Ernest de la peine qu'il s'est donnée pour mon logement. Sans être "sublimes" ni l'un ni l'autre, soignez-vous bien ou plutôt tâchez de n'avoir besoin d'aucun soin extraordinaire : pas de maladies, et pas d'accidents ! Je t'écirai lundi ou mardi prochain. Pense à moi souvent et envoie-moi de bonnes lettres. Bon voyage, mes chers enfants. La pensée de Ta vieille Nounou qui te bécote t'accompagne. à LA MÊME. Croisset, mardi, 16 juin 1874. Où es-tu maintenant, pauvre fille ? Sans doute au milieu de la mer, confinée dans ta cabine s'il pleut, ou bien, s'il fait beau, appuyée sur le bordage à contempler les effets du ciel et de l'eau. Je vous souhaite un meilleur temps qu'ici, où il fait un froid de chien. J'ai été obligé depuis trois jours d'avoir constamment du feu dans mon cabinet. Ma journée d'hier a été abominable d'ennui, car je suis resté sur le pavé de Rouen depuis 1 heure

p149

jusqu'à 7 heures. J'ai été deux fois à l'Hôtel-Dieu pour voir Achille, qui opère enfin Julie aujourd'hui ou demain : on ne saura le résultat que dans une huitaine. Voici mes autres courses :
1 Chez M le préfet, pour Mme Salé ; pas de préfet !
2 Chez Colignon ; pas de dentiste ! Chez Billard, le marchand de curiosités, pour acheter des chenets ; pas de chenets ! Ne sachant que faire de moi, j'ai été chez le petit Baudry ; il était reparti pour Paris le matin même. J'ai voulu me retremper par la contemplation du beau et je me suis transporté à l'Exposition de Rouen ; cela a été le coup de grâce ! Quelles peintures ! Te rappelles-tu un tableau représentant Louis XVII arraché à Marie-Antoinette ? Est-ce assez lamentable ! ... Je conçois que la vue de semblables horreurs t'ait enorgueillie ! Enfin, comme il n'était que 4 heures (de l'après-midi), je me suis abattu dans un café où je suis resté une heure ! Puis je suis retourné à l'Hôtel-Dieu où j'ai dormi pendant une demi-heure dans le cabinet d'Achille. Monsieur et Madame sont arrivés d'Ouville à 5 heures. On a été fort aimable : "Viens-tu nous demander à dîner ?" Après quoi, j'ai été (toujours à pied) de l'Hôtel-Dieu à la rue de la Ferme, où je me suis remonté le moral par l'ingestion d'un homard à l'américaine, dû aux talents de Mme Brainne, et qui était délicieux. Telles sont, à moi, mes impressions de voyage. (...)
Ma débauche, depuis ton départ, a été, dimanche soir, d'aller sur la place de Croisset, voir la Fête. La plus grande décence y régnait, ou plutôt

p150

la plus complète somnolence. L'orchestre, les danseurs, les loteries, et jusqu'aux chevaux de bois, tout avait l'air de roupiller. Aucun "joyeux drille", pas même un pochard ! à la vue d'un quinquet, j'ai aperçu le Pseudo donnant le bras à une petite dame. Puis, je me suis recollé au coin de mon feu.

Nouvelles locales : Raoul-Duval vient d'acheter le domaine de Vaudreuil, prix 700 000 francs.
Nouvelles politiques : la République a été reconnue hier par 4 voix de majorité. Si Gambetta n'avait pas reçu une gifle de M de Sainte-Croix, on n'aurait pas eu peur des Bonapartistes, et on n'aurait pas voté une loi qui les brise. Voilà comme les petites causes amènent de grands effets.
Philosophons un peu !

Nouvelles de la maison : les hommes des ponts et chaussées sont venus voir les cales. La fenêtre du grenier où il manquait un carreau se trouve être pourrie. J'ai commandé à Senart d'en faire une autre. M Saucisse, propriétaire à Deauville, m'écrit pour me demander de fixer un bornage. Je vais envoyer une lettre à Bidault pour qu'il l'expédie au notaire de "la localité", afin que Saucisse ne me joue pas un pied de cochon. Nouvelles des chiens : Miss est heureusement accouchée de trois toutous ; la mère et les enfants se portent bien. M Julio, présentement, dort. Je ne sais rien de Putzel à laquelle je pense, et toi aussi, j'en suis sûr. Nouvelles de l'Assemblée nationale : M et Mme Agénor Bardoux ont, ce matin, l'honneur de me faire part de la naissance de leur fils Jacques. Quoi encore ? C'est tout, il me semble.

p151

J'attends, ce soir ou demain, mon compagnon Laporte pour fixer l'heure de notre départ, jeudi (après-demain), et huit jours après je m'emballerai pour l'Helvétie. Je compte bien avoir à mon retour de Caen, lundi prochain, une lettre de ma chère Caro. Je suis curieux de savoir si mon beau neveu M Commanville a consulté quelqu'un pour ses bronches avant de partir de Paris. Gageons que non. "Les affaires ! Les affaires ! Est-ce qu'on a le temps !" Mais je prie le susdit et même, en ma qualité de grand parent, je lui enjoins d'aller voir un médecin à son retour. Voilà une longue lettre. écris-m'en de pareilles. Portez-vous bien, soignez-vous bien. Amusez-vous si faire se peut. Je vous embrasse. à PHILIPPE LEPARFAIT. *Entièrement inédite.* Croisset, mardi. Mon Cher Ami, En désespoir de cause, j'ai porté le *Sexe faible* à l' *Odéon* (car il a été refusé par le *Vaudeville* , bien que Carvalho l'eût reçu, et par le Théâtre *français*). En 15 jours le sieur Duquesnel n'a eu le temps que de parcourir le 1er acte ! et je n'augure rien de bon de sa décision. *Mais* comme on vient de renouveler son engagement (et il ne doit pas être encore signé) pour deux ans, je suis sûr que, si Beauplan insistait, on pourrait faire recevoir

ladite pièce.

p152

écris donc à ton père, pour lui représenter tout l' *intérêt* que tu as à la réception du *Sexe faible* et à sa réussite.
Il faut se dépêcher, avant que Duquesnel ne se soit, vis-à-vis de moi, compromis par un refus ! Duquesnel est notre dernière planche (ou bûche) de salut.
Charpentier fait une 2e édition de *Dernières Chansons* .
Veux-tu venir, *dimanche prochain* , dîner chez ton ami ?
Le dimanche il y a un bateau qui part de Croisset à 9 h et demie ; il y arrive à 6 h et demie. à moins que tu ne préfères venir à cheval, ce qui me fournirait l'occasion de voir "un des plus jolis cavaliers de la ville de Rouen".
Je dis *dîner* , parce que ça m'est plus commode que le déjeuner.
à MADAME ROGER DES GENETTES.
Croisset, 17 juin 1874.
à moi aussi, cet abominable été agace les nerfs ! Je suis abîmé de douleurs dans tous les endroits de ma vieille machine. Je me sens profondément fatigué et triste. Pourquoi ?
Demain je recommence un voyage de découvertes pour mes deux bonshommes, car il faut que je trouve un pays pour les placer. J'ai besoin d'un sot endroit au milieu d'une belle contrée, et que dans cette contrée on puisse faire des promenades

p153

géologiques et archéologiques. Demain soir j'irai donc coucher à Alençon, puis je rayonnerai tout à l'entour jusqu'à Caen. Ah ! quel bouquin ! C'est lui qui m'épuise d'avance, je me sens accablé par les difficultés de cette oeuvre, pour laquelle j'ai déjà lu et résumé 294 volumes ! Et rien n'est encore fait.
Quand je serai revenu de la Basse-Normandie, la semaine prochaine, je ferai mon paquet pour "les Champs de l'Helvétie" ou plutôt pour les monts d'icelle. Je ne vais pas à Saint-Moritz et je ne prendrai aucune eau. Je vais respirer un air pur sur le Rigi, rien de plus. On suppose que

la pression barométrique, y étant moins forte, me décongestionnera en faisant refluer le sang vers les organes inférieurs. Voilà la théorie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai besoin de repos. Je vous recommande Haeckel, *De la création naturelle*. Ce livre est plein de faits et d'idées. C'est une des lectures les plus substantielles que je sache. Mon opinion sur Schopenhauer est absolument la vôtre. Et dire qu'il suffit de mal écrire pour avoir la réputation d'un homme sérieux ! Je vous aime d'aimer Lucrèce. Quel homme, hein ? N'est-ce pas qu'il ressemble parfois à lord Byron ? M de Sacy, membre de l'Académie française, m'a déclaré qu'il n'avait jamais lu Lucrèce *sic* ni Pétrone. "Mon Dieu, oui, cher monsieur, je m'en tiens à Virgile." ô France ! Bien que ce soit notre pays, c'est un triste pays, avouons-le ! Je me sens submergé par le flot de bêtise qui le couvre, par l'inondation de crétinisme sous laquelle peu à peu il disparaît. Et

p154

j'éprouve la terreur qu'avaient les contemporains de Noé, quand ils voyaient la mer monter toujours. Les plus grands bénisseurs, tel que le père Hugo, commencent eux-mêmes à douter. Je voudrais disparaître de ce monde pendant 500 ans, puis revenir pour voir "comment ça se passe". ça sera peut-être drôle. Un long baiser sur chaque main. Je vous écrirai de là-bas, au séjour des aigles. à propos d'aigle, comme les bonapartistes sont jolis ! Quels messieurs ! quelle moralité ! à SA NIÈCE CAROLINE. Croisset, mercredi, 24 juin 1874. Ma pauvre Fille, J'ai reçu l'autre mardi ton télégramme de Malmoë, puis hier ta lettre commencée à Hambourg et finie à Stockholm. Aurai-je une lettre de toi avant samedi prochain, qui est le jour de mon départ pour la Suisse ? Sitôt arrivé à Kaltbad, je t'enverrai un télégramme qui peut-être ne te trouvera pas, car où es-tu maintenant ? Il me paraît difficile d'avoir une correspondance régulière. Tu devrais bien me faire un programme de vos séjours. Mon petit voyage en Normandie a été charmant. Nous avons parcouru le département de l'Orne et celui du Calvados. Voici nos stations : la Ferté-Macé, Domfront, Condé-sur-Noireau,

Caen, Bayeux, Port-en-Bessin, Arromanches,

p155

Musigny, Falaise ; retour par Mézidon et Lisieux. Tu n'imagines pas la beauté de ce pays. Domfront m'a rappelé Constantine. C'est à faire exprès le voyage. Que de sujets pour un *pitre-paiysâgete* . Je placerai *Bouvard et Pécuchet* entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge, sur un plateau stupide, entre Caen et Falaise ; mais il faudra que je retourne dans cette région quand j'en serai à leurs courses archéologiques et géologiques, et il y a de quoi s'amuser. Les bords de l'Orne, de Condé-sur-Noireau à Caen, sont on ne peut plus... pittoresques ! (pardon du mot). Partout des rochers, et de place en place une grande falaise au milieu de la verdure. Nous nous sommes trimbalés en guimbarde, nous avons mangé dans des cabarets de campagne et couché dans des auberges classiques. J'ai initié mon compagnon à l'eau-de-vie de cidre, et il en a remporté une bouteille chez lui ! On n'est pas meilleur garçon ni plus attentionné. Il ne partira pas avec moi, mais il viendra me chercher. C'est demain matin que je quitte Croisset. J'ai aujourd'hui été à l'Hôtel-Dieu. L'opération a jusqu'à présent très bien réussi. Il est sûr que Julie verra d'un oeil, et quant au second, c'est probable. Elle m'a tout de suite demandé de tes nouvelles, avant même de me parler de sa santé. En l'apercevant dans son lit, avec un bandeau qui lui cachait la figure et ne découvrait que le menton, le souvenir de notre pauvre vieille m'est revenu, et j'ai comprimé un gros sanglot. Comme je la regrette, ma chère Caro ! J'ai songé à elle tout le

p156

temps que je me suis promené en Basse-Normandie ; à propos de mille petits détails, les souvenirs d'enfance m'assaillaient. Et hier soir, la rentrée solitaire dans mon domicile a été, comme de coutume, fort amère. Ce sentiment de l'isolement est un effet de l'âge. Mais ne nous attristons pas ! Je m'en vais, sur les hauts sommets, tâcher de (me) remonter la mécanique, afin de me lancer dans *Bouvard et Pécuchet* gaillardement.

Du reste, mon petit voyage de cinq jours m'a fait du bien. Je suis moins rouge et je me sens moins fatigué.

Mon serviteur est tout dolent de me voir partir. Il dit qu'il s'ennuie à crever quand je ne suis pas là.

Aucune nouvelle. Rien en politique. Les journaux se sont occupés beaucoup du retour de Rochefort. Mais cette rengaine commence à s'user.

"Nos campagnes" se plaignent de manquer d'eau. Il fait alternativement très chaud et très froid ; "le fond de l'air" est bizarre, ou plutôt il n'a pas de fond. à l'instant même, un coup de sonnette me fait battre le cœur. Je croyais que le facteur m'apportait une lettre de Suède. Pas du tout ! mais c'est une lettre pour Mme Commanville. Timbre illisible et écriture de femme inconnue. Je vais la mettre dans une enveloppe et te l'adresser.

J'ai invité pour aujourd'hui mon petit ami Fortin. Mes paquets sont faits, *j'ai réglé* avec Émile. Il ne me reste plus qu'à dire adieu à Julio qui dort près de moi, sur la peau d'ours, et à partir. Je suis curieux de savoir si le moral sera

p157

meilleur à mon retour ; ce qu'il y a de certain, c'est que depuis quelque temps il est bas.

Adieu, mes chers enfants. Portez-vous bien et songez à

Ton pauvre vieux bedollard d'oncle, à ta Nounou qui t'embrasse tendrement.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

entièrement inédite.

Vendredi 2 h.

Rue Murillo.

Hier, en arrivant ici, j'ai trouvé sur ma table le *manuscrit* du *Sexe faible* très bien enveloppé et cacheté, avec le timbre du Ministère des Beaux-Arts et, dans l'enveloppe, une lettre dont je t'envoie la copie, car j'ai peur de perdre l'original. C'est un trésor !

Savoures-en tous les mots, mon bon, et jusqu'à la signature.

Note que je n'avais nullement chargé ton père d'aller chercher le *manuscrit*, et que Duquesnel ne m'a pas encore répondu.

Est-ce assez joli d'insolence ! *On ne fait pas cela* à un inconnu.

J'avoue que j'en suis resté quelques minutes abasourdi. Voilà comme il est bon d'avoir des

amis !...

Ton papa est drôle, et il a des messieurs sous ses ordres qui écrivent de charmantes lettres. Eh bien ! j'ai été *immédiatement* au théâtre de

p158

Cluny et *maintenant* le Directeur est en train de lire le *Sexe faible* .

Mais je n'aurai sa réponse qu'à mon retour de Suisse.

Que dis-tu aussi du jeune Rohant, qui n'a pas répondu à ma lettre et qui n'est même pas venu prendre chez mon portier un exemplaire de *Saint Antoine* qu'il avait réclamé avec passion ! Là-dessus, je t'embrasse, et m'enfuis vers les hauts sommets.

Ton

à TOURGUENEFF.

Jeudi, 2 juillet 1874.

Kaltbad, Rigi, Suisse.

Moi aussi j'ai chaud, et je possède cette supériorité ou infériorité sur vous que je m'embête d'une façon gigantesque. Je suis venu ici pour faire acte d'obéissance, parce qu'on m'a dit que l'air pur des montagnes me dérougirait et me calmerait les nerfs. Ainsi soit-il. Mais jusqu'à présent je ne ressens qu'un immense ennui, dû à la solitude et à l'oisiveté ; et puis, je ne suis pas l'homme de la Nature : "ses merveilles" m'émeuvent moins que celles de l'Art. Elle m'écrase sans me fournir aucune "grande pensée". J'ai envie de lui dire intérieurement : "C'est beau ; tout à l'heure je suis sorti de toi ; dans quelques minutes j'y rentrerai ; laisse-moi tranquille, je demande d'autres distractions." Les Alpes, du reste, sont en disproportion avec notre individu. C'est trop grand pour nous être utile. Voilà la troisième fois

p159

qu'elles me causent un désagréable effet. J'espère que c'est la dernière. Et puis mes compagnons, mon cher vieux, ces messieurs les étrangers qui habitent l'Hôtel ! tous Allemands ou Anglais, munis de bâtons et de lorgnettes. Hier, j'ai été tenté d'embrasser trois veaux que j'ai rencontrés dans un herbage, par humanité et besoin d'expansion. Mon voyage a mal commencé, car je me suis fait,

à Lucerne, extraire une dent par un artiste du lieu.
Huit jours avant de partir pour la Suisse j'ai fait
une tournée dans l'Orne et le Calvados et j'ai
enfin trouvé l'endroit où je gîterai mes deux
bonshommes. Il me tarde de me mettre à ce bouquin-là,
qui me fait d'avance une peur atroce.

Vous me parlez de *Saint Antoine* et vous me
dites que le gros public n'est pas pour lui. Je le
savais d'avance, mais je croyais être plus largement
compris du public d'élite. Sans Drumont
et le petit Pelletan, je n'aurais pas eu d'article
élogieux. Je n'en vois venir aucun du côté de
l'Allemagne. Tant pis ! à la grâce de Dieu ; ce qui
est fait est fait et puis, du moment que vous aimez
cette oeuvre-là, je suis payé. Le grand succès m'a
quitté depuis *Salammbô*. Ce qui me reste sur le
coeur, c'est l'échec de l' *éducation sentimentale* ;
qu'on n'ait pas compris ce livre-là, voilà ce qui
m'étonne.

J'ai vu jeudi dernier le bon Zola qui m'a donné
de vos nouvelles (car votre lettre du 27 m'a
rattrapé à Paris, le lendemain). Sauf vous et moi,
personne ne lui a parlé de la *Conquête de
Plassans*, et il n'a pas eu un article, ni
pour ni contre. Le temps est dur pour les Muses.
Paris m'a d'ailleurs semblé plus bête et plus plat
que jamais. Si détachés

p160

que nous soyons l'un et l'autre de la politique,
nous ne pouvons pas nous empêcher d'en gémir,
ne serait-ce que par dégoût physique.

Ah ! mon cher bon vieux Tourgueneff, que je
voudrais être à l'automne pour vous avoir chez
moi, à Croisset, pendant une bonne quinzaine !
Vous apporterez votre besogne, et je vous
montrerai les premières pages de *B et P* qui,
espérons-le, seront faites, et puis, je vous ouïrai.
Où êtes-vous présentement, en Russie ou à
Carlsbad ? Ce qui serait sublime, ce serait de
revenir en France par le Rigi. Mais les De... ne
sont plus de ce monde. Je résiste à l'envie de me
rembarquer sur le lac et de passer le Saint-Gothard
pour aller finir mon mois à Venise. Là, au
moins, je m'amuserais.

Ma nièce doit être actuellement au delà de
Stockholm, elle compte être revenue à Dieppe à
la fin de juillet.

Pour m'occuper, je vais tâcher de creuser deux
sujets encore fort obscurs. Mais je me connais, je
ne ferai ici absolument rien. Il faudrait avoir

vingt-cinq ans et se promener ici avec la bien-aimée. Les chalets se suivant dans l'eau sont des nids à passion. Comme on la serrerait bien contre son coeur au bord des précipices ; quelles expansions, couchés sur l'herbe, au bruit des cascades, avec le bleu dans le coeur et sur la tête ! Mais tout cela n'est plus à notre usage, mon vieux, et a toujours été fort peu au mien. Je répète qu'il fait atrocement chaud, les montagnes couvertes de neige au sommet sont éblouissantes. Phoebus darde toutes ses flèches. Messieurs les voyageurs confinés dans leurs chambres

p161

dînent et boivent. Ce qu'on boit et ce qu'on mange en Helvétie est effrayant. Partout des buvettes, des "restaurations". Les domestiques de R ont des tenues irréprochables : habit noir dès 9 heures du matin ; et comme ils sont fort nombreux, il vous semble qu'on est servi par un peuple de notaires, ou par une foule d'invités à un enterrement ; on pense au sien, c'est gai. écrivez-moi souvent et longuement ; vos lettres seront pour moi "la goutte d'eau dans le désert". Vers le 15, je compte bien quitter la Suisse ; je resterai sans doute quelques jours à Paris. Adieu, cher grand ami, je vous embrasse de toutes mes forces.

Votre.

à GEORGE SAND.

Kaltbad-Rigi, vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai, chère maître, que la semaine dernière vous êtes venue à Paris ? J'y passais pour aller en Suisse et j'ai lu "dans une feuille" que vous avez été voir les *Deux Orphelines* , fait une promenade au bois de Boulogne, dîné chez Magny, etc. ; ce qui prouve que, grâce à la liberté de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P Cruchard vous garde rancune pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la "nouvelle Athènes". Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement !

p162

On m'a corné les oreilles avec le retour de

l'Empire. Je n'y crois pas ! Cependant ?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment ? C'est pour une pièce, que vous êtes venue ? Je vous plains d'avoir affaire à Dusquesnel ! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre du sous-chef, qui est un morceau ! Je vous la montrerai. C'est un chef-d'oeuvre d'impertinence ! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre beaumarchais. C'est cette même pièce, le *Sexe faible*, qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho ! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français "une nourrice et un berceau". Ne sachant qu'en faire, je l'ai portée au théâtre de Cluny. Ah ! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever ! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses oeuvres posthumes. Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps ; et on est si indulgent pour certains autres ! L'Américain Harrisse m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éruktion de sa bêtise. C'était chez la Princesse, à table ; ma violence a jeté un froid. Vous voyez que votre Cruchard continue à

p163

n'entendre point la plaisanterie sur sa religion ! Il ne se calme pas, au contraire ! Je viens de lire la *Création naturelle* de Haeckel ; joli bouquin, joli bouquin ! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même. Le bon Tourgueneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie. Il a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois. Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en Basse-Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes. Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge.

J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.
Dès le mois de septembre, je vais donc commencer
cette rude besogne. Elle me fait peur, et
j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile
que je vous en parle et vous me mépriseriez si je
vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis
venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné,
pour me déroutier la face et me calmer les nerfs !
Je doute que le remède soit efficace ; en tout cas,
il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis
pas *l'homme de la nature* et je ne comprends rien
aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais
tous les glaciers pour le musée du Vatican. C'est
là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours
je serai recollé à ma table verte, dans un humble
asile où vous m'avez l'air de ne plus vouloir
venir !

p164

à SA NIÈCE CAROLINE.

Kaltbad-Rigi (Suisse), mercredi soir, 6 heures,
8 juillet 1874.

Mon pauvre Chat,

Comme je m'ennuyais énormément de n'avoir
pas de vos nouvelles, j'ai ce matin écrit un mot
à Daviron, par le télégraphe. Il vient de me faire
répondre : "Voyageurs arrivent demain à Paris."
Vous voilà de retour. Mais pourquoi si tôt ?
L'un de vous est-il malade ? ou y a-t-il quelque
anicroche dans les affaires ? Il est bon de te dire
que la Suisse ne m'égaie pas et même qu'elle me
tourne au noir. Si je continuais longtemps une vie
pareille, je deviendrais absolument hypocondriaque.
Jamais de la vie je ne me suis plus mortellement
ennuyé. Les huit jours qui viennent de s'écouler
m'ont semblé trois siècles. Bien que je
fasse, chaque après-midi, de deux à trois heures
de promenade, j'ai perdu l'appétit : voilà comme
l'exercice m'est favorable. Il est vrai que je n'ai
plus mal à la tête et que je suis peut-être un
peu moins rouge.

Enfin, j'aspire comme un prisonnier au moment
de la délivrance. Je compte que mon ami Laporte
viendra me chercher vers vendredi ou samedi de
la semaine prochaine et que huit jours après
(encore quinze jours de Suisse !) je serai à
Paris.

J'y aurai probablement à faire, car le *Sexe faible*
m'a l'air d'être reçu à Cluny : du moins,
j'en ai vu la nouvelle dans le *Figaro* et dans le

p165

joué au mois de septembre. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai porté à ce théâtre, en passant par Paris, et que le directeur devait me donner la réponse à mon retour. Il est probable qu'il aura lu la pièce immédiatement et que, lui convenant, il l'aura fait annoncer. Mais s'il la donne comme pièce d'ouverture, je serai obligé de rester tout le mois d'août à Paris, ce qui me contrarierait. Un peu de patience : dans une quinzaine j'en aurai le coeur net. Vous n'allez pas, j'imagine, rester longtemps rue de Clichy ? N'importe ! il faut qu'Ernest se fasse ausculter et consulte quelqu'un pour sa gorge.

Adieu, pauvre Caro. Encore un bon baiser de
Ta pauvre vieille Nounou.

à GEORGES CHARPENTIER.

Vendredi, 10 juillet 1874.

Karlbad-Rigi (Suisse).

Mon cher Ami,
avez-vous vu Renan ? Comme je voudrais lui faire une visite dans une quinzaine, quand je serai de retour à Paris, je désirerais savoir au préalable ce qu'il a résolu, relativement à notre affaire. Cette incertitude me gêne beaucoup vis-à-vis de lui. En tout cas, reprenez la collection des articles sur *Saint Antoine* ; je tiens beaucoup à cet amas de bêtises. Mais si Renan devait faire très prochainement son article ou lettre, laissez-lui la liasse (ou chiasse).

p166

Je serai à Paris du 23 au 26. Je partirai d'ici le 20. Mes respects à Mme Charpentier, bécots aux moutards.

Et tout à vous, mon bon. Votre.

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Vendredi 10 juillet 1874. Kaltbad-Rigi, Suisse.

Comment allez-vous, Princesse ? êtes-vous remise de votre mal de gorge ? Il y a quinze jours, quand j'ai dîné au bon Saint-Gratien, vous aviez l'air souffrante et, comme cet air-là ne vous est pas habituel, j'en ai été tout surpris et affligé. Moi, je m'ennuie ici à périr. Si une vie pareille continuait, je me jetterais dans un précipice

pour l'abréger. La prédiction de Popelin s'est accomplie : je fume beaucoup. Mais celle de M Benedetti a raté : jusqu'à présent aucune Russe ne m'a offert son coeur.

Il n'y a autour de moi que des Allemands, presque tous des juifs de Francfort. Leurs épouses sont simplement hideuses et elles portent des toilettes qui ajoutent au désagrément de leur anatomie. Le paysage est très beau, sans doute, mais je ne suis pas en disposition pour l'admirer. Les pays sans histoire ne m'intéressent pas, étant plus sensible aux oeuvres de l'Art qu'à celles de la Nature. Pour se plaire en Suisse, il faut être géologue ou botaniste, ou amoureux (car ce serait un joli endroit pour passer une lune de miel). De ces trois métiers, c'est encore le dernier dont

p167

je serais le plus capable. Mais avec qui la partager, la lune ?

écrivez-moi un petit mot. La vue seule de votre chère écriture sera comme la goutte d'eau dans le désert.

Dans une quinzaine de jours, à la fin de l'autre semaine, j'espère bien vous aller faire une petite visite, avant de m'en retourner à Croisset. D'ici là, Princesse, je suis à vos pieds et vous baise les deux mains.

Votre fidèle serviteur.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Kaltbad-Righi (Suisse), dimanche, 6 heures,
12 juillet 1874.

Ah ! enfin ! Voilà donc une lettre de ma pauvre fille ! La vue de ton écriture m'a retiré un poids de dessus l'estomac ! d'autant plus que Daviron, à qui j'ai retélégraphié hier soir, ne m'a pas encore répondu ! Demain matin tu auras une lettre de moi à Neuville. Depuis quelques jours j'étais rongé d'inquiétude. C'est le fait de l'oisiveté, et peut-être aussi de ma tendresse pour mon Caro. Est-ce que ma lettre et mon télégramme, envoyés d'ici au Rydberg ne vous sont pas parvenus ? Ernest est-il content de son voyage sous le rapport commercial ? Que lui a dit et ordonné Guéneau de Mussy ? Mais d'abord auquel des Guéneau de Mussy a-t-il eu recours ? Est-ce l'ancien médecin des d'Orléans, ou bien Noël Guéneau de Mussy ? Ce dernier vaut mieux que

p168

l'autre. J'aurais préféré qu'il consultât Piorry ou Sée.

(...) Il me semble que cette fois vous ne vous êtes pas follement amusés en Scandinavie. Espérons que vos promenades hyperboréennes ne se renouvelleront pas de sitôt ! Quant à moi, je m'ennuie un peu moins, mais les premiers jours c'était intolérable. Je n'ai encore adressé la parole à personne. Oh ! je me repose le larynx. Quant aux dames que tu m'engages à courtiser, une pareille occupation est au-dessus de mes forces : elles sont toutes fort laides, mal habillées, grotesques, et Messieurs leurs époux, *idem*.

presque tous les soirs il y a des orages, si bien qu'à l'heure destinée pour la promenade, je suis contraint de rester dans ma modeste chambre. 4 francs par jour ! Tu vois que je ne fais pas de folies ! Enfin dans huit jours le bon Laporte arrive, et avant la fin de la semaine prochaine, vers le 24 sans doute, je serai à Paris. Mais d'ici là, mon loulou, il faut m'écrire souvent pour me dédommager un peu. Les lettres n'arrivent de Paris que le troisième jour, le surlendemain. Je t'ai dit, sans doute, qu'en désespoir de cause j'avais porté le *Sexe faible* au théâtre de Cluny. Le directeur m'a écrit (dès le surlendemain de notre entrevue, le 30 juin) une lettre restée quelques jours à Croisset et qui m'est parvenue hier. Cette épître est pleine d'enthousiasme. Il trouve ma pièce "parfaite" et croit à "un grand succès d'argent"... Il va engager un jeune premier du Gymnase pour le rôle de Paul, et Alice Regnault pour celui de Victoire. Son intention est de jouer la pièce le plus tôt possible, au mois d'octobre.

p169

Je te prie de croire que je ne me monte pas le bourrichon du tout, me rappelant l'engouement de Carvalho, puis son refroidissement. Cependant, qui sait ? Je vais donc encore une fois remonter sur les planches, et me sens de force à affronter de nouvelles bourrasques ! Mais il me tarde d'être installé à *Bouvard et Pécuchet*, pour voir un peu la tournure qu'ils vont prendre. Les répétitions du *Sexe faible* me forceront à les lâcher. Mais j'aime mieux qu'elles arrivent maintenant que plus tard...

Pas n'est besoin de te dire, mon loulou, que dès que je serai revenu à Croisset, j'irai passer un dimanche avec vous.

Comme tu dois te trouver bien dans ta fraîche
maison de Neuville ! Après tous ces trimbalements,
il est doux de se reposer et de revoir Putzel !
Quel pot-au-feu je prendrai quand je serai de
retour, et quelle cruche de cidre !
Avec lesquels je voudrais avoir l'honneur d'être,
mon loulou,
Ton vieux
qui t'embrasse et te chérit.
à MADAME ROGER DES GENETTES.
Kaltbad, 14 juillet 1874.

Pourquoi vous ai-je rêvée cette nuit ? Vous étiez
bien portante, vous aviez recouvré la parole et je
vous faisais voir mon ancien logement à
l'Hôtel-Dieu de Rouen. Puis, j'ai mis à la porte
de mon petit appartement, rue Murillo, un
chroniqueur

p170

du *Figaro*, et je me suis réveillé comme j'étais en
train d'injurier l'honorable Villemessant.
Depuis quinze jours que je suis ici, je m'ennuie
à crever, car n'ayant apporté aucun livre, aucun
travail, je songe à moi, et du moment que l'on
songe à soi, on se trouve malade et on finit par le
devenir. Aujourd'hui, cependant, comme on m'a
donné une chambre plus large et que le moment
de mon départ approche, le pays commence à me
plaire et je m'en irai peut-être avec regret.
Ne sachant que faire, j'ai creusé deux ou trois
sujets, encore dans les limbes, entre autres un
grand livre en trois parties qui sera intitulé :
"Sous Napoléon III" ; mais quand le commencerai-je ?
à propos de Napoléon III, n'êtes-vous pas
écoeurée comme moi par messieurs les bonapartistes ?
Quelles sales canailles ! On a beau dire : je
ne crois pas à leur triomphe. Il y a un an, à
pareille époque, nous étions plus près de Henri V
que nous ne le sommes de Napoléon IV ; et
maintenant M de Chambord est définitivement coulé.
Il en sera de même bientôt du crapaud impérial. Et
puisque nous causons politique, je vous dirai que
notre amie me paraît en cette matière (comme
en beaucoup d'autres) très peu forte ; d'où lui
vient, par exemple, son acharnement contre le
père Hugo, qui est un homme exquis ? Plus on le
fréquente, plus on l'aime.
Autre guitare : le *Sexe faible*, comédie en cinq
actes, de Bouilhet, refaite par votre esclave
indigne, avait été l'année dernière reçue au
Vaudeville avec enthousiasme. Après l'échec du

Candidat on n'en a plus voulu. Perrin a trouvé qu'il était inconvenant de mettre sur les planches du Théâtre-Français

p171

une nourrice . Le ruffian nommé Duquesnel l'a refusée même. Alors, je l'ai portée à Cluny. Or le directeur de cette boîte m'a répondu, quarante-huit heures après, qu'il trouve cette pièce "parfaite" et compte avoir avec elle un grand succès d'argent. Il me parle d'engagements superbes. Il veut séduire à prix d'or, pour jouer le rôle d'une cocotte, Mme (qui en est une autre cocotte ; moi pas la connaître). Je vous jure que je ne me monte pas le bourrichon, ayant de l'expérience, hélas ! Cependant qui sait ? D'après ce que m'écrit le susdit directeur, le *Sexe faible* serait joué en octobre et les répétitions commenceraient en septembre. Tout cela va me déranger de mon roman des *Deux Copistes* , auquel je voudrais me mettre tout de suite en arrivant à Croisset. Je serai revenu à Paris vers la fin de la semaine prochaine et cinq ou six jours après réinstallé, je l'espère, dans ma maison des champs.

J'ai lu un livre qui fait joliment rêver :
l' *Histoire de la création naturelle* de Haeckel.
Je vous recommande aussi la *Conquête de Plassans* de Zola. Ce roman n'a obtenu aucun succès. Il n'en est pas moins fort ; c'est une oeuvre.
Vous n'imaginez pas la laideur des dames qui m'entourent. Quelles toilettes ! quelles têtes ! Toutes Allemandes ! c'est à vomir ! Pas un oeil éclairé, pas un bout de ruban un peu propre, pas une bottine ou un nez bien faits, pas une épaule faisant rêver... à des pâmoisons ! Allons, vive la France ! et surtout vivent les Françaises !
Je vous baise les deux mains, chère Madame.

p172

à GEORGE SAND.
Le Rigi, 14 juillet 1874.
Comment ? malade ? Pauvre chère maître ! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est

guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort* . On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

Et, à ce propos, vous m'envoyez dans votre dernière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard ! Allons donc ! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous. Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

à propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible* , m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il ! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu ; et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui prétendent s'y connaître. Car, enfin, voilà une oeuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny "parfaite", par celui des Français "injouable" et par celui de l'Odéon "à

p173

refaire d'un bout à l'autre". Tirez une conclusion maintenant ! et écoutez leurs avis ! N'importe ! comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées, parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre. C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'oeuvre d'un autre, à rogner, corriger, faire le pion ! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé ? Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui ai-je point caché mon opinion sur son compte ; *inde irae*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme ! chère maître ! Je n'ai pas votre tempérament ! Je ne suis pas, comme vous, toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensitif comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus. Ainsi la laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Rigi !!! Nom

d'un nom ! quelles gueules !
Dieu merci, "de mon horrible aspect je purge
leurs états !".

p174

à SA NIÈCE CAROLINE.

Kaltbad-Rigi (Suisse), mercredi soir,
6 heures. 15 juillet 1874.

Dieu merci, mon pauvre chat, voilà notre
correspondance devenue régulière. J'ai reçu
ta lettre partie de Paris vendredi dernier et une
antérieure renvoyée de Croisset.

Il fait ici une chaleur étouffante ! encore un
orage ! et je *tombe sur les bottes* , d'autant
plus que je ne peux piquer aucun chien dans
l'après-midi, à cause du tapage environnant et
surtout des sonnettes électriques. M'agacent-elles
le système ! me l'agacent-elles ! Enfin, dans
quatre jours mon compagnon arrive et, à la fin de la
semaine prochaine, sans doute vendredi (d'après-demain
en huit), je serai à Paris. Je ne vais pas y rester
longtemps et très prochainement j'irai vous voir.

Maintenant causons de mon beau neveu.

D'après ce que tu me dis, son état, suivant
Guéneau de Mussy, n'est pas bien grave. N'importe !

il faut se soigner *et aller aux Eaux-Bonnes*
malgré les affaires. Ah ! il n'y a pas à barguigner.
Vous pouvez très bien rester à Dieppe encore tout
le mois d'août, car les Eaux-Bonnes peuvent se
prendre dans n'importe quelle saison. Ce qui
n'empêche pas que, si j'étais de vous, j'avalerais
cette pilule, je subirais cette corvée le plus tôt
possible. Note que voilà longtemps que l'on
recommande les Eaux-Bonnes à ton mari : il ferait
mieux de se soigner une bonne fois plutôt que de
traîner toujours, de se préparer un mauvais hiver
et de finir par se

p175

flanquer quelque maladie sérieuse. Les affaires ?
eh bien, tant pis ! Il me semble que la santé doit
passer avant elles. La nature est plus forte que
nous et n'attend pas nos convenances.

Je conviens que la perspective d'un re-voyage
doit vous embêter. Cependant, c'est à toi d'être
raisonnable, mon Caro, de forcer ton époux à ce
déplacement. J'ai la plus grande confiance dans

les Eaux-Bonnes pour toutes ces affections-là, en ayant vu les résultats prompts et incroyables. Bien qu'Ernest regimbe à la locomotion, je parie que c'est un monsieur à *se frapper le moral*. Qu'il ne s'inquiète pas, mais qu'il se guérisse. Il est dans mon rôle d'oncle de vous prêcher, de vous tanner, de vous lavement. C'est donc ce que je viens de faire, après quoi je vous embrasse.

Vieux.

à LA MÊME.

Rigi, dimanche, 19 juillet 1874.

Ma chère Caro,

Nous partons ce soir de Kaltbad ; nous allons coucher à Lucerne ; demain, à Lausanne ; mardi, à Genève, et nous serons vendredi matin à Paris. Je vois que Monsieur mon neveu persiste à ne pas vouloir se soigner. Quand il sera très malade, il faudra bien qu'il s'y résigne ; et alors que deviendront ses affaires ? Est-ce pour imiter Melotte, pour faire l'artiste ? Je suis content qu'il ait vu Noël Guéneau de Mussy. C'est un homme plus sérieux

p176

que son cousin. Je l'ai autrefois connu, d'abord à Rouen, où il a dîné chez ton grand-père qui lui a fait un dessin pour lui expliquer je ne sais quoi sur les fractures du fémur que Guéneau n'avait jamais pu comprendre jusque-là ; puis je l'ai revu à Trouville, et chez Taine, dont c'est un grand ami. Enfin, cet excellent M Commanville a grand tort de ne pas suivre *illico* ses prescriptions.

Je ne peux pas le forcer à s'en aller aux Eaux-Bonnes, et je regrette de n'avoir pas ce pouvoir. Maintenant, n'en parlons plus.

Le Moscove a maintenant la goutte aux deux pieds. J'ai reçu de lui, ce matin, une lettre charmante, mais fort triste.

Le Sexe *faible* ne m'inquiète nullement. Qu'il réussisse ou ne réussisse pas, je m'en bats l'oeil, profondément ! M Vieux a tant d'orgueil qu'il est (je le crois du moins) inaccessible à la vanité.

Du reste, je me propose d'être à Cluny *terrible* et pas du tout bon enfant, pas du tout commode.

Adieu, pauvre chère fille ! Dans une dizaine de jours, j'espère être à Neuville et t'embrasser, car il a bien envie de te voir, ton pauvre

Vieux.

à LA MÊME.

Paris, vendredi, 4 heures, 24 juillet 1874.

Nous sommes arrivés ce matin à 7 heures. Je viens de me réveiller et j'ai la tête tout étourdie.

p177

J'ai reçu toutes tes lettres. J'irai voir Flavie, certainement. Mais, de ce pas, je me précipite vers le théâtre de Cluny.

Demain ou après-demain je t'écirai le jour de ma visite à Dieppe.

à bientôt donc, chère fille.

Ton Vieux.

à la MÊME.

Paris, 25 juillet 1874.

Ma Chérie,

malgré une nuit de douze heures, je continue à tomber sur les bottes. Il est vrai qu'aujourd'hui j'ai eu huit heures de voiture, et je ne suis pas au bout.

Mes affaires sont réglées à Cluny, qui compte plus que jamais sur *un grand succès d'argent*.

Bref, je prends demain l'express de 1 heure, mais j'irai coucher à Croisset pour me débarrasser de mes cantines, et prendre des chemises. Puis *lundi* j'espère dîner avec vous. Donc à lundi.

Je vous embrasse.

Ta vieille Nounou, qui s'ennuie de son joli poulot.

à TOURGUENEFF.

Dieppe, mercredi 25 juillet 1874.

Mon bon vieux Tourgueneff,

Je serai revenu à Croisset vendredi (après-demain) et, le samedi 1^{er} août, je commence,

p178

enfin, *Bouvard et Pécuchet* ! Je m'en suis fait le serment ! Il n'y a plus à reculer ! Mais quelle peur j'éprouve ! Quelles transes ! Il me semble que je vais m'embarquer pour un très grand voyage, vers des régions inconnues, et que je n'en reviendrai pas.

Malgré l'immense respect que j'ai pour votre sens critique (car chez vous le Jugeur est au niveau du Producteur, ce qui n'est pas peu dire) je ne suis point de votre avis sur la manière dont il faut prendre ce sujet-là. S'il est traité brièvement, d'une façon concise et légère, ce sera une fantaisie plus ou moins spirituelle, mais sans

portée et sans vraisemblance, tandis qu'en détaillant et développant, j'aurai l'air de croire à mon histoire, et on peut en faire une chose sérieuse et même effrayante. Le grand danger est la monotonie et l'ennui. Voilà bien ce qui m'effraie cependant... et puis, il sera toujours temps de serrer, d'abrèger. D'ailleurs, il m'est impossible de faire une chose courte. Je ne puis exposer une idée sans aller jusqu'au bout.

Autre histoire. Vous souvenez-vous d'une pièce de moi et de Bouilhet : *Le Sexe faible* ? Eh bien, après avoir été acceptée par le Vaudeville et reprise par moi, le Vaudeville n'en voulait plus, puis refusée par Perrin comme indécente, et trouvée "à remanier d'un bout à l'autre" par Duquesnel, elle est jugée par le théâtre de Cluny "excellente" et le directeur de ce tréteau subalterne compte avoir avec elle un grand succès d'argent. Admirez la contradiction de tous ces jugements ! Que dites-vous de tous ces imbéciles, de tous ces crétins pleins d'expérience ?

p179

Et tâchez, d'après leur opinion, de tirer une conclusion pratique ! Et songez que Mme Sand croit à ces messieurs et écoute leur avis ! Quoi qu'il en soit, la dite pièce sera jouée après celle de Zola, probablement en novembre. J'entrerai en répétition vers le milieu d'octobre. Cela va me faire perdre deux mois et peut-être me valoir de nouvelles avanies. Mais je m'en moque profondément. La moindre des phrases de *B et P* m'inquiète plus que le *Sexe faible* tout entier.

Votre dernière lettre me paraît mélancolique ?

Si je me laissais aller, je pourrais vous donner la réplique. Car moi aussi je suis terriblement embêté, par tout, et principalement par mon propre individu. Il me semble par moments que je deviens idiot, que je n'ai plus une idée et que mon crâne est vide, comme un cruchon sans bière. Mon séjour (ou plutôt mon oisiveté crasse) au Rigi m'a abruti. On ne devrait jamais se reposer, car du moment qu'on ne fait plus rien, on songe à soi et dès lors on est malade, ou l'on se trouve malade, ce qui est synonyme.

Et vous, mon pauvre vieux, comment va cette goutte ? Puisque Karlsbad vous avait fait l'année dernière beaucoup de bien, pourquoi n'en serait-il pas de même cette année ?

Si vous revenez vers le commencement de

septembre, il est possible que je vous voie à Paris, car j'y passerai peut-être à ce moment-là deux ou trois jours. En tout cas, je compte sur vous cet automne à Croisset. Mon bouquin sera en train et nous pourrons en causer jusque dans les moelles.

La politique devient incompréhensible de

p180

bêtise. Je ne crois pas à la dissolution de la Chambre. à propos de politique, j'ai vu à Genève une chose bien curieuse : le cabaret du père Gaillard, cordonnier et ex-général de la Commune... Je vous en ferai la description. *C'est tout un monde*, le monde comme le rêve la démocratie et que je ne verrai pas, Dieu merci. Ce qui va occuper le premier plan, pendant peut-être deux ou trois siècles, est à faire vomir un homme de goût. Il est temps de disparaître. Adieu, mon bon cher vieux. Donnez-moi de vos nouvelles et revenez-nous guéri. Je vous embrasse bien fort.

Votre.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Dieppe-Neuville, mardi 28.

Mon Bon,

Sexe faible est reçu par le théâtre de Cluny avec enthousiasme. Weinschenk, le directeur, croit "à un grand succès d'argent". Il engage pour le rôle de Paul un jeune premier du gymnase, et pour celui de Victoire une très belle cocotte ayant beaucoup de dentelles et de diamants, mlle Alice Regnault.

Les répétitions commenceront au milieu ou à la fin d'octobre, mais, si la pièce de Zola a du succès nous passerons beaucoup plus tard, ce que je souhaite. Ce serait drôle si le *Sexe faible* réussissait, en dépit de tout et de tous, y compris

p181

Monsieur ton père. (Ah ! je déclare n'avoir pas encore digéré la lettre de son subordonné. Il en est parfaitement innocent, j'en suis sûr. C'est précisément ce dont je l'accuse).

Bref, viens dîner à Croisset, *lundi* prochain. Nous causerons de tout cela.

à toi. Ton Vieux
qui ne lâche pas le morceau, j'ose le dire.
N B - J'ai découvert au Rigi un plagiat, ou
plutôt un vol littéraire de *Decorde* !!!
Informe-toi auprès des amateurs de Rouen de
la valeur d'une actrice qui se nomme Mme Larmet.
à GUY DE MAUPASSANT.
Dieppe, 28 juillet 1874.
Mon Cher Ami,
Comme le samedi est pour vous le jour sacro-saint
du canotage et que je ne suis resté à Paris
qu'un seul jour, qui était samedi dernier, je n'ai
pas pu vous voir en revenant de l'Helvétie.
Sachez donc que le *Sexe faible* est reçu avec
"enthousiasme" par le théâtre de Cluny et y
sera joué après la pièce de Zola, c'est-à-dire vers
la fin de novembre. Le nommé Weinschenk,
directeur de cette boîte exiguë, compte sur un
grand succès d'argent. Amen !
Il va sans dire que l'on trouve généralement
que je me déshonore en comparaisant sur un
théâtre inférieur ! Mais voici l'histoire : parmi les

p182

artistes que Weinschenk veut engager pour ma
pièce, se trouve la nommée Alice Regnault. Il a
peur qu'elle ne soit déjà prise par le Vaudeville
et que le Vaudeville ne veuille point la lâcher
pour moi. Voudriez-vous avoir la bonté de vous
informer adroitement de ce qui en est ?
Je serai revenu à Croisset vendredi soir, et
samedi je commence *Bouvard et Pécuchet* ! J'en
tremble, comme à la veille de m'embarquer pour
un voyage autour du monde !!!
Raison de plus pour nous embrasser.
à GEORGES CHARPENTIER.
Dieppe, mardi 28 juillet 1874.
Mon cher Ami,
Mon filleul Marcel doit commencer à savoir
écrire, ou bien il manquerait de précocité ? Dans
ce cas-là, priez-le de me répondre aux lettres que
je vous envoie.
Qu'il ne manque pas de dire que l'on m'adresse
les *appendices* de *Salammbô* . J'ai, hier,
renvoyé de Croisset, à Toussaint, les dernières
épreuves du texte.
La semaine prochaine, je vais me mettre enfin
à mon espouvantable bouquin, pour lequel je suis
tenté de faire dire des neuvaines, et je voudrais
bien ne plus m'occuper d'autre chose.
Vous saurez cependant que, cet hiver, je vais

derechef me livrer aux risées de la populace,

p183

puisque le *Sexe faible* est reçu au théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola.

Questions :

1 Avez-vous vu Renan ? - 2 Quand ferez-vous paraître la petite édition de *Saint Antoine* ?

- 3 Quand publiez-vous *Salammbô* ? - 4 (Quand publiez-vous) un tirage de *Bovary* ?

- 5 (Quand publiez-vous) les *Dernières Chansons* ?

Vous pouvez m'écrire à Croisset, où je serai revenu samedi.

Au commencement de septembre, je passerai quelques jours à Paris. Y serez-vous ? En tout cas, je compte vous voir (et vous avoir) à Croisset vers la fin dudit mois de septembre.

D'ici là, mon bon, je vous embrasse vous et les vôtres, et suis vôtre.

à ÉMILE ZOLA.

Croisset, près Rouen. Dimanche soir, 2 août 1874.

Mon cher Ami,

On me dit que l'événement de ce matin annonce le départ de Weinschenk pour les Menus-Plaisirs.

Aurions-nous un renforcement anticipé ?

J'en ai quelque peur, d'autant plus que ledit Weinschenk, qui devait m'écrire relativement aux engagements d'acteurs, ne m'a pas donné de ses nouvelles.

Tout à vous.

p184

Hier au soir, j'ai enfin commencé mes bonshommes.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi, 3 heures 6 août 1874.

C'est pour t'obéir, mon loulou, que je t'ai envoyé la première phrase de *Bouvard et Pécuchet*.

Mais comme tu la qualifies ou plutôt décores du nom de reliques et qu'il ne faut point adorer les fausses, sache que tu ne possèdes pas la vraie (phrase).

La voici : "Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert". Maintenant, tu ne sauras rien de plus, d'ici longtemps. Je patauge, je rature, je me désespère. J'en ai eu, hier au soir, un violent mal d'estomac. Mais ça ira : il faut

que ça aille. N'importe ! les difficultés de ce livre là sont effroyables. Je suis capable d'y crever à la peine. L'important, c'est qu'il va m'occuper durant de longues années. Tant qu'on travaille, on ne songe pas à son misérable individu. Rien de plus à te dire. Je vis solitairement comme un petit père tranquille, n'ayant pour compagnie que Julio. Et à propos de tranquille, Fortin trouve que j'ai l'air "calmé et plus brave homme". C'est possible, mais moi, je trouve que la Suisse m'a un peu abruti : premier point pour être convenable.

La question des Eaux-Bonnes est donc vidée, et à la satisfaction d'Ernest, puisqu'il s'épargne

p185

le voyage. A-t-il acheté le pulvérisateur ? Il doit être drôle, le bec ouvert devant l'appareil.

Tu m'as envoyé dans ta dernière lettre un mot sublime : "Je ne permets pas que l'on touche à mes chers anciens ", et, comme c'est à propos de Sénèque, cela m'a rappelé Montaigne disant : "Insulter Seneca, c'est m'insulter moi-même".

Tâche de trouver dans les journaux de Rouen (de mardi dernier ?) le discours en vers de Decorde à l'Académie. Quel morceau !

Adieu, pauvre chat.

Ton Vieux.

à MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, jeudi 6 août 1874.

Chère Madame,

Commencez, je vous prie, par remercier votre mari de m'avoir enfin répondu. Cet effort a dû lui coûter ! N'importe ! Assurez-lui, de ma part, qu'il est beau !

Quant à vous, je ne sais comment vous dire le plaisir que m'a fait votre charmante lettre. Vous *sévignez* comme un ange. Mais quelles longues vacances vous prenez ! Vous avez bien raison. Amusez-vous, humez le bon air de la plage. Je me suis promené sur celle-là bien souvent, autrefois ! et je n'aime pas à y retourner parce que j'y rencontre trop de souvenirs.

Pendant que Georges fainéantise à l'ombre de son vaste chapeau de planteur, *son auteur* travaille

p186

comme un nègre. Samedi dernier j'ai enfin commencé mon roman. Les premières pages sont dures à décrocher ! et avant que j'aie fini la dernière, bien des révolutions auront peut-être passé sur le macadam. L'important pour moi, c'est que le susdit bouquin va m'occuper pendant longtemps. Tant qu'on travaille, on ne songe pas à ses misères.

Le directeur de Cluny a l'air enchanté du *Sexe faible*. Aurais-je une revanche, comme on dit en style de feuilleton ? Ce serait drôle.

Quand nous reverrons-nous ? Vous savez que je compte sur votre visite, cet automne ; et je profite de mon grand âge pour vous baiser sur les deux joues, chère Madame, ainsi que mon filleul, et celle qui m'appelle

Habert

à LA PRINCESSE MATHILDE.

Vendredi matin, août 1874.

Comme il y a longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles, chère Princesse ! Je n'en avais aucune à vous donner de moi, qui fussent bien intéressantes.

Depuis un mois j'essaie de commencer un grand livre qui me donne un mal affreux ! et les soucis de l'Art, joints au vide de la solitude, ne me rendent pas précisément très gai.

L'évasion de Bazaine m'a paru un événement assez drôle. Quelle suite aura-t-il ? Je n'imagine rien de bon de notre avenir.

Je n'ai pu voir à Dieppe le Prince Napoléon.

p187

Il venait d'en partir, avec sa dame de compagnie, qui a été un sujet d'épatement pour les bourgeoises de la localité.

Comment allez-vous ? Vous seriez bien bonne de m'envoyer un peu de votre inqualifiable et chère écriture. Très prochainement du reste, j'irai peut-être un soir vous demander à dîner, car il faudra que j'aille bientôt à Paris pour mes affaires théâtrales. Je serai payé du dérangement par le plaisir de vous voir.

En vous baisant les deux mains, Princesse, je suis votre vieux dévoué.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset. Dimanche, 4 heures, 16 août 1874.

Quel beau temps ! ma chérie. Quel calme autour de moi, et quelle solitude ! Il faut être parfois robuste pour l'endurer. Mais enfin aucun bourgeois ne m'embête par ses discours ou le

spectacle de sa personne ! C'est l'important.
N'importe ! il y a des moments où le cœur s'ennuie.
Bouvard et Pécuchet continuent leur petit
chemin. J'espère avoir fini le premier mouvement
du premier chapitre dans quatre ou cinq jours ; ce
sera toujours cela de fait ! Mais la mise en train
est bien difficile...
Le bon Laporte est venu avant-hier m'inviter
pour jeudi prochain à déjeuner ou à dîner. Cette
question n'est pas encore réglée.
Julio s'est uni morganatiquement à une jeune

p188

personne de la maison Davy, répondant au nom
de Gilda. Je n'ai pas assisté au mariage. Voilà
toutes les nouvelles de céans.
Je suis bien aise que Laure le Poittevin t'ait
bien reçue. Je regrette de ne pas la voir plus
souvent pour causer ensemble de bien des choses et
des gens dont nous seuls nous souvenons.
As-tu au moins brillé dans ta conversation
sérieuse avec M Franck ? (...).
écris souvent de bonnes petites lettres à ce
pauvre vieux qui t'aime.
à LA MÊME.
Croisset, août 1874.
Sur le bateau de La Bouille où je suis revenu
de Rouen avec Bataille, j'ai vu une binette
gigantesque : celle de Lainé, l'associé de Pécuchet
(pas le mien). Du reste, je suis rentré, broyé
d'ennui par le spectacle de l' *élite* ! Aller
à Rouen est dur !
Julie y verra de ses deux yeux, à ce que m'a
prétendu l'interne d'Achille. Elle en a un qui est
toujours enflammé. C'est pourquoi on la garde à
l'Hôtel-Dieu, où elle paraît s'affaiblir, bien
qu'elle ne soit pas malade.
Je ne suis pas gai ! mais pas du tout ! Je
regrette plus que jamais (sans compter les autres)
mon pauvre Bouilhet, dont je sens le besoin à

p189

chaque syllabe de *Bouvard et Pécuchet* . Ce livre
est diabolique ! J'ai peur d'avoir la cervelle
épuisée ; c'est peut-être que je suis trop plein de
mon sujet et que la bêtise de mes deux bonshommes
m'envahit.

J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui, pauvre chat. Tu es au milieu de gens qui te plaisent. Tu t'amuses et probablement tu ris ! Moi, je tire sur ma cervelle pour faire venir des idées qui ont du mal à venir. Il pleut, et de loin je t'embrasse.

Vieux.

J'attends une description narrative, ou narration descriptive, du voyage d'étretat.

à LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 28 août 1874.

Comme tu as *de la société*, mon cher loulou ! Est-ce que, vraiment, cette brillante compagnie, cette suite de visites te retiendra à Neuville jusqu'à la fin d'octobre ? et que d'ici là le pauvre Vieux doit se résigner à n'avoir pas ta compagnie, à Croisset ? N'importe ! quand je serai de retour, si tu ne peux venir, j'irai te voir, car il m'ennuie de toi démesurément, pauvre fille. J'ai peur avec l'âge de ressembler tout à fait à ta grand'mère. *J'y tourne !* Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Rigi ne m'a pas fait de bien, moralement parlant. Je crois que les spectacles sublimes m'ont abêti.

p190

Cela tient aussi à *Bouvard et Pécuchet* qui me rongent. J'en viendrai à bout, cependant ! Le pauvre Moscové est de retour depuis deux jours, et plus malade que jamais. J'ai été le voir à Bougival (voyage embêtant à cause de l'omnibus ; il ne se doutera jamais du *sacrifice* que je lui ai fait) et nous avons passé notre temps à gémir et à nous attrister sur nos maux réciproques. Je n'échangerais pourtant pas les miens contre les siens. Bien entendu, nous n'avons parlé que de *Bouvard et Pécuchet* ! et, en somme, ça va mieux. Mais j'étais bien bas en partant de Croisset.

Je vais voir aujourd'hui Weinschenk et je saurai peut-être l'époque des répétitions. Elles n'auront pas lieu avant le mois de novembre (d'après le calcul de Zola). Il faut aussi que la question des engagements soit résolue maintenant. Adieu, pauvre Caro.

Deux bons baisers de

Vieux.

Julie pourrait dès maintenant rentrer à Croisset. Mais comme je ne trouve personne pour la soigner, j'aime mieux attendre qu'elle soit tout à fait bien. Elle verra d'un oeil ; pour le second, c'est fort douteux ! "Elle n'est pas facile",

m'a dit son infirmière.

p191

à LA MÊME.

Paris, dimanche matin, 30 août 1874.

C'est le moment de "te montrer sublime",
ma chérie. Néanmoins ton pauvre mari préférerait
sans doute se priver d'un aussi beau spectacle
(celui de la sublimité). Je le plains énormément,
car il n'est pas habitué à souffrir ! et
l'impossibilité de se rendre "à ses affaires" doit le
mettre en rage.

Je suis curieux de savoir jusqu'où ira la liaison
avec Mme Carvalho. Elle est très aimable et je la
crois pleine de raison ; mais elle n'a pas pour
moi le charme de Mme Viardot.

J'ai hier passé tout mon après-midi au théâtre
de Cluny. Il est probable que mes répétitions
commenceront vers le 10 novembre. On a engagé
deux ou trois artistes que je ne connais pas,
entre autres une demoiselle Kléber, qui vient
d'égypte, et dont Weinschenk est enthousiasmé.
J'irai demain voir pour deux de mes acteurs. J'ai
réglé les appendices à mettre à la fin de
Salammbô . On les imprime et l'édition paraîtra
dans très peu de jours, ainsi qu'un nouveau tirage
de *Madame Bovary* . On m'a envoyé de Strasbourg
une traduction de *Saint Antoine* avec préface
et biographie de l'auteur. La préface est très
élogieuse bien entendu... !

p192

Calme plat dans le bon Paris.

Bouvard et Pécuchet ont du revif, à distance.

Ce que j'ai fait me paraît mieux, et le reste se
tasse.

à LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 4 septembre 1874.

Je ne comprends goutte à l'entêtement d'Ernest !

Pourquoi se refuse-t-il à subir son traitement,
qui n'est pas bien rigoureux ? Tu lui diras
une dernière fois, de ma part, qu'il a tort et que
je souhaite qu'il ne s'en repente pas plus tard.

Maintenant, bonsoir, c'est son affaire. Aurait-il la
tête attaquée ? car sa conduite me paraît tenir
à la démence !

Tu dois avoir maintenant les Winter. Après

eux ce sera Mme Desgenetais, puis Frankline.
Donc, mon pauvre chat, il me semble que toutes
"les chambres d'ami" seront prises dans ta villa,
d'ici à longtemps, si bien que je ne vois pas le
moyen de t'y faire une visite sérieuse. Mais je
pourrais bien y aller dîner un dimanche. Il faudra
que je revienne à Paris vers la fin d'octobre.
Ainsi, pas de Caro à la fin du mois d'octobre
dans le pauvre Croisset ! Enfin, nous verrons à
nous arranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que
j'ai bien envie de bécoter ta chère mine. J'ai vu
Mme Brainne : son fils n'est pas aussi mal qu'on
te l'avait dit. En effet, la Princesse a été à
Arensberg, "ne pouvant faire autrement", mais elle
est revenue depuis plusieurs jours. J'ai vu hier,

p193

à dîner, chez elle, ton ancien ami le baron Larrey.
Il m'a dit que les Cloquet iraient probablement
à Dieppe sous très peu de jours. Au mois
d'octobre, j'aurai à Croisset la visite de Popelin
et de Giraud. Ma journée d'avant-hier a été
strictement occupée par l'enterrement de la mère de
Coppée ; jamais je n'ai vu une pareille douleur.
Le pauvre garçon faisait mal à voir. Je l'ai
presque porté pour descendre la grande avenue
du cimetière Montmartre. Dès qu'il m'a vu, il
s'est presque accroché à moi, bien que nous ne
soyons pas intimes. C'est là (à cet enterrement)
que j'ai vu pour la première fois l'ancienne passion
de la Divine, mon ennemi Barbey D'Aurevilly : il
est gigantesque ! Je t'en ferai la description...
Je compte être revenu dans mon humble asile
vers le commencement de l'autre semaine. Adieu,
pauvre chère fille. écris-moi de bonnes lettres si
tu en as le temps, ou plutôt prends-en le temps
et aime toujours
Vieux.
à LA MÊME.
Paris, lundi 7 septembre 1874.
Chère Caro,
J'ai reçu hier la visite de Xemer qui m'a remis
1 000 francs. Remercie-z'-en ton époux qui commence

p194

à devenir beau, malgré sa sciatique. Veut-il
que je me rende chez le fabricant de pulvérisateurs

pour lui reporter son instrument ? Rien ne me serait plus facile.
Mes compliments sur ta soirée de samedi. Les Dieppois ne pourront plus vous accuser d'être *fiers* ! Quant à moi, le même jour samedi, j'ai passé toute ma soirée à voir jouer deux de mes futurs acteurs dont je suis loin d'être enthousiasmé.
Je vais aller de ce pas chez Weinschenk pour lui communiquer mon impression peu favorable.
Et il faut que je m'entende avec Zola pour des engagements nouveaux. Si tous les autres sont comme ces deux-là, ce sera pitoyable ! Cette perspective ne laisse pas que de m'inquiéter ; tant pis, après tout... !
J'ai passé mon après-midi d'hier à lire un manuscrit de mon ami Dreyfous, qui est fort bête (le manuscrit). C'est une petite pièce en vers dont la première aura lieu lundi ou mardi prochain à l'inévitable théâtre de Cluny.
Dès que je serai rentré à Croisset (dans une huitaine) j'y aurai la visite du poète Théodore de Banville. Puis, au commencement d'octobre, j'aurai celle de Popelin et du Père Giraud.
Tu vois que, moi aussi, je *recevrai* ! Je me suis acheté une paire de chenets en fer pour mon cabinet, me préparant à piocher vigoureusement *Bouvard et Pécuchet* pour lesquels je me sens, au fond du coeur, un revif.
Tu ne me dis pas quels sont présentement tes hôtes ?
Mon serviteur émile a fait un petit voyage à Trouville "pour se distraire". Fortin m'a envoyé

p195

ce matin des nouvelles de Julie. On doit lui donner aujourd'hui des lunettes, c'est-à-dire qu'elle va bientôt sortir de l'hôpital. Il est probable que je la trouverai à la maison quand j'y rentrerai.
Il faudra que nous nous occupions de la loger quelque part, pour le temps où je ne suis pas à Croisset.
Adieu, pauvre chère fille. écris-moi encore ici pour la fin de la semaine, et aime toujours Ta vieille Nounou.
Décidément, le Rigi m'a fait du bien. Je monte les escaliers sans essoufflement et je suis beaucoup moins rouge et moins nerveux.
à LA PRINCESSE MATHILDE.
Septembre 1874.
Princesse,

Vous êtes-vous bien amusée chez M André ?
Popelin m'avait transmis son invitation. L'idée de vous trouver là-bas et de passer quelques jours avec vous me tentait beaucoup, mais je m'étais tellement trimbalé, depuis quelque temps, qu'il a fallu être raisonnable ; la semaine dernière d'ailleurs, j'étais *en proie* à une incommodité qui eût été fort désagréable pour les convives. Mais le lendemain m'a guéri. Je vous engage à vous méfier de cette petite épidémie qui court partout. Quel beau temps il a fait depuis un mois ?

p196

Vous n'imaginez pas le charme de la Normandie à cette époque. Je regrette que Giraud et Popelin n'aient pas été chez moi. Mais je les attends avant la fin du mois, le plus promptement même qu'ils le pourront.
Dimanche prochain j'aurai ici Théodore de Banville. étant très malade l'été dernier, il a témoigné l'envie de me faire une visite à la campagne ! Pourquoi cela ? Je n'en sais rien. Or, comme il s'est toujours montré pour moi charmant, je n'ai pu faire autrement que l'inviter, bien que nous ne soyons pas intimes. Il m'amènera un grand garçon de quinze ans qui passe pour son fils, mais qui est celui de Jourdan (du *Siècle*) ; c'est l'histoire de Bouilhet. Décidément les poètes sont de bons diables : ils élèvent les enfants des autres.
Dans une apparition de quarante-huit heures que j'ai faite à Paris (depuis que je vous ai vue), j'ai cabotiné en vue de *Sexe faible*, lequel entrera en répétition vers le 15 courant.
J'ai bien peur que ce ne soit joué d'une façon pitoyable. à la grâce de Dieu, après tout ! Le sort de ma pièce m'inquiète beaucoup moins que la plus petite des phrases du roman que j'écris.
Après d'atroces difficultés au début, j'ai fini par attraper le *ton* et je crois que ça ira, mais d'ici à la terminaison que de désespoirs ! J'y perdrai le peu de cheveux qui me restent.
Tout ce que je vous dis là n'offre pas grand intérêt, mais de quoi vous parler ? Ma vie extérieure est très plate, sans les moindres agréments

p197

ni la moindre aventure ; ma solitude est complète.
Je n'ai que mes rêves littéraires pour me tenir
compagnie. Quant aux souvenirs, j'en suis accablé
comme un vieux.

Je songe à vous avec attendrissement et je vous
baise les deux mains, Princesse.

Votre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, dimanche 13 septembre 1874.

Ma Chérie,

Je serai revenu à Croisset jeudi, pas avant, car
il faut que je reste ici jusqu'à mercredi pour
assister à une première de Cluny qui m'intéresse.

J'ai passé mon après-midi à une répétition
pour juger du mérite de divers acteurs, et je
recommence demain et mercredi ce même exercice.

J'ai trouvé une actrice qui vient de Rouen et
qui a du talent, Mme Harmet.

J'ai refusé un acteur pour le rôle du Ministre
et j'attends avec impatience l'audition de
Mlle Kléber, destinée à celui de la Cocotte.

Malgré tes répugnances et ton sinistre pressentiment,
je crois que le *Sexe faible* peut réussir.

D'ailleurs, pourquoi ne pas faire jouer une
chose que l'on trouve bien ? et puis, je deviens de

p198

plus en plus indifférent à ce que *on* peut dire.
Car *on* me semble de plus en plus bête. *ON*
n'est jamais content. *On* ne sait ce qu'il veut.
Enfin, j'exècre cet incessable *on* , et la
moindre page de *Bouvard et Pécuchet* m'inquiète
plus que le sort du *Sexe faible* .

Le notaire Duplan a été (à propos de *B et P*)
charmant pour moi. J'ai passé avant-hier deux
heures chez lui. Et il m'a écrit, séance tenante,
quatre pages de renseignements sur les testaments.
Mon petit ami Guy de Maupassant doit demain
m'en donner sur les copistes du ministère.

Je viens de finir, aujourd'hui même, de corriger
la dernière épreuve de *Salammbô* avec appendice.

Les Charpentier reviennent de Dives mardi.

Voilà, pauvre chat, toutes les nouvelles. Quant
à aller te voir samedi prochain, franchement, je
ferai mieux de rester dans mon humble asile !

D'ailleurs, dimanche prochain, je dînerai chez
Mme Lapière, qui m'avait invité pour aujourd'hui.

Et puis, mon pauvre loulou, avec tous ces
trimbalages, le roman n'avance pas, et je voudrais
bien avoir fini mon introduction avant de revenir
à Paris, vers la fin d'octobre.

Mais quand Frankline sera partie, qui t'empêche de venir me faire une visite ? Note que je vais avoir Banville pendant un jour, puis Popelin et Giraud. Si je vais à Dieppe, je ne ferai plus rien.

En désespoir de cause, j'irai si tu ne viens pas !

Adieu, pauvre chou.

Ta vieille Nounou.

p199

à GEORGES CHARPENTIER.

Paris, jeudi matin, septembre 1874.

Mon cher Ami,

J'ai vu hier au soir Renan, qui m'a fait part de ce qu'il voulait exécuter pour moi. Je crois son idée excellente. Venez donc demain matin, à l'heure qu'il vous plaira. Je vous conterai la chose. De plus, je dois ce soir me trouver avec quelqu'un de fort influent aux *Débats*.

S'il en est encore temps, une remarque pour Toussaint : dans le Buddha, un homme appelé Simon, c'est *Siméon*.

Apportez-moi ce que vous avez de journaux.

Il importe que la *collection* des articles sur *Saint Antoine* soit *complète*. Cela est indispensable pour le travail que Renan m'a positivement promis.

Tout à vous, et deux bécots au filleul.

Votre.

AU MÊME.

Paris, septembre 1874.

Mon cher Ami,

J'ai oublié de vous dire que bientôt :

1 Je vais regagner ma maison des champs ;
donc pressez l'impression de *Salammbô*, si vous voulez que les épreuves soient prêtes avant mon départ ;

2 Les *Dernières Chansons* sont chez vous depuis

p200

hier. Il faudrait faire faire tout de suite des spécimens pour les couvertures.

J'irai chez vous à la fin de la semaine. Mais pas pour déjeuner. C'est trop dangereux !

Je m'absente de Paris pour deux ou trois jours.

Tout à vous, mon bon. Votre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset. Samedi soir, 5 heures 19 septembre 1874.
Comment ! pas de lettre ! Vieux croyait bien
en trouver une, ici, à son retour ! et Vieux en
est d'autant plus marri qu'il se trouve présentement
souffreteux. Depuis jeudi matin, je suis en
proie à une colique abominable ; à peine si je
peux me tenir sur mes jambes. Je ne fais que
monter et descendre l'escalier. Enfin, si je ne vais
pas mieux lundi, j'emploierai des moyens énergiques !
Cette indisposition me cause une telle
fatigue que j'ai dormi hier quatorze heures
d'affilée, et cette nuit douze.
J'ai trouvé ici Mlle Julie, enchantée d'être
revenue dans sa maison et d'y voir ! Il lui semble
qu'elle renaît. Elle distingue des choses qu'elle
n'avait pas vues depuis plusieurs années. Cependant
elle est loin d'être guérie ; son oeil droit se
rétablit difficilement.
On m'a renvoyé aujourd'hui, de Paris, la lettre
ci-jointe, à laquelle je *prie* ton mari de faire
droit. Je croyais cette affaire terminée. Qu'elle
le soit donc ! et promptement.

p201

Autre réclamation audit sieur Commanville :
MON VIN ! Je ne vois venir aucune barrique de vin !
J'ai beaucoup cabotiné pendant ces derniers
jours. Mes acteurs seront satisfaisants. J'en aurai
même quelques-uns de bons, entre autres Mme Hamet
(celle qui a joué dans les *Deux Orphelines*
le rôle de la Frochard). Pour ma Cocotte,
j'en aurai une *très* belle (Cocotte),
Mlle Kléber, mais j'ignore son talent.
Peragallo (l'agent dramatique) m'a demandé la
Féerie, sûr, dit-il, de la placer. Je la lui
donnerai quand je reviendrai à Paris, vers la fin
d'octobre, sans doute. Je voudrais d'ici là avoir
fini l'introduction de *Bouvard et Pécuchet*.
Je me sens en bonne disposition de travail. Mais
je suis gêné par mes désordres intestinaux qui
m'empêcheront demain d'aller dîner chez
Mme Lapierre.
J'espère que demain matin j'aurai des nouvelles
de ma pauvre fille. *Il faudra* que tu viennes
pendant le mois d'octobre, mon loulou, d'abord pour
me voir et puis pour décider que faire de Julie
pendant mes absences.
Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse tendrement.
Ta vieille Nounou.
Mes amitiés à Frankline. Je regrette de n'être
pas en tiers dans votre aimable société.

à GEORGES CHARPENTIER.

Croisset. Dimanche matin 20 septembre 1874.

ô Georges,

Voici la chose : Renan, me croyant à Paris (d'après ma carte de visite déposée à sa porte), me donne rendez-vous pour *jeudi prochain* . à partir de deux heures, il sera chez lui. Donc, mon bon, transportez-vous z'y, s v p.

Comment s'est passée la lecture de Zola ? A-t-on commencé les répétitions ? est-il content ?

Je travaille fortement et vous embrasse *tretous* .

Votre.

à EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mardi 22 septembre 1874.

Votre lettre du 12 m'est arrivée à Paris comme j'en parlais, étant venu dans la nouvelle Athènes pour cabotiner ; nous recauserons de cela tout à l'heure.

Comme vous êtes triste, mon cher ami ! Votre découragement m'afflige. Vous regardez trop au fond des choses. Quand on réfléchit un peu sérieusement, on est tenté de se casser la gueule.

C'est pourquoi il faut agir. Le livre qu'on lit a beau être bête, il importe de le finir. Celui qu'on

entreprend peut être idiot, n'importe ! écrivons-le !

La fin de *Candide* : "Cultivons notre jardin"

est la plus grande leçon de morale qui existe. Je ne comprends pas que vous passiez votre temps à pêcher et à chasser. Soyez sûr que ce sont des occupations funestes. La "distraction" ne distrait pas - pas plus que les excitants n'excitent.

J'ai beau être névropathe, au fond je suis un sage.

Or je vous conjure, je vous supplie, de vous remettre à la besogne bravement, sans tourner la tête derrière vous.

Le Rigi, où je me suis embêté à périr, m'a fait du bien. Mes étouffements ont diminué et je monte les escaliers comme un jeune homme. à mon retour ici, au mois d'août, j'ai enfin commencé mon roman, lequel va me demander trois ou quatre ans (c'est toujours ça de bon). J'ai cru d'abord que je ne pouvais plus écrire une ligne. Le début a été dur. Mais enfin, j'y suis, ça marche ou du moins ça va mieux.

Le *Sexe faible* passera après la pièce de Zola (à la fin de décembre ?). Tout le monde trouve que

je me déshonore en figurant sur un bouisbouis
aussi piètre que le théâtre de Cluny, mais je m'en
bats l'oeil complètement.

Je vous recommande comme spectacle d'aller
dans le vestibule de Nadar, à côté de Old England.
Vous y verrez : 1 la photographie d'Alexandre
Dumas, grandeur nature ; et 2 le buste du même
Dumas. Ce qui prouve que la modestie est
inséparable du vrai mérite. De plus, il va faire une
préface à *Manon Lescaut* et une préface à
Paul et Virginie . Voilà de ces choses qui
consolent. D'ailleurs, on ne doit pas se plaindre d'une
époque

p204

où il arrive des histoires comme celles de la
sentinelle de Bazaine. Quel joli sujet
d'opéra-comique !
N'importe ! la bêtise moderne m'épouvante !
Elle monte de jour en jour ! Où fuir ?
Le pauvre Tourgueneff était repris de sa goutte
la dernière fois que je l'ai vu. Il m'a parlé de
refaire un dîner *artistique* comme celui de
l'hiver dernier - c'est chose convenue, n'est-ce
pas ? - et qui aura lieu dès que je serai à Paris,
c'est-à-dire vers la fin d'octobre probablement.
D'ici là, je vous embrasse, mon cher vieux.
Votre.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, 5 heures, 24 septembre 1874.

Mon pauvre Caro,
voilà deux lettres de toi qui ne sont pas gaies,
surtout celle de ce matin ! Comment se fait-il
qu'ayant près de toi ton amie Frankline, tu sois
d'une pareille humeur ? Tu devrais la reconduire
et venir faire une visite à Vieux pour causer avec
lui, ne serait-ce qu'un jour.

Ma dysenterie a disparu devant le laudanum
et le bismuth. Et *Bouvard et Pécuchet* se
portent très bien. Voilà comme les temps se
suivent et ne se ressemblent pas. Au mois d'août
j'étais dans une situation d'esprit abominable,
désespéré de tout à me casser la margoulette, et
depuis huit jours, malgré mon ventre, ça va
merveilleusement. Espérons

p205

qu'il en sera de même bientôt de ma chère fille. J'ai été hier dîner chez Lapierre. Madame était dans son lit, ayant un érysipèle à la face, par suite de la piquûre d'un moustique. Convives : Mmes Brainne et Pasca et le sieur Houzeau. J'étais invité à aller passer la semaine à Reuilly, chez Mme André. Mais j'ai autre chose à faire que de me trimbaler dans les châteaux. D'ailleurs, mes bonshommes m'amuse plus que la société des riches.

à l'heure qu'il est, on enterre le père Risler (un sujet de moins pour mes conversations dans mes visites aux bourgeois de Rouen).

Maintenant, attention à ce qui suit, et *réponse immédiate*, je t'en prie :

1 L'économe de l'Hôtel-Dieu m'a envoyé ce matin la note de Mlle Julie s'élevant à la somme de 388 francs. Il me serait difficile de les envoyer, puisque je n'en possède que 250. Elle en a 300 ; mais Bidault doit en avoir à elle.

Que dois-je faire ?

2 Et *mon vin* ? je ne le vois pas venir.

Il y avait encore une troisième question dans ma dernière lettre. Je ne me souviens plus de laquelle.

Elle était adressée à ton mari.

Sent-il que les Eaux-Bonnes lui fassent du bien ?

Je crois que Théodore de Banville viendra me voir dans huit ou dix jours. Quant à Popelin et à Giraud, aimes-tu mieux que je les invite pendant que tu seras là ? Ce sont d'aimables gens.

Mais si tu ne dois rester (au mois d'octobre) que peu de jours ici, j'aime mieux être seul avec

p206

Caro. J'imagine que Weinschenk m'appellera à Paris plus tard qu'il ne l'avait dit.

Adieu, pauvre chère fille.

Vieux t'embrasse tendrement.

à GEORGE SAND.

Croisset Samedi, 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Rigi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début n'a pas été commode, il a été même "espovantable" et j'ai "cuydé" en périr de désespoir ;

mais à présent ça va, j'y suis ; adviene que pourra ! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. Nous verrons. Ah ! si je le menais à bien...

quel rêve !

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore) et "qu'affrontant la publicité du théâtre", je comparaitrai sur les tréteaux de Cluny, probablement vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible*. Mais Carvalho aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil bouis-bouis. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce, et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour

p207

faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause générale de délire ? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires sont changées. Si on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus ! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *candidat*. Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques ; cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au reste, je m'en bats l'oeil profondément et le sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman. L'esprit public me semble de plus en plus bas. Jusqu'à quelle profondeur de bêtise descendrons-nous ? Le dernier livre de Belot s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept cents en six mois, et il n'a pas eu un article ! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *Une Chaîne* de M Scribe !... La France est malade, très malade, quoi qu'on dise ; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique :
1 l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle ;
2 l' *Histoire d'un diamant* , du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des deux Mondes* du 1er septembre) ; 3 le vestibule de l'ancien établissement de Nadar,

p208

near Old England, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur nature.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre : Qu'est-ce que tout cela fait ? Mais tout fait ! et nous crevons par la blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

"L'Europe qui nous hait nous regarde en riant", dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire !

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset Jeudi 1er octobre 1874.

Mon Loulou,

(...) J'attends lundi 500 francs. Ernest me donnera les autres 500 francs plus tard. Qu'il n'oublie pas non plus de payer mon terme le 15 courant ! Je voudrais bien qu'il me donnât mes comptes, pour que je sache enfin ce que je possède et que je ne sois pas toujours à lui demander de l'argent. Je voudrais que nous prissions des époques fixes. J'ai peur de me réveiller un beau jour sans le sol !

Ce que je désire d'abord, c'est voir ma pauvre nièce ! En quatre mois, rien que deux jours ! pas plus !

Il me semble d'ailleurs que nous avons besoin de conférer ensemble et que ça nous fera du bien.

p209

Je me réjouis en songeant que je n'ai plus qu'une quinzaine à passer dans la solitude, car je compte sur toi le 15 prochain, ma chérie.

Depuis que je suis revenu ici, j'ai fait sept pages ! Mon premier chapitre sera terminé quand tu viendras.

J'espère que la peinture, *cultivée* dans la compagnie de ta chère Frankline, t'aura un peu remonté le moral.

Adieu, pauvre chat. Mille tendresses de Vieux.

Je suis bien fâché que vous ayez raté votre location de Pissy. Il me semble que depuis quelque temps ça ne va pas (...).

à LA MÊME.

Croisset, jeudi 8 octobre 1874.

Je viens d'écrire à Zola et à Weinschenk pour leur demander l'époque où l'on m'appellera. De plus, Banville doit passer lui-même au théâtre. D'ici à très peu de temps, j'aurai une réponse et nous saurons à quoi nous en tenir, mon loulou. J'ai reçu lundi les 500 francs de Daviron. Mais

j'attendais une lettre de toi, pour "t'en accuser réception".

Banville est venu ici, dimanche soir, avec son fils, jeune homme âgé de 15 ans, et qui a l'air d'une petite demoiselle. Je les ai menés à la Bouille (naturellement) et ils sont repartis mardi soir.

p210

Le dit Banville m'a donné pour le *Sexe faible* quelques bons avis que je tâcherai de suivre. Tourgueneff m'a envoyé hier trois articles d'une gazette de Berlin sur *Saint Antoine*. L'auteur de ces articles, qui est un de ses amis, demande à traduire *Salammbô*. Quand tu seras ici, tu me traduiras, toi, lesdits articles élogieux à la gloire de Vieux.

Bouvard et Pécuchet arrivent dans leur maison de campagne ; j'espère avoir fini le premier chapitre ou introduction à la fin de la semaine prochaine. Je suis comme toi, je n'ai aucune envie de m'en aller à Paris, ce beau pays m'attirant de moins en moins.

Pas drôle, hein, la compagnie des Lillebonnais !
Je te répète *qu'il n'y a que moi*.

Il est vrai que samedi j'étais très souffrant. Ces mêmes douleurs qui sont, je crois, la suite de ma dysenterie, ne m'ont définitivement quitté qu'hier.

Adieu, pauvre chérie. Il me tarde de te voir.

Nous avons bien des choses à nous dire.

Je t'embrasse.

Ta vieille Nounou.

à ÉMILE ZOLA.

Croisset, jeudi 8 octobre 1874.

Mon cher Ami,

Comment vont les répétitions ? Charpentier

m'a écrit que vous étiez désolé. Est-ce vrai ?

Pouvez-vous me dire le moment précis où vous

p211

croyez être joué ? J'aurais besoin de le savoir pour mes petites dispositions personnelles.

Donnez-moi quelques détails sur votre affaire ; vous me ferez plaisir.

Tout à vous.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche 11 octobre 1874.
Weinschenk, Zola et Banville m'ont répondu
que je ne serais pas appelé à Paris, avant la
première quinzaine de décembre. Donc, mon
pauvre loulou, tu vas pouvoir passer à Croisset
tout le mois de novembre comme c'était ton
intention. Tu sais que je compte là-dessus absolument
et si tu me faisais la "crasse" de manquer à ta
parole, je serais indigné, ou plutôt déçu, car
Vieux ne peut s'indigner contre sa chère fille.
La pièce de Zola sera jouée vers le 25. J'irai
voir la répétition et la première, tant pour
l'auteur que pour moi-même. Ce sera un dérangement
de deux jours. Après la pièce de Zola,
on jouera (par charité), le *Mangeur de fer*
d'Ed Plouvier, qui crève de misère et de maladie.
Je pourrais réclamer mon tour, mais je n'en fais
rien, d'autant plus que ce retard m'arrange.
J'aurai le temps, d'ici là, de mettre bien en
train mon premier chapitre (celui de l'agriculture),
lequel commence à se dessiner nettement
dans mon imaginative. Mon Prologue sera fait
demain ; il me manque, pour l'avoir fini, de m'être
promené la nuit avec une chandelle dans le

p212

potager, excursion que je vais accomplir ce soir.
Il est probable que samedi prochain j'irai avec
Laporte voir la ferme modèle de Lizors.
As-tu trouvé des serviteurs ?
Vite une réponse définitive sur tes projets.
N B - Que faut-il que j'écrive au fermier
de Deauville ?
Adieu, pauvre chat. à bientôt, enfin.
Deux bons baisers de
Vieux.

à ÉMILE ZOLA.

Croisset, dimanche 11 octobre 1874.
Merci de votre bonne lettre, mon cher ami, et
de tous les détails que vous me donnez.
Loin d'être contrarié pour le retard de ma
pièce, *il* me fait plaisir.
Et je profiterai de vos conseils. Dès que je
serai débarqué à Paris, j'irai vous voir.
Prévenez-moi un peu d'avance, pour que je
puisse me rendre à votre répétition générale et à
votre première. J'y serai, comptez là-dessus.
Tout à vous. Votre.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Croisset, jeudi 15 octobre 1874.
Il me semble, mon loulou, *que* : puisque tu ne

resteras *que* quinze jours dans le pauvre
Croisset,

p213

tu pourrais bien activer tes emménagements, afin
de venir ici plus promptement. Une semaine et
demie pour faire tes paquets ! ça me semble
"exagéré". Allons, dépêche-toi ! voyons ! et
arrive.

J'ai peur d'être, pendant que tu seras près de
moi, appelé à Paris. Ce sera, y compris l'aller et
le retour, quatre jours de moins à jouir de ta
compagnie.

Samedi prochain, je vais voir la ferme de Lizors.
Un des jours de la semaine prochaine j'irai à
Rouen pour conférer avec le jardinier Beaucantin,
auquel j'ai demandé un rendez-vous. Je prépare
actuellement mon premier chapitre (l'agriculture et
le jardinage). L'introduction est faite. C'est bien
peu comme nombre de pages, mais enfin je suis en
route, ce qui n'était pas commode. Mais quel livre !
Hier au soir, à minuit, j'en suais à grosses gouttes,
bien que ma fenêtre fût ouverte. Le difficile dans un
sujet pareil c'est de varier les tournures. Si je
réussis, ce sera, sérieusement parlant, le
comble de l'Art.

Lundi, Raoul-Duval est venu m'inviter à dîner
pour le lendemain, et mardi j'ai fait chez lui un
dîner très gentil avec M et Mme Lapierre, et
Lizot, qui n'a pas été officiel. Mme Lapierre
trouve que le jeune Baudry est devenu si ennuyeux
qu'il en est *infréquentable*. Elle ne peut plus le
voir sans dormir immédiatement.

Adieu, pauvre chat. Active tes préparatifs et

p214

viens causer longuement dans le cabinet de
Vieux.

Julie m'ennuie à force de me demander quand
viendra "Mme Commanville". La voilà rassurée,
ce qui ne l'empêche pas de toujours pousser des
soupirs, comme un accompagnement de sa claudication.
à LA MÊME.

Croisset, mardi, 3 heures, 20 octobre 1874.

Pauvre Chat,

à quelle heure dois-je t'attendre samedi prochain ?
Je dis samedi, puisque tu restes inflexible.

Tu feras bien de venir. Je ne suis pas très gaillard, ni au moral, ni au physique. Je crois qu'en vieillissant la solitude me devient plus difficile à porter. *Bouvard et Pécuchet* allaient merveilleusement la semaine dernière, mais depuis que je me suis dérangé pour aller à Lizors, il y a une forte baisse, et dimanche je me suis ennuyé à mourir.
Hier j'ai été voir le sieur Beaucantin qui ne m'a donné *aucun* renseignement.
Dis-moi comment ton mari a supporté le voyage de Marseille.
Le bon Laporte vient dîner chez moi jeudi.
Peut-être sera-ce une raison pour t'avoir un peu plus tôt, car je sais que ce troubadour te plaît.
Je t'embrasse.
Ton vieux Cruchard.

p215

à GEORGES CHARPENTIER.
Croisset, dimanche 25 ? octobre 1874.
Mon cher Ami,
J' *en étais sûr* ! moi qui connais les hommes !
Voici ce que j'ai envie de faire :
Quand je serai revenu à Paris, j'irai lui demander mon tas de journaux et lui parlerai de ce qu'il m'avait promis, carrément, sans ambages, ni circonlocutions.
Quand sera-ce ? Mon départ dépend de la première de Zola. Son inquiétude m'inquiète. Il me semble pourtant que les acteurs qui jouaient dans les *Bêtes noires du Capitaine* étaient suffisants. Quand vous verrez le dit Zola, priez-le de m'écrire, s'il a le temps. Je voudrais bien savoir à peu près l'époque de sa première.
à vous, mon bon, et à toute la smalah.
Tendrement vôtre.
Je pioche d'une façon gigantesque.
à émile ZOLA.
Croisset, mercredi, 5 heures 28 octobre 1874.
Votre lettre m'est arrivée ce matin, comme j'allais partir.
Vous ne serez pas joué avant mercredi, sans

p216

doute ? Dans ce cas-là, je partirai lundi, et dès le

soir j'irai chez vous.
Si vous êtes joué lundi, vous me verrez samedi
(car je tiens à voir votre répétition générale).
J'attends donc un mot de vous pour me mettre
en route.
Donc, à bientôt, mon cher Zola.
Votre.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Paris, mardi, 6 heures soir, 3 novembre 1874.
Mon pauvre Chat,
Je tombe sur les bottes, car je suis en courses
depuis le matin et il faut que je m'habille pour la
première de Zola qui a lieu ce soir.
Je vais peut-être dîner chez toi, si j'y trouve
ton mari que je n'ai pas encore vu. Demain
re-rendez-vous avec Weinschenk et Peragallo.
Ma lecture du *Sexe faible* est fixée au 19
prochain (de jeudi en quinze). J'aurai le temps
d'avoir fini ma ferme. Weinschenk veut engager
Lesueur, du Gymnase, et me paraît toujours
enthousiasmé... ?
Mes maux de ventre ont complètement disparu.
Je serai à Croisset pour dîner jeudi ; c'est alors
que j'arriverai par l'express de l'après-midi.
Deux bons bécots de
Ton vieux oncle.

p217

à ÉMILE ZOLA.
Croisset, mardi soir 10 novembre 1874.
Mon cher Ami,
Vous m'oubliez, car vous m'aviez promis de me
donner des nouvelles de vos "Héritiers".
Comment s'est passée la représentation de
dimanche ?
Etc., etc. !
Tout à vous.
à SA NIÈCE CAROLINE.
Rouen, samedi, 3 heures, 14 novembre 1874.
Zola m'a écrit, hier, que je ferais bien de
venir tout de suite à Paris, pour surveiller les
engagements d'acteurs avant ma lecture. Il me
dit de prendre garde à Mlle Kléber et de ne pas
faire comme lui, c'est-à-dire de ne pas me laisser
leurrer, bernier. De plus, Jules Godefroy m'a
écrit ce matin qu'il tenait à ma disposition les
notes agricoles que je lui avais demandées.
Donc, ma chérie, je m'en irai lundi avec un
"des Chapeaux..." et je dînerai chez toi.
Mon intention était de t'écrire une vraie lettre
pour répondre aux choses gentilles que contenait

la tienne ; mais à peine avais-je la plume en main

p218

que Nion est entré. Sa visite a duré près de trois heures ! Il en est six maintenant. Du reste, elle ne m'a pas ennuyé, car il m'a conté des potins de Rouen assez drôles.

J'attends immédiatement le jeune Philippe. Laporte, dînant demain rue de la Ferme, reviendra pour déjeuner. J'emploierai mon après-midi à faire mes paquets. Jamais je n'ai été moins content de partir. Tantôt, quand j'ai vu Julio s'en aller, j'ai été pris d'un mouvement d'amertume inconcevable. Ce trimbalage régulier de Paris à Croisset et de Croisset à Paris me devient lourd !

Et il faisait aujourd'hui un temps splendide. Je me suis promené pendant une heure sur la terrasse. Les feuilles des boules de neige étaient absolument pareilles à des feuilles d'or. Elles se détachaient sur le bleu du ciel avec une violence artistique.

Adieu, pauvre chat, à bientôt.

Je t'embrasse à deux bras bien tendrement.

Ta vieille ganache d'oncle.

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Mardi soir, minuit, 17 novembre.

Mon cher Ami,

Le *Sexe faible* a dû, aujourd'hui, être porté à la censure.

Weinschenk a peur pour le *ministre*, mais si on supprime le mot *ministre*, le rôle n'existe plus et la

p219

pièce devient incompréhensible. Le général peut être un général suisse (suisse - oh très bien !) mais *ministre* est irréductible... c'est à prendre ou à laisser.

écris à ton père ce que tu jugeras convenable.

Tu connais la question aussi bien que moi, et il s'agit de tes intérêts plus que des miens.

Si ton père et Beauplan nous soutiennent (et ils peuvent nous soutenir puisque les censeurs ne relèvent que d'eux, et d'un seul quoi qu'on en dise) nous sommes sauvés. Sinon, non.

En désespoir de cause, j'écris (encore une fois)

à d'Osmoy ! et je préviens R Duval pour qu'il parle à son cousin Chabaud-Latour. Je ne puis faire davantage.

Je sais *pertinemment* que Weinschenk compte sur un grand succès d'argent.

Le Sexe *faible* est son dernier enjeu et il fera tout ce que je voudrai. Mais si là encore on supprime le ministre, bonsoir !

Je ne cache point que je suis gorgé d'amertume et que je commence à en avoir assez et même à en avoir trop !

IL ne serait peut-être pas mal que tu fasses le voyage de Paris, Dimanche. ça en vaut la peine.

Au reste, c'est ton affaire.

Je prévois que ton père ne va pas te répondre, moyen commode de se tirer des pas difficiles, et que le Sexe *faible* sera arrêté par la censure ; mais *ils* s'en repentiront.

Je t'embrasse, ton

p220

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 22 novembre 1874.

Non, mon loulou, je n'irai pas dîner chez toi demain, parce que je ne sais où j'irai en sortant de ma lecture et que d'ailleurs je serai éreinté.

Mais si tu passes dans mon quartier, vers 6 heures, informe-toi si je suis rentré, et daigne monter mes étages. Aujourd'hui je me repose. Je n'irai pas à Saint-Gratien, voulant ménager mon galoubet pour demain.

Je crois que je me suis engagé dans une sottie affaire. Montigny, que j'ai vu hier, m'a refusé Lesueur. C'est le début !

à bientôt, pauvre chat.

Ton vieux.

Quel dommage que tu ne sois pas venue hier !

Il y avait un petit dîner bien gentil ! Frais perdus !

à PHILIPPE LEPARFAIT.

Entièrement inédite.

Vendredi soir.

Mon Bon,

J'ai retiré ma pièce (ou plutôt notre pièce) de Cluny. Le personnel que m'offrait Weinschenk était impossible. Je me préparais une chute carabinée. Zola, Daudet, Catulle Mendès et Charpentier, auxquels je l'avais lue, étaient désespérés

p221

de me voir jouer sur de pareils tréteaux. Je me suis entêté, car je n'aime pas à reculer, mais après avoir vu le *Mangeur de fer* et Montigny refusant de me donner Lesueur, il a fallu se rendre à l'évidence. De plus W et moi n'avions pas pensé que cette pièce exige pour les femmes de grands frais de toilette (5 actes, 5 robes). Or, les actrices de l'établissement n'ont pas le sol. Bref, je m'applaudis de ma décision, et tout le monde m'en félicite. Mais, comme je ne lâche pas le morceau, le *Sexe faible* est actuellement au Gymnase ; j'attends la réponse de Montigny !

Rien de décidé pour la féerie. Peragallo pense que, si Tischer obtient la direction du Châtelet, il est homme à la prendre. Donc la Féerie reste dans les nuages.

Le conseil municipal étant renouvelé, je me propose de renouveler ma demande, et je vais immédiatement écrire à Deschamps pour qu'il me conseille sur ce que j'ai à faire.

La censure n'a pas encore rendu le manuscrit de *Sexe faible*. R Duval a été charmant dans cette affaire-là. Il m'a écrit trois fois, poste par poste, et m'a même envoyé une lettre de Chabaud-Latour. Quant à M d'Osmoy, aucune nouvelle, bien entendu ! Embrasse ta mère pour moi et qu'elle te le rende. Ton vieux (qui ose se dire) solide.

p222

à GEORGES CHARPENTIER.

Paris, lundi soir, 5 heures. 23 novembre 1874.

Mon cher Ami,

1 *Renan* va se mettre tout de suite à faire l'article. Je lui ai dit que vous prépariez une édition de *Saint Antoine* et que la chose était pressée. Il doit me donner rendez-vous dans une huitaine pour me lire ce qu'il aura fait. Ce sera sous forme de lettre à moi adressée, et je ferai imprimer cela dans le journal qui me, ou plutôt vous conviendra.

La promesse de Renan m'a l'air formelle.

N B - Je lui ai parlé de la *Conquête de Plassans* ; vous feriez bien de la lui envoyer, de votre part, dans cinq ou six jours, pour lui rafraîchir la mémoire.

2 Le *Sexe faible* est retiré de Cluny et je l'ai porté chez Peragallo, qui va le porter chez Montigny.

Pas n'est besoin de vous dire que je n'ai aucun espoir de ce côté. Cependant, qui sait ?

J'aurai probablement une réponse avant la fin de la semaine.
Tout à vous.
Vendredi, nous recauserons de tout cela.

p223

à ÉMILE ZOLA.
Paris, 23 novembre 1874.
Mon cher Ami,
J'ai retiré ma pièce, Weinschenk ayant lui-même reconnu qu'il ne pouvait la jouer.
Le *Sexe faible* est maintenant dans les mains de Peragallo, qui va le porter à Montigny, lequel n'en voudra pas.
N'importe ! Je me sens fortement soulagé.
Tout à vous.

à dimanche, n'est-ce pas ?

à GEORGE SAND.

Paris, mercredi, 2 décembre 1874.
J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai retiré de Cluny, il y a huit jours. Le personnel que Weinschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait promis, il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase. Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.
Je me donne un mal de cinq cents diables pour

p224

mon bouquin, me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais, comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés d'exécution, qui sont effroyables ; il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois, j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage, et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

à propos de livre, lisez donc *Fromont et Risler* de mon ami Daudet, et les *Diaboliques* de mon ennemi Barbey d'Aurevilly. C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit, qui aime les choses malsaines ; mais ce

dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant : on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire. Calme plat d'ailleurs ! la France s'enfonce doucement, comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons. Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémiss sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts. Et je vais vous dire un mot bien prétentieux : personne ne me comprend ; j'appartiens à un autre monde. Les gens de mon métier sont si peu de mon métier ! Il n'y a guère qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par coeur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare.

p225

D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.
à GEORGES CHARPENTIER.
Paris, mercredi, 4 heures. 2 décembre 1874.
Mon cher Ami,
Renan vient de m'apporter son article. C'est une lettre, à moi adressée de Venise. Il y soutient avant tout l'Art pour l'Art. En somme, vous ne serez pas mécontent. Renan ne demande pas mieux que de la faire insérer dans les *Débats*. Si cela vous convient, il en préviendra lui-même les Messieurs de ladite feuille.
Venez demain chercher la chose. Je ne bougerai pas de toute la journée.
Voilà plusieurs fois que Chennevières me demande une *Salammbô* avec dédicace. Comme il a été très gentil dans l'affaire de la Censure (je vous contera cela), je ne vois pas de raison pour lui refuser cette faveur. Soyez donc assez gentil pour m'apporter un volume. Vous m'éviterez une course.
Rien de neuf du Gymnase. Aucune nouvelle.
Tout à vous, mon bon. Votre.

p226

AU MÊME.

Paris, jeudi soir décembre 1874.

Cher Ami,

Voilà *deux fois* que Renan me demande pourquoi vous n'êtes pas venu lui apporter son article.

Après lui avoir témoigné beaucoup d'impatience pour qu'il nous en fasse un, nous semblons maintenant n'en plus vouloir, puisque nous n'en usons pas.

Je serais désolé de le contrarier, même légèrement.

Allez donc chez lui et faites paraître la chose ; ou donnez-lui une raison quelconque pour excuser ce retard.

Je reste sur ma table à travailler comme plusieurs boeufs.

Mes tendresses à vos deux amours et à leur mère, s v p - à vous.

AU MÊME.

Décembre 1874.

Mon cher Ami,

J'ai vu hier Renan, auquel j'ai parlé de notre idée, relativement à la fin de sa lettre.

Il m'a dit qu'il ne vous avait pas encore vu, ce qui m'a étonné. Je croyais la chose faite. Pourquoi ne l'est-elle pas ? Problème.

p227

Demain, je me présenterai chez vous avant cinq heures.

Votre.

Jeudi.

Aucune nouvelle du Gymnase. Autre problème.

AU MÊME.

Paris, vendredi matin décembre 1874.

Mon cher Georges,

1 Délivrez-moi de l'imbécile dont je vous envoie les autographes ci-joints. Est-il beau, avec "Mme Francheterre, sa parente" ?

2 Nous comptons, Mme Pasca et moi, aller déjeuner chez vous, non pas lundi, mais jeudi.

Le moment de mon départ approche et je n'ai guère de libre que cette matinée-là.

3 Moi aussi j'ai eu des embêtements cet hiver.

De plus *B et P* me conduisent tout doucement, ou plutôt durement, vers le séjour des ombres.

J'en crèverai ! Néanmoins, depuis quelques jours il y a du revif. Ah ! si j'avais fait les trois chapitres qui sont à venir !

4 Quant à Renan, je ne me souviens plus de ce qui *vous* contrariait dans la fin de son

article. Mais, selon vous, c'était à refaire. Allez donc chez lui et entendez-vous tous les deux. Faites qu'il se

p228

dépêche. Quant à moi, vous comprenez que je ne puis insister derechef.

Je compte partir de Paris à la fin de la semaine prochaine, probablement dimanche.

Si jeudi ne convenait pas à Mme Charpentier, voulez-vous vendredi ou samedi ? Réponse s v p.

Tout à vous, mon bon. Votre.

AU MÊME.

Paris, décembre 1874, après le 25.

Connaissez-vous un raseur plus embêtant que cet animal-là ! J'ai reçu de lui une lettre de trois pages, pour se plaindre de ce que son ami n'avait pas trouvé son volume chez "sa parente, Mme Francheterre".

Je n'ai pas pu aller aux Alsaciens. J'ai eu peur de la neige. Mais je prie Mme Charpentier de m'inscrire pour 20 francs.

Et Renan ? C'est-à-dire : et l'article ?

Tout à vous, cher ami.

à GEORGE SAND.

Paris, mercredi décembre 1874.

Me pardonnerez-vous mon long retard, chère maître ? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche

p229

comme un scheick. Je deviens trop bête !

J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout, je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi ? Nous souffrons peut-être du mal de la France ; ici, à Paris, où bat son coeur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le

prince Napoléon pense exactement comme lui.
Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant !
Mais moi, je suis atteint d'une hypocondrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.
Je travaille le plus que je puis, afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution, le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.
Ne me dites plus que la "bêtise est sacrée comme toutes les enfances", car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne "cherchent plus" et qu'ils se reposent.
On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah ! que je vous envie, que je voudrais avoir votre sérénité !
Sans compter le reste ! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement, ainsi que vous.

p230

à HENRI BRAINNE.
Paris 30 décembre 1874 7 h.
Mon cher Ami,
Tu es bien aimable d'avoir pensé à moi et de me tenir au courant de tes travaux littéraires.
Toutes les fois que tu voudras m'envoyer de semblables épîtres, elles seront les bienvenues. Tu as raison de vouloir connaître les choses avant de les décrire. Cette probité est l'indice d'un bon esprit. La tricherie dans l'Art, comme dans le monde, n'amène que de piètres résultats.
Pour être fort, il faut être honnête. Contemple tout ce qui peut te servir. Lis beaucoup, lis le plus possible. Enthousiasme-toi pour les grands, moque-toi des petits et va de l'avant.
Pense à ta santé. Fais tout ce qu'il faut pour devenir un gaillard robuste. Les lettres exigent un tempérament de forgeron. N'oublie pas ce prétexte (*sic*, pour *précepte*), mon bonhomme, et embrasse-moi.
Ton vieil ami.